ministère de l'éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche



en ligne en ligne

AnIsl 22 (1987), p. 51-115

Angelika Hartmann

Les ambivalences d'un sermonnaire ḥanbalite. Ibn al-Ğawzī (m. en 597/1201), sa carrière et son ouvrage autographe, le Kitāb al-Ḥawātīm [avec 10 planches].

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724710922 Athribis X Sandra Lippert 9782724710939 Bagawat Gérard Roquet, Victor Ghica 9782724710960 Le décret de Saïs Anne-Sophie von Bomhard 9782724710915 Tebtynis VII Nikos Litinas 9782724711257 Médecine et environnement dans l'Alexandrie Jean-Charles Ducène médiévale 9782724711295 Guide de l'Égypte prédynastique Béatrix Midant-Reynes, Yann Tristant 9782724711363 Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE) 9782724710885 Musiciens, fêtes et piété populaire Christophe Vendries

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

LES AMBIVALENCES D'UN SERMONNAIRE HANBALITE*

IBN AL-ĞAWZĪ (m. en 597/1201), SA CARRIÈRE ET SON OUVRAGE AUTOGRAPHE, LE KITĀB AL-ḤAWĀTĪM

par Angelika HARTMANN (Univ. de Hambourg)

À Dominique Sourdel à l'occasion de son 65° anniversaire

1. Introduction.

Il est notoire que les collections de manuscrits arabes, conservés sur le territoire de l'actuelle Turquie, comptent parmi les plus riches et les plus précieuses du monde. L'ensemble de ces collections est d'une étendue et d'une richesse telles qu'elles ont fait naître les plus grands espoirs. On découvre et on retrouve des ouvrages et des recueils tout entiers qu'on croyait perdus. Le nombre des trouvailles est tel qu'il ne peut être embrassé d'un seul coup d'œil (1).

Le volume et la signification de ces énormes ressources bibliographiques n'ont été reconnus que tout récemment, et leur exploitation scientifique ne fait que commencer. Tout ceci place deux sciences auxiliaires, la codicologie et la paléographie, devant une tâche immense. Ces sciences auxiliaires de l'histoire y gagneront en dignité au sein de l'islamologie, car ce sont elles qui ont procuré à notre discipline un enrichissement exceptionnel durant ces dernières décennies.

La codicologie contemporaine, telle que je la conçois, doit fournir bien plus que des descriptions techniques de manuscrits. Elle doit mettre en rapport l'insignifiant et le significatif, afin que la description des manuscrits ouvre de nouveaux horizons, comme l'a montré Rudolf Sellheim dans ses travaux (2). Il a élargi le catalogage pour en faire une documentation originale, actuelle et stimulante (3). Chacun de ces documents a sa vie propre : d'où son importance pour l'analyse critique des sources, la biographie, la généalogie, l'histoire des bibliothèques, l'histoire de la transmission des textes, enfin, l'histoire de la littérature elle-même.

Le but de cette étude est double. D'une part, je voudrais montrer comment prendre en considération et interpréter, d'un point de vue codicologique, les gloses et les mentions marginales d'un manuscrit, et indiquer les compléments importants qu'elles fournissent à l'historiographie chronologique et biographique. De ce point de vue, je voudrais attirer l'attention sur un autographe d'Ibn al-Ğawzī, mal connu jusqu'ici parce que mal

* Pour des raisons techniques de mise en pages, les notes ont été reportées à la fin de l'article.

13

attribué, et discuter quelques aspects codicologiques et les conséquences qui en découlent en ce qui concerne la vie de l'auteur et du premier propriétaire du manuscrit.

D'autre part j'essaierai de mieux faire connaître les activités de l'auteur au plan spirituel, à savoir ses sermons publics et sa conception de l'homélie. Non seulement ces textes contiennent une formulation précise de l'art du prêche, mais ils fournissent de surcroît des indications surprenantes sur la personne de leur auteur. C'est le cas pour l'association du renoncement (zuhd) et de l'ardent désir (šawq) à la fin de ses sermons. C'est également le cas pour les ambivalences qui se manifestent dans la contradiction entre les normes fixées par Ibn al-Ğawzī comme sermonnaire et moraliste et sa pratique vécue. Je veux dire, me référant aux sermons, le contraste entre la théorie et la pratique du prêche. Et, me fondant sur son enseignement moral, je pense aux distorsions entre ses exigences fondamentales au plan éthique et les étapes de sa carrière professionnelle. Les contradictions de sa pensée ne posaient visiblement à l'auteur aucun problème. Bien au contraire, elles n'étaient que les parties parfaitement compatibles d'un même ensemble.

Les deux différents aspects de cette étude — la description codicologique du manuscrit et l'interprétation des textes — sont, à vrai dire, fortement liés l'un à l'autre; ils nous servent à rendre plus tangible *la personnalité* d'Ibn al-Ğawzī. C'est ainsi que j'essaierai d'interpréter son rôle comme maître-prédicateur et de montrer les activités de ses fils, dont l'un fut propriétaire dudit manuscrit. En outre, je voudrais élucider un aspect plus immédiat, mais insuffisamment étudié, à savoir les controverses au sein de la *ḥanbaliyya* entre Ibn al-Ğawzī et la famille de 'Abd al-Qādir al-Ğīlī.

Le point de départ de mes considérations et réflexions est un autographe d'Ibn al-Ğawzī que j'ai découvert au Genel Kitaplĭk de Brousse en 1978, à savoir le Kitāb al-Ḥawātīm, Hüseyin Çelebi 435. Il s'agit d'une collection de textes relevant de l'éloquence sacrée, et conçus à l'origine comme des péroraisons (hawātīm). Ibn al-Ğawzī écrivit le Kitāb al-Ḥawātīm alors qu'il se trouvait au zénith de sa carrière. Il a condensé dans cet ouvrage son expérience et ses convictions de prédicateur aussi bien dans leur cohérence que dans leurs contradictions.

Il l'a divisé en quarante sections; le début traite de thèmes des qiṣaṣ al-anbiyā', tout le reste constituant un assortiment varié de considérations où le fil directeur n'est pas toujours évident. L'ouvrage lui-même parle des problèmes de l'amour (maḥabba, 'išq, amour divin, profane et mystique) dans ses différentes manifestations.

2. L'AUTEUR.

Je commence par quelques indications biographiques ⁽⁴⁾.

Abū '1-Farağ 'Abd al-Raḥmān b. al-Ğawzī naquit à Baġdād en 511/1117 ou 512/1118 ⁽⁵⁾.

Il étudia les sciences islamiques traditionnelles auprès des plus illustres savants de son époque, entre autres le sūfī Abū 'l-Qāsim al-'Alawī (m. en 527/1133) (6), qui fut son premier maître dans l'art du sermon. Parmi les maîtres disparus, Ibn al-Ğawzī admire spécialement l'aš'arite et šāfi'ite Abū Nu'aym al-Iṣfahānī (m. en 430/1039), l'historiographe et traditionniste al-Ḥaṭīb al-Baġdādī (m. en 463/1071), ainsi qu'Ibn 'Aqīl (m. en 513/1119), le rénovateur et théoricien du mouvement ḥanbalite. Avec ce dernier, les rapports d'Ibn al-Ğawzī sont contradictoires, il se rallie aux idées d'Ibn 'Aqīl tout en les critiquant. Cet antagonisme qui oppose Ibn al-Ğawzī à son modèle est à mettre en rapport avec ses connaissances insuffisantes en matière de kalām: il se méfie de l'attitude conciliante d'Ibn 'Aqīl, et n'accepte de le suivre que sur quelques points du ta'wīl (7).

Le mouvement religieux, au sein duquel Ibn al-Ğawzī s'est formé et dont il a lui-même poursuivi l'élaboration, est celui du traditionalisme ḥanbalite. Depuis la deuxième moitié du 5°/11° siècle, et tout particulièrement à Baġdād, ce mouvement avait regagné du terrain dans le vieux conflit qui l'opposait aux šī'ites duodécimains et aux mu'tazilites (8).

La carrière d'Ibn al-Ğawzī commence sous le califat d'al-Muqtafī (530/1136 - 555/1160) grâce à la protection du vizir Ibn Hubayra, la plus forte personnalité politique produite par le hanbalisme dans la deuxième phase de sa renaissance en 'Irāq (9). L'avènement du calife al-Mustanğid (555/1160 - 566/1170) est suivi d'un reflux de l'influence hanbalite sur la politique bagdadienne. La carrière d'Ibn al-Gawzi est interrompue. Une période d'extrême prudence s'ouvre pour lui et pour son protecteur Ibn Hubayra, qui meurt en 560/1165. L'ascension d'Ibn al-Ğawzī culmine sous al-Mustadi' (566/1170 - 575/1180). Celui-ci remet en honneur la conception de la souveraineté qui avait cours sous al-Muqtafi, et trouve comme lui dans le hanbalisme un instrument bienvenu pour prendre appui sur l'homme de la rue dans la poursuite d'une politique anti-salguqide (10). Ibn al-Gawzī devient le propagateur et le porte-parole de cette conception politique. Il prêche à Baġdād selon un échéancier chronologique et idéologique précis. Suivent des difficultés et l'exil à Wāṣiṭ, 590/1194 - 595/1199, sous le règne d'al-Nāṣir. Alors même qu'en politique étrangère il en finit avec les Salğūqs détestés, ce calife s'engage en politique intérieure dans des voies que le hanbalite Ibn al-Gawzi trouve au plus haut point suspectes et qu'il critique. Son exil de Baġdād est à vrai dire dû également à une vendetta personnelle avec la famille du grand sermonnaire, juriste et sūfī 'Abd al-Qādir al-Ğīlī. Ibn al-Ğawzī fut grâcié et rentra triomphalement à Baġdād en 595/1199. Deux ans plus tard (597/1201), il mourut à Bagdād, à un âge très avancé. Vers la fin de sa vie, il ne prêchait plus que de manière occasionnelle.

Abū 'l-Farağ b. al-Ğawzī, juriste et traditionniste, est connu depuis longtemps comme l'un des prédicateurs les plus brillants et suggestifs de la Baġdād du 6°/12° siècle. Son

premier sermon fut prononcé devant environ 50.000 personnes (11), son sermon le plus célèbre, devant 300.000.

Ce dernier sermon fut prononcé en 569/1173-74, après le coucher du soleil sur un terrain vague à l'Ouest de Baġdād. Selon la description d'Ibn al-Ğawzī lui-même (12), 300.000 personnes s'étaient mises en marche avec des torches pour venir l'écouter. Deux ans auparavant, le calife al-Mustanğid avait interdit la prédication publique, pour des raisons de sécurité, et cette interdiction devait être renouvelée deux ans plus tard par son successeur al-Mustadī' (13). Trop souvent, en effet, les assemblées réunies autour des prédicateurs avaient servi, et serviraient encore, de détonateur au mécontentement social et à l'opposition politique.

Une assistance aussi nombreuse paraît, à première vue, invraisemblable, et on est tenté de penser qu'Ibn al-Ğawzī a exagéré par vanité personnelle. Il est par ailleurs bien connu que les chiffres fournis par les œuvres historiques sont en général à manipuler avec précaution. Il ne faudrait cependant pas oublier que, même dans les madrasas, les cours réunissaient des auditeurs en nombre bien supérieur à ce qu'on pourrait croire au premier abord. Pour les élèves assis aux derniers rangs, les exposés du professeur étaient, en cas d'assistance nombreuse, répercutés par un ou plusieurs répétiteurs. Ces véhicules intermédiaires de la parole du šayh s'appelèrent d'abord muballig (« intermédiaire ») et mulqī (« répétiteur »), plus tard mustamli (« secrétaire de dictée », synonyme de muballig et mulqi). Il faut s'imaginer, lors des grandes prédications, qui souvent avaient lieu à ciel ouvert, l'intervention de semblables intermédiaires, dotés d'une voix forte, dignes de confiance et éloquents (14). En présence de 300.000 personnes ou même seulement de « 10.000 - 15.000 », chiffre considéré par Ibn al-Ğawzī comme celui de son auditoire habituel (15), le nombre de répétiteurs aurait été très élevé. De toute façon, des milliers de personnes dans l'assistance n'auraient pas perçu grand-chose de la parole originale du prédicateur. Al-Dahabī lui-même manifeste quelque scepticisme à ce sujet (16). A ce niveau les concours de foules autour d'un prédicateur servaient visiblement moins à instruire les auditeurs sur un sujet qu'à exciter leur émotivité, et leur échauffement collectif a dû jouer un rôle non négligeable.

Le prédicateur Ibn al-Ğawzī était sans doute l'un des plus cultivés et en matière de šarī'a, l'un des plus intransigeants 'ulamā' de son temps. Il s'était frotté à la mystique contemporaine mais, déçu, s'en était ensuite détourné (17). A l'apogée de sa carrière, en 571/1175-76, Ibn al-Ğawzī se vit confier par le calife la responsabilité de l'inquisition (miḥna). C'est à cette époque qu'il composa son ouvrage hérésiographique le plus connu, le Talbīs Iblīs (18). En vertu des pouvoirs conférés par la miḥna, Ibn al-Ğawzī pouvait perquisitionner aux domiciles de tous ceux qui étaient suspects d'hérésie (bid'a), inculper

officiellement les personnes concernées, et les faire mettre en prison. Un décret (tawqi') du calife lui en donnait le pouvoir. Du haut de la chaire, Ibn al-Ğawzī invita les habitants de Baġdād à dénoncer tous ceux dont la loyauté (vis-à-vis du califat) laissait à désirer (19). Il en ressort clairement que la miḥna ḥanbalite à Baġdād était dirigée contre les šī'ites. Les rawāfid, šī'ites extrémistes, se trouvaient tout particulièrement visés.

Ce n'est pas par hasard que, dans ces sermons prononcés du haut de la chaire, il est question de « la propagation du rafd » (20) à Baġdād. Les rawāfid de Baġdād n'étaient pas seulement les adversaires permanents du califat 'abbāside, mais aussi de dangereux rivaux pour les traditionalistes, et cela jusqu'au 6°/12° siècle. Ces deux partis islamiques en venaient toujours à des affrontements sanglants. A Baġdād, les šī'ites restaient un danger, au moins latent. Même sous le gouvernement d'al-Muqtafī (m. en 555/1160) et de son vizir Ibn Hubayra (m. en 560/1165), époque à laquelle les šī'ites, écartés des fonctions gouvernementales, ne pouvaient exercer aucune influence à la cour et étaient au contraire victimes d'une sévère répression, il avait été impossible de les évincer complètement de la vie économique et religieuse de la ville. Mais dès que l'un des leurs, comme par exemple le vizir Ibn al-Baladī (assassiné en 566/1170) (21), arrivait au pouvoir, ils reprenaient confiance et se mettaient à persécuter à leur tour les traditionalistes (22).

Ibn al-Ğawzī n'en voulait pas à la šī'a en tant que telle, il l'admettait dans la mesure où elle comprenait la loyauté envers 'Alī. Il avait lui-même rédigé une biographie apologétique de 'Alī (23) et l'on trouve dans le Ṣayd al-ḥāṭir un passage remarquable, intitulé « al-ḥaqq ma'a 'Alī b. Abī Ṭālib » (24). C'est bien plutôt contre les partisans de la doctrine šī'ite extrémiste qu'il dirigeait ses attaques, tout particulièrement contre rāfiḍa (25) et bāṭiniyya (26).

Le traditionalisme hanbalite, pour sa part, resta ce qu'il avait été depuis toujours : un mouvement près du peuple avec une remarquable aptitude à se soustraire aux influences extérieures. Ces influences pouvaient être de nature politique (les potentats salğūqides) ou d'essence idéologico-religieuse, c'est-à-dire qu'elles incluaient toutes les formes extrêmes du soufisme, de la spéculation rationaliste, de la piété et de la quête de vérité individuelles et, à plus forte raison, de l'invocation exagérée, et de ce fait illégitime, de la personne de 'Alī pour une cause qui, aux yeux des hanbalites, n'avait plus rien de commun avec les buts politiques originels de 'Alī. Cet état d'esprit est également manifeste dans l'autographe d'Ibn al-Ğawzī dont il sera maintenant question.

3. La productivité littéraire, les autographes et l'écriture d'Ibn al-Ğawzī.

Ibn al-Ğawzī passe pour un des auteurs les plus prolifiques du monde arabe (27). Comme l'indique son petit fils Sibt b. al-Ğawzī, il aurait, d'après ses propres dires, écrit en tout 2.000

14

volumes ⁽²⁸⁾. D'après 'Abd al-Laṭif al-Baġdādī (m. en 629/1231), cité par Ibn Raǧab ⁽²⁹⁾, le polygraphe ḥanbalite aurait écrit (*kataba*) en moyenne quatre cahiers (*karārīs*) par jour, et 50 à 60 volumes par an ⁽³⁰⁾. Un cahier (*kurrāsa*) était normalement plié en cinq feuilles, c'est-à-dire en 10 doubles pages ⁽³¹⁾. Ibn al-Ğawzī serait donc venu à bout de 80 pages quotidiennes. Mais il ne s'agit pas là forcément de la seule rédaction de ses propres œuvres, car *kataba* signifie également « recopier », et ceci vaut aussi pour Ibn al-Ğawzī.

Quoi qu'il en soit, d'après al-Buzūrī, cité par Ibn Rağab, il aurait eu plus de 340 œuvres personnelles à son actif. Parmi elles, certains écrits auraient rempli 20 volumes, tandis que d'autres tenaient en un seul cahier (32). A en juger par les divergences entre les listes de titres fournies par Sibţ b. al-Ğawzī et par Ibn Rağab, qui cite aussi la chronique perdue d'Ibn al-Qaţī'î (33), il est évident que deux opinions se sont très tôt formées. L'une d'elles — sur laquelle Ibn al-Buzūrī s'est fort probablement fondé — repose sur Sibţ qui composa en Syrie, après la mort de son grand-père, une liste d'un peu plus de 250 titres d'ouvrages, mais sans indications chronologiques précises (34). L'autre, qui se trouve chez Ibn Rağab, repose essentiellement sur les indications non datées d'Ibn al-Qaţī'i, et se contente de 140 à 150 titres (35).

Ibn Rağab n'était pas sans éprouver quelques doutes vis-à-vis de la liste d'Ibn al-Qațī'ī. D'une part, elle était incomplète puisque, à ce moment, Ibn al-Ğawzī était encore en vie et continuait d'écrire. D'autre part, Ibn Rağab soupçonnait Ibn al-Qațī'ī d'y avoir introduit des titres apocryphes. Ibn Rağab lui-même allongea la liste de 45 titres ultérieurement apparus, mais ne prit pas la peine, cette fois, de nommer sa source (36). Du reste, Sibț b. al-Ğawzī lui-même ne savait pas non plus combien d'ouvrages son grand-père avait composés: il note que, de l'avis de certaines personnes, il y en aurait eu 800 (37). Au début du 14e siècle, Ibn Taymiyya prétendait avoir vu plus de 1.000 œuvres d'Ibn al-Ğawzī, et ajoute, à l'intention des incrédules, qu'il a même vu plus tard des livres d'Ibn al-Ğawzī qu'il n'avait pas encore vus à cette époque (38).

La productivité légendaire d'Ibn al-Ğawzī ne fut pas admise par tous. Ibn Ḥallikān la mit en doute. Il considérait comme extraordinairement élevés la productivité d'Ibn al-Ğawzī et le nombre de feuillets qu'il aurait été capable de remplir quotidiennement de sa propre main. Il estime qu'il serait exagéré de prétendre qu'Ibn al-Ğawzī aurait pu écrire en moyenne 9 cahiers par jour. Selon Ibn Ḥallikān, personne n'aurait pu venir à bout d'une pareille tâche. Il se serait donc agi de 180 pages par jour — et ceci toute une vie durant — soit plus du double de ce que 'Abd al-Laṭīf al-Baġdādī nous fait savoir de la productivité d'Ibn al-Ğawzī.

Ibn Ḥallikān ajoute encore qu'après la mort d'Ibn al-Ğawzī on aurait rassemblé les restes de ses calames, et il y en aurait eu tant que cela aurait suffi pour le feu de la toilette

funèbre, bien plus, il en serait encore resté (39). Au vu de ces histoires qui ne reflètent que trop bien la tendance à l'adulation des savants, le biographe 'Abd al-'Azīm al-Mundirī se contente d'une brève observation : « Il (Ibn al-Ğawzī) écrivait beaucoup de sa main (wa-kataba bi-haṭṭihi kaṭīran) (40) ».

Aujourd'hui, d'une façon générale, on peut se baser sur la récapitulation des œuvres d'Ibn al-Ğawzī, établie et brièvement commentée par Muḥammad al-ʿAlūǧī en 1965 (41). Dans cet inventaire général, al-ʿAlūǧī a compté 519 titres, dont une grande partie — al-ʿAlūǧī en nomme 233 — n'a pu être identifiée, car ils sont vraisemblablement perdus (42). Entretemps, les indications d'al-ʿAlūǧī ont été complétées ou rectifiées à la suite de nouvelles recherches (43). Cependant de nombreuses questions restent sans réponse. Comment pourrait-il en être autrement, puisqu'il s'agit d'une œuvre si riche, couvrant presque tous les domaines de la science islamique?

Compte tenu du grand nombre des ouvrages laissés par Ibn al-Ğawzī, on ne dispose que de peu de matériel autographe (44). A ce jour, on ne connaît que ce qui suit (45):

- 1) Arthur J. Arberry a trouvé l'écriture d'Ibn al-Ğawzī dans un manuscrit de Dublin et il en parle comme d'un « clear scholar's nash » (46). Le texte n'est pas un ouvrage d'Ibn al-Ğawzī lui-même, même s'il est de sa main : il s'agit en effet d'une copie de l'Adab al-kātib d'Ibn Qutayba, exécutée par Ibn al-Ğawzī en 543/1148. Il avait alors 33 ans.
- 2) Hellmut Ritter avait reconnu un « ex libris » d'Ibn al-Ğawzī dans un volume de la Hilyat al-awliyā' d'Abū Nu'aym al-Işfahānī (47).
- 3) Ṣalāḥ al-Dīn al-Munaǧǧid a publié la signature et l'authentification apposées par Ibn al-Ğawzī sur un certificat de lecture établi à propos de son ouvrage A'mār al-a'yān (48).
- 4) On trouve également une *iğāza* et un *placet* (*ṣaḥḥa*) d'Ibn al-Ğawzī dans deux tomes manuscrits, à peine connus mais importants, de son commentaire du Coran *Zād al-masīr fī 'ilm al-tafsīr*, dont la rédaction a été achevée par le ḥanbalite 'Abd al-'Azīz b. Dulaf (49) en personne en 571/1175. Ils sont conservés à Tire (Anatolie occidentale) (50).

4. L'AUTOGRAPHE DE BROUSSE.

C'est l'autographe du Kitāb al-Ḥawātīm qui nous permet d'authentifier l'écriture d'Ibn al-Ğawzī qui est assez particulière. Ce manuscrit se trouve actuellement au Genel Kitaplĭk de Brousse, sous la cote Hüseyin Çelebi 435 (51). Le manuscrit est daté de 581/1186, et est par conséquent de 38 ans plus récent que le manuscrit de Dublin mentionné ci-dessus.

Lorsqu'il rédigea le texte, Ibn al-Ğawzī avait donc déjà 71 ans. Mais, dans ses caractéristiques essentielles, son écriture est restée inchangée. D'une façon générale, on a affaire à une écriture tracée à l'aide d'un large calame, guidé par une main énergique. L'écriture est volontaire, mais régulière, large et élaborée. Elle est claire, même si les points diacritiques font très souvent défaut. Dans le ductus, Ibn al-Ğawzī utilise des formes savantes typiques. Entre autres caractéristiques de cette écriture, on note l'amorce du dāl et le hā' terminal. On note aussi la ligature de l'alif lié à droite avec le tā', ainsi que le trait de l'alif lié à droite pointant fréquemment vers le bas, et on remarque la tendance d'Ibn al-Ğawzī à appuyer aussi bien les arrondis que les bords des lettres. Tout ceci confère à son écriture une allure archaïque.

Le manuscrit de Brousse est — à notre connaissance — le premier autographe complet d'Ibn al-Ğawzī qui nous soit connu d'entre ses quelque 519 (52) œuvres personnelles. Ne serait-ce que pour cette raison, il mérite d'être pris en consédiration. Cependant, il a jusqu'à présent à peine retenu l'attention, malgré le fait qu'Ahmet Ateş le mentionne dans *Une liste des manuscrits choisis parmi les bibliothèques de Bursa*, mais à vrai dire seulement en quelques mots vedettes et sous une fausse signature (53). La mention est reprise, sous une cote correcte, par Ramazan Şeşen dans le premier volume de son catalogue de manuscrits, *Nawādir al-maḥṭūṭāt al-ʿarabiyya fī maktabāt Turkiyā* (54). Cet auteur y ajoute l'*incipit*, mais n'indique pas qu'il s'agit d'un autographe. Du point de vue codicologique, le manuscrit n'a pas encore été étudié.

Sibţ b. al-Ğawzī connaissait le Kitāb al-Ḥawātīm et le mentionne dans sa chronique Mir'āt al-zamān, lorsque, évoquant son grand-père, il en énumère les ouvrages littéraires (55). Cependant, Sibţ b. al-Ğawzī dit que le Kitāb al-Ḥawātīm aurait été composé de deux parties (ğuz'ān). Presque cent ans plus tard, al-Dahabī se fonde sur cette notice pour faire figurer le Kitāb al-Ḥawātīm dans la liste des écrits d'Ibn al-Ğawzī, reprise dans le Ta'rīḥ al-islām (56). Le biographe ḥanbalite, Ibn Rağab, consacrant à Ibn al-Ğawzī une longue notice nécrologique, l'intitule Nuḥātat al-ḥawātīm (57), ce qui est, comme le constate 'Abd al-Ḥamīd al-'Alūǧī dans les Mu'allafāt Ibn al-Ğawzī, une confusion (58). Le Kitāb al-Ḥawātīm n'est mentionné ni dans le Kašf al-zunūn de Ḥāǧǧī Ḥalīfa, ni dans le Geschichte der arabischen Litteratur de Brockelmann, ni dans les investigations approfondies de Merlin Swartz ou d'autres recherches sur Ibn al-Ğawzī. Je n'ai pas pu, à ce jour, en découvrir d'autres manuscrits.

Description du manuscrit : Le colophon

Reliure moderne de cuivre brun sans rabat. Couverture extérieure ornée de médaillons collés au centre et représentant une ancre double, à l'intérieur papier Ebru. Le papier

du ms. est brun clair et fort. II + 70 feuillets, I b porte deux tampons d'acquisition faiblement apposés et devenus illisibles. II a et b portent des citations coraniques d'une écriture anonyme, et un ex libris anonyme et non daté se trouve à fol. 70 b. Format 25 \times 17 cm, emprise du texte écrit (justification) 22×12 cm. De 16 à 19 lignes par page, chacune de 8 à 12 mots. Ecriture large et grande, comme décrite ci-dessus. Mots-clés surlignés de rouge. Encre brun foncé. Pas de réclames. Numérotation des feuillets en écriture bibliothécaire turque moderne.

Le colophon se trouve au feuillet 70 a:

Le colophon atteste que l'auteur a terminé cet exemplaire le jeudi, 19 dū 'l-ḥiǧǧa 581 (13 mars 1186) à la Madrasa al-Šāṭi'iyya (59), située dans le quartier de Bāb al-Azaǧ à Baġdād. Cette note, à première vue pas très significative, nous fournit un renseignement important sur la vie d'Ibn al-Ğawzī, en complétant les faits déjà connus par l'historiographie et la littérature biographique. J'y reviendrai.

Sous le colophon se trouve l'insertion suivante, d'une autre écriture et d'une encre plus claire :

Cette écriture ne se retrouve nulle part ailleurs dans le manuscrit, et cette insertion n'a aucun rapport direct avec le colophon (60). Elle n'a de sens que si l'on y voit la note d'un lecteur ou propriétaire ultérieur du manuscrit : ce personnage aurait de la sorte consigné par écrit une activité méritoire, à savoir qu'il aurait également recopié ou fait recopier le texte dans son entier : katabahu (ou kattabahu) ağma'a Aḥmad b. Muḥammad b. 'Abdallāh al-Mawṣilī (61). Le propriétaire originel du manuscrit, donc la personne pour laquelle le livre fut écrit, était quelqu'un d'autre. Ibn al-Ğawzī lui-même le nomme sur la page de titre (fol. 1 a) : son plus jeune fils, Muḥyī 'l-Dīn (62).

Au bord inférieur gauche du manuscrit, on trouve l'annotation sans date d'un lecteur : «Tuwuffiya 'l-šayh Nağib al-Dīn Ya'qūb al-Wabarī (?) الوبرى (63) qaddasa 'llāhu rūḥahu, fī yawm al-aḥad ġurrat rağab al-mubārak sanat 623 » (28.6.1226) « bi-Baġdād al-maḥrūsa wa-ṣallā 'alayhi 'l-šayh ... » (lacune) « wa-dufina bi-mašhad Abī Ḥanīfa ... ».

Le manuscrit autographe du Kitāb al-Ḥawātīm semble avoir servi de brouillon à Ibn al-Ğawzī, du moins il en a profondément remanié le texte. Des poèmes et des fragments

de prose sont rayés de sa main. L'autographe tout entier est également couvert de surcharges de première main.

La page de titre

La page de titre a également été rédigée par Ibn al-Ğawzī en personne (feuillet 1 a) (64):

Ensuite l'auteur désigne le premier propriétaire du manuscrit :

C'est son plus jeune fils Abū Muḥammad Yūsuf, connu sous le nom de Muḥyī 'l-Dīn b. al-Ğawzī (m. en 656/1258). La date à laquelle celui-ci a effectivement eu en sa possession le *Kitāb al-Ḥawātīm* n'est pas très claire. Né le 17 dū 'l-qa'da 580 / 19 février 1185, il n'avait qu'un an à l'époque où le livre fut écrit (65).

La page de titre contient plusieurs ex-libris et noms de lecteurs, tous sans date, par exemple un Muṣṭafā al-Qāḍī, du Caire, un faqīr Ḥusayn ṣānahu 'llāh 'an ṭawāriq, un . . . (?) 'Abdallāh Ġulām al-Ṭawwābī min al-qal'a, un 'Abd al-Raḥīm b. 'Abd al-Muḥsin al-Ša'rānī (?), qui prétend avoir obtenu le manuscrit en l'achetant (bi 'l-širā') à un certain Muṣṭafā (?) Dede (bi-ṭaman maqbūḍ bi-yadihi) (66). Sur la partie inférieure de la page du titre, attachée par collage, il y a l'affirmation de propriété d'un 'Ubayd Allāh (?) (écrit d'une autre main sur « 'Umar b. ») Aḥmad b. 'Umar. Au milieu de la page, sous la dédicace de l'auteur, on trouve « fa'alahu 'Alī dā'iyan li-mālikihi bi-bulūġ amalihi » (« c'est 'Alī qui l'a fait, priant pour la réalisation des espoirs de son propriétaire »).

5. Le premier propriétaire du manuscrit, Muḥyī 'l-Dīn b. al-Ğawzī, et ses frères.

Il est évident qu'Ibn al-Ğawzī a volontiers écrit pour ses enfants. L'année précédante la composition du Kitāb al-Ḥawātīm, en 579/1184, il avait rédigé son petit ouvrage Laftat al-kabid ilā naṣīḥat al-walad (67) pour Abū 'l-Qāsim 'Alī, à l'époque le seul survivant de ses fils. Cet ouvrage est plein de souvenirs personnels et de conseils pour une carrière dans les sciences islamiques, mais l'auteur n'hésite pas non plus à adresser des louanges à sa propre personne et à justifier sa position. Avant la naissance du fils cadet, du petit dernier Muḥyī 'l-Dīn Yūsuf, Abū 'l-Qāsim avait été l'enfant tant aimé d'Ibn al-Ğawzī. La Laftat al-kabid, pour cette raison, fut longtemps la seule waṣiyya d'Ibn al-Ğawzī (68).

Ce qui n'empêcha pas ce fils de piétiner l'héritage spirituel de son père ⁽⁶⁹⁾ avec lequel il était complètement brouillé. Sibţ b. al-Ğawzī croit savoir que les ennemis de son grand-père avaient monté Abū 'l-Qāsim contre lui ⁽⁷⁰⁾. D'autre part, ce fils n'était pas seulement celui qui a bradé les livres de son père ⁽⁷¹⁾, il a été aussi l'un des plus anciens et des plus sérieux copistes de ses ouvrages ⁽⁷²⁾. Toujours est-il qu'après cette brouille il ne fut plus reconnu comme membre à part entière de la famille. On ne l'aurait en aucun cas autorisé, dans des circonstances normales, à prendre la parole sur la tombe de son père. Dans son récit de l'enterrement de son grand-père, Sibţ b. al-Ğawzī souligne que c'était uniquement par hasard qu'Abū 'l-Qāsim 'Alī y avait récité la prière des morts. Les notables de la ville n'avaient pu parvenir jusqu'à la tombe à cause de l'immensité du convoi funèbre et de l'énorme afflux de population ⁽⁷³⁾.

Des cinq autres fils d'Ibn al-Ğawzī, trois moururent avant d'avoir atteint leur majorité. Parmi les survivants, le fils aîné, 'Abd al-'Azīz avait lui aussi avec son père des rapports qui devaient décevoir celui-ci. Il avait étudié le *fiqh*, et menait à Mossoul la vie d'un prédicateur respecté. Il y mourut en 554/1159, d'une boisson empoisonnée probablement servie par les Banū Šahrazūrī, jaloux de son succès comme prédicateur (74).

Ce n'est donc pas par hasard qu'Ibn al-Ğawzī avait placé tous ses espoirs sur son plus jeune fils, le petit dernier Muḥyī 'l-Dīn Yūsuf. Il l'éleva tendrement. C'est à ce fils précisément qu'il a dédié, en plus du Kitāb al-Ḥawātīm, son Kitāb al-Maǧālis al-Yūsufiyya, une collection de sermons apparemment perdue (75).

Muḥyī 'l-Dīn n'était pas seulement le fils préféré du grand sermonnaire, il fut aussi l'exécuteur du testament spirituel de son père et devint lui-même un des prédicateurs les plus réputés de son époque. Les derniers califes 'abbāsides, à partir d'al-Nāṣir jusqu'à al-Musta'ṣim, l'ont beaucoup apprécié. Pendant plusieurs années, il assura la surveillance des fondations publiques ainsi que du marché et des mœurs (hisba) à Baġdād. Il était conseiller diplomatique et ambassadeur des califes, et en même temps un juriste très consulté. Les historiens contemporains et postérieurs ne tarissent pas d'éloges à son sujet. Il a manifestement étudié de près le Kitāb al-Ḥawātīm, car, dans sa jeunesse, il prêchait tout à fait dans le même style que son père. Quand celui-ci mourut en ramaḍān 597 / juin 1201, le fils prononça sur la tombe du vieux maître ḥanbalite des paroles devenues célèbres.

Parmi les nombreux disciples qu'Ibn al-Ğawzī avait initiés à la prédication, son plus jeune fils fut à coup sûr celui qui eut le plus de succès. En matière de dogme, de respect et de considération envers les partisans d'autres opinions, il fut, à l'inverse de l'agressivité fréquemment manifestée par son père, non seulement un pragmatique, mais bien un homme réellement tolérant. Ceci devint bientôt évident par la façon dont il relâcha, non

sans précaution, la conception théologique de la hanbaliyya baġdādienne, et lui procura ainsi une audience qui s'étendait jusqu'à Damas (76).

Muḥyī 'l-Dīn, majordome du calife, fut massacré en même temps que ses fils lors de l'entrée des Mongols à Baġdād en 656/1258.

J'en reviens au manuscrit, et plus précisément, au colophon et à la Madrasa Šāṭi'iyya dans le quartier Bāb al-Azaǧ. C'est, autant que je sache, la plus vieille mention de cette *madrasa* qui a dû jouer un rôle central dans la vie de l'auteur du *Kitāb al-Ḥawātīm*. Le colophon, comme on verra, rend plus tangible la situation professionnelle et l'état d'esprit d'Ibn al-Ğawzī à l'époque où il écrivait cet ouvrage.

6. La signification de la Madrasa Šāṭi'iyya dans la vie d'Ibn al-Ğawzi, et ses rapports conflictuels avec la famille de 'Abd al-Qādir al-Ğīlī.

Le quartier de Bāb al-Azağ était l'un des plus peuplés et des plus animés de Baġdād et en même temps un des centres spirituels de la ville. Il se trouvait sur la rive orientale du Tigre, à l'intérieur de la grande enceinte, au Sud-Est du palais califal. Il tirait son nom de la grande porte qui faisait communiquer cette partie de la ville avec les quartiers de Bāb Badr, al-Ma'mūniyya et Bāb al-Baṣaliyya (77). C'était un quartier où les ḥanbalites étaient fortement représentés, et le Bāb al-Azağ avait souvent déjà été le théâtre d'affrontements violents et parfois même sanglants entre les représentants de tendances dogmatiques radicales et ceux qui prenaient une position plus modérée.

A l'époque où Ibn al-Ğawzī y composait son Kitāb al-Ḥawātīm, les impulsions spirituelles de ce quartier provenaient essentiellement de deux madrasas. Celles-ci n'étaient pas si éloignées l'une de l'autre, et, de même, les enseignements et sermons de leurs deux célèbres directeurs ne divergeaient pas non plus les uns des autres autant que la postérité et la légende pieuse ont bien voulu le dire. Cependant, il n'a pu y avoir coexistence pacifique entre ces deux centres ḥanbalites: à savoir la Madrasa Šāṭi'iyya (78) d'Ibn al-Ğawzī au bord du Tigre et la madrasa de 'Abd al-Qādir al-Ğīlī, désormais administré par ses descendants, à mi-distance de l'enceinte urbaine (79). Les deux madrasas sont associées de la façon la plus intime à la vie d'Ibn al-Ğawzī et particulièrement à sa carrière de prédicateur. La Madrasa Šāṭi'iyya était tout particulièrement le centre de son emprise sur les masses et de son influence. A l'intérieur de cette madrasa se trouvait l'habitation où il vivait avec sa famille et où naquit et fut élevé son plus jeune fils, pour lequel il rédigea personnellement le manuscrit du Kitāb al-Ḥawātīm. C'est pourquoi les rapports de cet autographe avec la carrière et la vie de l'auteur méritent une investigation plus approfondie. Mais, comme le texte n'est pas encore édité, il ne peut s'agir que des rapports externes.

A l'origine, la Madrasa Šāţi'iyya n'avait rien à voir avec Ibn al-Ğawzī. Jusqu'à 542/1147 elle avait été la demeure du vizir Ibn Ğahir (80). Le bâtiment, ainsi revêtu de signification politique, entra après la mort de son propriétaire dans le patrimoine du calife. Une Turque ambitieuse du nom de Banafša l'acheta en 570/1174 et la fit transformer en fondation. Elle était la concubine du calife al-Mustadi', et fit parler d'elle à Bagdād comme protectrice énergique des hanbalites (81). C'était à tout prendre une femme bienfaisante et pieuse, qui se mêlait aussi de politique (82) le cas échéant. L'ancienne demeure vizirale, transformée par elle en fondation, devint école de théologie pour les hanbalites du Bāb al-Azağ. Elle prit dès lors le nom d'al-Madrasa al-Šāţi'iyya. C'est Ibn al-Ğawzī qui rapporte tout ceci dans le Muntazam. Il ne le fait pas sans fierté car, quelques jours après ces festivités, Banafša demanda à l'administrateur de la madrasa, un juriste šāfi'ite (83) qui ne lui plaisait guère, de lui rendre les clés et elle les fit remettre à Ibn al-Ğawzī en personne (84). Celui-ci affirme que c'était Banafša elle-même qui en avait ainsi décidé et que lui-même n'y avait été pour rien. Quoi qu'il en soit, le fait de se voir personnellement confier l'administration de la madrasa représentait un succès considérable. Il se voyait ainsi — après des années de silence forcé (85) — reconnu enfin comme juriste et théologien de haut rang. De plus, l'événement rencontra dans la population un écho tel que les gens se pressaient debout de Bāb al-Nūbī jusqu'à l'entrée de la madrasa et même plus loin, chose qui normalement ne se produisait que lors de la fête de la rupture du jeûne ('id). Les festivités entourant la transmission de la madrasa s'accomplirent en présence des jurisconsultes (fuqahā') de Baġdād, du gardien de la porte (hāǧib al-bāb) et du grand juge (qādī 'l-qudāt), lequel, selon l'habitude, contrôla et confirma l'inscription dans le registre des fondations.

Ibn al-Ğawzī tint à commencer son enseignement le jour même dans sa nouvelle madrasa. Il traita des principes du droit religieux (uṣūl) et de leurs applications particulières (furū'). Il est compréhensible qu'une ascension aussi rapide devait susciter l'enthousiasme des uns et le dépit des autres. Ce « jour mémorable, comme on n'en avait jamais connu » (86), laissa visiblement son héros en proie à des sentiments mitigés : sa propre description de l'événement exprime la joie que lui inspire son succès, mais on le sent également conscient de la jalousie éveillée chez ses collègues ḥanbalites.

La jalousie était d'ailleurs un sentiment dont Ibn al-Ğawzī lui-même n'était guère exempt lorsqu'il s'agissait du succès des autres (87). Si l'on compare les passages du *Muntazam* relatifs à la réputation d'autres prédicateurs baġdādiens avec les passages correspondants de la littérature biographique ou annalistique, on ne peut s'empêcher de constater qu'Ibn al-Ğawzī est assez réticent à propos du succès de ses collègues (88). On est particulièrement frappé par son attitude vis-à-vis d'un contemporain, plus âgé de quarante ans,

'Abd al-Qādir al-Ğīlī ⁽⁸⁹⁾. Ibn al-Ğawzī ne lui a consacré dans le *Muntaṣam* qu'un court obituaire. Il y note plus ou moins incidemment, que la *madrasa* d'al-Ğīlī était trop petite pour le grand nombre de ses auditeurs et qu'en attendant que la *madrasa* soit reconstruite et agrandie, il prêchait près des murs de la ville, le dos tourné au *ribāṭ*. 'Abd al-Qādir aurait converti beaucoup de gens (*wa-yatūbu* '*indahu fī 'l-mašlis ḥalq kaṭīr*); le petit peuple aurait montré grand intérêt à l'agrandissement de la *madrasa* (*wa-ta'aṣṣaba fī ḍālika al-'awāmm*) ⁽⁹⁰⁾.

Al-Dahabī (m. en 748/1348), qui cite ce court passage dans sa biographie de 'Abd al-Qādir al-Ğīlī, s'étonne du laconisme d'Ibn al-Ğawzī. Car al-Ğīlī avait été un des prédicateurs les plus efficaces de son temps. Il avait réuni des auditoires gigantesques. Al-Dahabī exprime sans équivoque ce qu'il pense d'Ibn al-Gawzī : « A mon avis, Ibn al-Gawzī n'avait pas assez de cœur pour lui (= 'Abd al-Qādir) faire l'honneur d'une biographie plus longue que celle-là, car il était rempli de haine à son égard. Que Dieu nous protège de (tant de) passion! » (91). Face au succès extrêmement rapide du juriste et mystique al-Ğili, qui était devenu l'un des tout premiers prédicateurs hanbalites de Baġdād, Ibn al-Ğawzī, dépité et même jaloux, s'abstient de commentaires et, à tout le moins, d'une critique logique et substantielle. Al-Ğīlī enseignait depuis 528/1133-34 à la plus ancienne madrasa hanbalite de Baġdād (92). L'administration lui en avait été confiée la même année, confirmant sa réputation de jurisconsulte et théologien hanbalite. Il y enseignait l'exégèse coranique, le hadīt et le figh. Comme il était également un muftī très sollicité, capable de résoudre immédiatement les problèmes juridiques les plus embrouillés, on venait le voir de Bāb al-Azağ et de beaucoup plus loin. Il est vraisemblable qu'il comptait même le calife et son vizir parmi ses clients.

'Abd al-Qādir paraît avoir eu, de son vivant, une réputation de juriste et de prédicateur visiblement supérieure à celle qu'il avait comme $s\bar{u}f\bar{i}^{(93)}$. De plus, il n'avait pas été l'adversaire du califat, comme on l'a cru auparavant; il était au contraire très en faveur auprès des califes al-Muqtafī et al-Mustanğid qui lui rendaient des honneurs publics (94). S'il n'avait pas soutenu leur politique dans ses sermons auxquels se pressaient les foules, ce rôle ne lui serait pas échu. Comme il se servait, dans ses discours publics d'un langage exempt de complication et compréhensible à tous (95), les simples gens prenaient également parti pour lui (96).

La renommée de 'Abd al-Qādir comme juriste, particulièrement comme *muftī*, et en fin de compte son profil hagiographique ultérieur comme *qutb* (pôle mystique) établissent entre *šarī* 'a et *ḥaqīqa* une relation qui parut digne de réflexion à certains *fuqahā* ' et qui — comme nous le savons — fut saisie avec enthousiasme par une grande partie de la population. Il s'agissait à vrai dire d'une relation qu'Ibn al-Ğawzī n'aurait jamais pu

approuver. Mais, pour 'Abd al-Qādir, ce conflit discerné par Ibn al-Ğawzī entre soufisme et šarī'a n'existait pas. Si l'on en croit l'une des dernières études critiques de la personne de 'Abd al-Qādir, le faqīh n'était qu'un reflet du quṭb. Dans l'exégèse de la loi et la remise des fatwās sur des questions juridiques controversées, le faqīh serait dès lors lui aussi « un intermédiaire entre créateur et créature » (97). Cette idée, à première vue pas très orthodoxe, n'est, à vrai dire, qu'un des aspects de l'enseignement religieux de 'Abd al-Qādir, tel qu'il était maintenant répandu par sa madrasa. L'enseignement de ce savant était multiple et non systématique, au meilleur sens de l'expression.

'Abd al-Qādir avait fait de la Madrasa Ğīliyya, comme on l'appelait désormais, le centre de la piété et de la jurisprudence ḥanbalite à Baġdād. De plus, cette madrasa lui procurait des revenus importants, grâce aux présents que lui apportaient ses visiteurs et qui le rendaient matériellement indépendant. Tout ceci représentait pour un homme aussi orgueilleux qu'Ibn al-Ğawzī, un défi qu'il fallait relever en haussant sa Madrasa Šāṭi'iyya à un niveau comparable. Il semble que ce soit bien là la cause des attaques d'Ibn al-Ğawzī contre 'Abd al-Qādir et ses descendants. Nous y reviendrons.

La carrière ultérieure d'Ibn al-Ğawzī est suffisamment connue. Quelques mois après qu'il se soit vu confier l'administration de la Madrasa Šāţi'iyya et la gestion de son patrimoine, on érigea pour lui une dakka (98) dans la mosquée palatiale (ğāmi' al-qaşr), la première pour un hanbalite. Ce fut pour lui et pour son école de droit et de théologie un grand pas en avant (99). Lors de son sermon inaugural, des foules énormes se pressaient dans la cour et à l'extérieur de la mosquée. Par crainte de désordre (fitna) on la fit garder par des fantassins (raggāla). Mais Ibn al-Gawzī assura que l'assistance à son cours (halqa) du vendredi (100) n'était pas moins grande. Ses allocutions dans la madrasa au bord du Tigre étaient également des manifestations de masse. Il décrit lui-même deux de ces assemblées. La première eut lieu la nuit (101) et aux lumières (adwā'), l'autre en plein jour (102). Elles attirèrent des foules si considérables — Ibn al-Ğawzī parle de 50.000 personnes (103) — que l'on se rassembla dès la veille devant la madrasa pour y passer la nuit et attendre le sermon du lendemain. Devant son petit-fils, l'historiographe Sibț b. al-Ğawzi, Ibn al-Ğawzi se serait exclamé: «Par Dieu! N'était-ce pour Ahmad (b. Hanbal) et le vizir Ibn Hubayra, je me serais écarté du madhab (des hanbalites); car si j'avais été hanafite ou šāfi'ite, le peuple m'aurait porté en triomphe » (104)!

Dans l'inscription votive, gravée sur les murs de la Madrasa Šāṭi'iyya et datée *ramaḍān* 571 (mars/avril 1176) de l'année suivante — reproduite intégralement par Ibn al-Ğawzī dans le *Muntaṣam* (105) — on lui conféra l'honneur suprême, à savoir le titre de « *nāṣir al-sunna* », « protecteur de la tradition ». Ce titre lui fut conféré par le calife régnant, al-Mustaḍī'. Celui-ci se rendait fréquemment aux assemblées d'Ibn al-Ğawzī (106), incognito,

le cas échéant, comme par exemple en ce jour mémorable du *ramaḍān* de la même année, alors que le calife était malade et que des rumeurs sur son état de santé firent prendre les armes aux habitants de Baġdād. Malgré ses souffrances, al-Mustaḍī' quitta le palais pour écouter Ibn al-Ğawzī. Il put ainsi constater qu'il suffisait d'une prise de parole d'Ibn al-Ğawzī pour apaiser la population ameutée et armée dans le quartier de Bāb Badr (107). Comme 'Abd al-Qādir auparavant, Ibn al-Ğawzī était maintenant dans la faveur des califes, et même bien davantage. Le vizir aurait dit à Ibn al-Ğawzī : « Chaque fois que je vais voir le calife, il est question d'Ibn al-Ğawzī » (108). Par son brillant talent d'orateur, son style coulant, son tempérament, son lyrisme, ses anecdotes moralisantes et pénétrantes, et ses exhortations inépuisables, il avait prise sur le peuple. En tant que prédicateur, Ibn al-Ğawzī était devenu indispensable au calife (109).

A la date de 574/1178-79, Ibn al-Ğawzī lui-même remarque qu'aucun prédicateur avant lui n'avait présidé à de pareilles assemblées, où se côtoyaient le calife, le vizir, le sāḥib al-maḥzan (le trésorier) et les plus grands savants (110). Il s'occupait maintenant de cinq madrasas, chose jamais vue chez les ḥanbalites. Sûr de lui, il écrivit à propos de lui-même dans le Laftat al-kabid, un opuscule qu'il composa en guise de mémoires pour l'éducation et la guidance spirituelle d'Abū 'l-Qāsim, à cette époque le seul survivant de ses fils, il a introduit de nombreux détails autobiographiques : « Parmi les modernes (muta'aḥḥirūn) il n'y a personne en dehors de moi, qui aît reçu le vrai zèle de rechercher le savoir ('ilm) » (111). Ibn al-Ğawzī dresse ainsi son propre bilan et évoque avec fierté les 130 ouvrages de toutes disciplines (fann) qu'il a composés à cette date. Plus de 100.000 personnes auraient fait pénitence devant lui, et plus de 20.000 se seraient fait couper les cheveux (tā'ila) (112) par lui en signe de pénitence (113). Il n'était même pas rare que certains dans l'assistance meurent en transe. Les effets suggestifs de ses sermons furent confirmés par plusieurs témoins oculaires, entre autres et notoirement le voyageur andalou Ibn Ğubayr en 1'an 580/1184 (114) et l'historiographe Ibn al-Qādisī en 1'an 588/1192 (115).

Mais, en sus des problèmes de la religion et de l'éthique, Ibn al-Ğawzī était bien trop réaliste pour ne pas aborder aussi les choses quotidiennes dans ses allocutions. On sait que, de sa madrasa précisément, se répandaient des opinions sur la situation politique à Baġdād. C'était, par exemple, le soutien qu'il apporta au calife al-Mustaḍī', que, par ailleurs, il ne craignait pas de rappeler à ses devoirs (116); et sa critique du gouvernement d'al-Nāṣir, en particulier s'agissant de la politique religieuse de ce calife (117). Mais, tant que les deux écrits d'Ibn al-Ğawzī sur l'époque d'al-Nāṣir, le Kitāb al-Mafāḥir fī ayyām al-Nāṣir et le Kitāb al-A'āṣir fī dikr al-Imām al-Nāṣir (118), et ses sermons politiques contemporains, le Kitāb al-Zand al-warī fī 'l-wa'z al-nāṣirī (119), doivent être considérés comme perdus, on sera, tout comme dans le cas de son aversion vis-à-vis de 'Abd al-Qādir

al-Ğili, moins informé sur le contenu de sa critique que sur les événements eux-mêmes. Dans la mesure où nous en sommes informés, ces événements virent Ibn al-Ğawzī, dans les années 583/1186 - 588/1192, entreprendre d'épurer la communauté baġdādienne des éléments considérés par lui comme hostiles à la šarī'a. Il fit, en association avec le vizir hanbalite Ibn Yūnus, plusieurs autodafés et razzias, presque comme il l'avait fait jadis avec Ibn Hubayra. En ce qui concerne sa critique de la conception religieuse du calife, Ibn al-Ğawzī désapprouvait vivement la réconciliation progressive d'al-Nāṣir avec les ši'ites et l'introduction de plusieurs éléments du taşawwuf dans la conception que ce calife s'était fait de sa fonction. Cependant, il ne faut pas considérer Ibn al-Ğawzī seulement comme un critique du gouvernement d'al-Nāṣir. Le titre de son ouvrage « al-Mafāḥir fī ayyām al-Nāṣir» indique déjà qu'il a su également apprécier le côté positif de ce califat. L'ouvrage aurait été écrit à l'occasion de la reconquête de Jérusalem par Saladin en 583/1187, pour la plus grande gloire de l'orthodoxie (sunna) et du califat 'abbāside (120). Dans ses sermons, de même, Ibn al-Ğawzī savait très habilement user de la louange et du blâme. C'est ainsi qu'il ne négligeait pas de citer, au cours de son mağlis al-wa'z, des compliments en vers adressés à al-Nāṣir, pour lequel il n'avait par ailleurs que peu d'estime. Certains de ces versets sont reproduits dans Ibn Ğubayr (121).

Dans ses sermons et ses ouvrages, Ibn al-Ğawzī prenait également position, de façon directe et sans équivoque, vis-à-vis d'autres savants. De son Talbīs Iblīs, pratiquement aucun 'ālim ne sort indemne (122). Personne, ou presque, n'échappa à sa critique du hadīţ (123). Il critiquait les schismatiques au même titre que tous ces jurisconsultes qui, à son avis, se tenaient trop étroitement renfermés dans leur madhab. En conclusion, on peut dire qu'Ibn al-Ğawzī est à considérer, à coup sûr, comme l'un des grands moralistes de l'Islam et sa Madrasa Šāṭi'iyya comme un bastion de la hanbaliyya à Baġdād.

Tout ceci est évoqué ici en élargissant quelque peu le débat, à seule fin de montrer dans quel état d'esprit et à quel niveau de conscience de lui-même se trouvait Ibn al-Ğawzī à la Madrasa Šāṭi'iyya quand le Kitāb al-Ḥawātīm y prit forme en 581/1186. On ne peut pas comprendre cet ouvrage sans avoir pris connaissance desdits sentiments de l'auteur sur sa propre valeur de sermonnaire. Ce sont des sentiments qui nous semblent être ambivalents et qui se reflètent, comme on verra, d'une façon spéciale mais fort semblable, dans le Kitāb al-Ḥawātīm lui-même, ainsi que dans l'histoire postérieure de la madrasa.

Cette madrasa n'était pas seulement, pour Ibn al-Ğawzī, le théâtre de ses succès. Elle fut aussi l'endroit où il vécut l'heure la plus sombre de son existence. Ladite heure eut, à vrai dire, sa turbulente préhistoire. Peu d'années seulement après l'achèvement du Kitāb al-Ḥawātīm, Ibn al-Ğawzī avait réussi un coup spectaculaire, à savoir, sa plus violente attaque contre la famille de son vieux rival 'Abd al-Qādir al-Ğīlī à Baġdād.

Des conflits, dont on sait qu'ils avaient amené Ibn al-Ğawzī à condamner l'enseignement mystique de 'Abd al-Qādir, avaient causé l'opposition à cette famille. Cependant, la réfutation de 'Abd al-Qādir par Ibn al-Ğawzī, mentionnée par Ibn Rağab (124), est considérée comme perdue (125). On ne la trouve pas non plus dans le *Talbīs Iblīs*. De ce fait les thèmes du conflit, soulevés par Ibn al-Ğawzī contre 'Abd al-Qādir lui-même, nous restent inconnus sur le fond. Nous sommes davantage renseignés sur l'entreprise contre les fils et les petits-fils de 'Abd al-Qādir. Eux-mêmes savants et soufis réputés, ils géraient son patrimoine. La *madrasa* de 'Abd al-Qādir appartint d'abord à son fils 'Abd al-Wahhāb (m. en 593/1197) (126), puis à son petit-fils 'Abd al-Salām (m. en 611/1214) (127).

D'une rivalité entre Ibn al-Ğawzī et 'Abd al-Wahhāb, il est déjà question chez Ibn al-Ğawzī dans le *Muntaṣam*, en rapport avec les événements de l'année 571/1176 (128). Lorsque le 10 šawwāl 571 (22.4.1176), pour des raisons de sécurité publique, la prédication fut limitée à Baġdād, le calife al-Mustaḍī' autorisa seulement trois prédicateurs à se produire en public, c'est-à-dire qu'il n'y aurait plus désormais qu'un seul prédicateur par *madhab* à Baġdād: Ibn al-Ğawzī pour les ḥanbalites, al-Qazwīnī (129) pour les šāfi'ites et Ṣihr al-'Abbādī (130) pour les ḥanafites. Mais les partisans de la famille de 'Abd al-Qādir manifestèrent leur désaccord. On réclama qu'à côté d'Ibn al-Ğawzī, « Ibn 'Abd al-Qādir » — c'est-à-dire 'Abd al-Wahhāb — soit également désigné pour les ḥanbalites. Le calife accepta cette exigence, et Baġdād eut ainsi deux porte-parole ḥanbalites.

Nous ne savons pas combien de temps cette situation se prolongea et quelles tensions elle provoqua. Quelques années plus tard, en 588/1192, Ibn al-Ğawzī obtint que les fils de 'Abd al-Qādir soient chassés de leur vénérable *madrasa* et exilés à Wāsiţ (131), sur l'ordre du vizir Ibn Yūnus, avec lequel il entretenait des relations amicales. Ibn al-Ğawzī prit alors personnellement en charge la Madrasa Ğīliyya (132). Il se retrouvait ainsi à la tête des deux plus grands centres d'enseignement et de prédication ḥanbalites à Baġdād.

C'était une péripétie spectaculaire. La madrasa de la famille d'al-Ğili devint le domaine d'Ibn al-Ğawzī après que celui-ci eut d'abord surveillé les sermons d'un fils de 'Abd al-Qādir et ensuite polémiqué avec succès contre le petit-fils, 'Abd al-Salām. Ibn al-Ğawzī accusait le petit-fils de son ancien adversaire de spéculation philosophique et d'hérésie (zandaqa) (133). Mais l'arrière-plan était à vrai dire assez différent : il s'agissait tout bonnement d'une intrigue, d'une épreuve de force entre deux tendances au sein de l'école hanbalite. Ibn al-Ğawzī l'emporta provisoirement.

Les intéressés eux-mêmes ne nous apprennent rien sur ce sujet. Le *Muntazam* d'Ibn al-Ğawzī se termine environ 20 ans avant ces événements. Mais son petit-fils s'est attribué dans le *Mir'āt* à peu près le rôle du porte-parole familial (134). Les critiques qu'adresse Sibţ b. al-Ğawzī à 'Abd al-Salām (135) sont, à vrai dire, plus que la manifestation d'une

vendetta entre familles. Elles expriment clairement l'antipathie profonde d'un savant, formé à l'ancienne, contre toute espèce de libre interprétation de la loi religieuse. 'Abd al-Salām avait été une autorité religieuse, autorisé à porter la coiffure du juge (taylasān) (136), mais il passait en son temps, à Baġdād, comme le prototype du libre-penseur. Sa bibliothèque contenait de la littérature hérétique, en particulier des sciences antiques ('ulūm al-awā'il), et lui-même menait une vie en marge de la morale, selon l'expression de Sibţ b. al-Ğawzī. Mais le succès d'Ibn al-Ğawzī contre ce petit-fils de 'Abd al-Qādir fut de courte durée.

On sait, en effet, que la carrière d'Ibn al-Ğawzi changea radicalement de cours sous le vizirat du šī'ite Ibn al-Qaṣṣāb (m. en 592/1195) (137). En 590/1194, à l'initiative de ce vizir, Ibn al-Ğawzī fut, à son tour, banni à Wāsiţ. Son petit-fils Sibţ b. al-Ğawzī voit dans cet exil la mihna de son grand-père, « le rapprochant des prophètes, savants, vertueux et amis de Dieu » (138). Une glorification presque macabre s'agissant de quelqu'un qui avait lui-même été maître de la miḥna baġdādienne et ne s'était pas privé de persécuter durement ceux qui ne pensaient pas comme lui. Le petit-fils, à l'époque un jeune enfant qui habitait avec son grand-père presque octogénaire dans les locaux de la Madrasa Šāţi'iyya, et était ainsi témoin oculaire des événements, interprète la miḥna d'Ibn al-Ğawzī comme un acte de vengeance personnelle de 'Abd al-Salām al-Ğilī, lequel venait de sortir de prison. Celui-ci avait su convaincre le vizir šī'ite qu'Ibn al-Ğawzī, à cause de l'influence extraordinaire qu'il exerçait sur les habitants de Bagdad, constituait un danger pour la paix intérieure de la ville, d'autant plus qu'il avait été le confident et le partisan du vizir hanbalite Ibn Yūnus, chassé peu auparavant (139). La politique prohanbalite à la cour du calife avait pris fin brutalement avec l'entrée en fonction du šī'ite Ibn al-Qașṣāb, marquant également un tournant pour Ibn al-Ğawzī. 'Abd al-Salām sut s'y prendre pour exploiter cette situation.

« C'était pendant l'été, et mon grand-père était assis en train d'écrire, dans le sous-sol d'été (sardāb) (de la Madrasa Šāṭi'iyya). Soudain 'Abd al-Salām fit irruption, se précipita au sous-sol et se jeta sur mon grand-père et lui fit entendre des paroles rudes. Il mit ses livres et sa maison sous scellés et insulta sa famille ... » (140). La nuit même, Ibn al-Ğawzī fut embarqué par 'Abd al-Salām dans un bateau sur le Tigre en direction de Wāsiṭ, où il fut gardé par un portier šī'ite et dut vivre dans des conditions misérables. « Il avait alors déjà presque 80 ans. Il était son propre domestique, lavait ses habits, allait chercher de l'eau au puits et, pendant les cinq ans de son séjour à Wāsiṭ, ne put se rendre au hammām » (141).

Pendant ce temps, la Madrasa Šāţi'iyya avait été, sur l'ordre du calife, confiée aux descendants de 'Abd al-Qādir al-Ğīlī (142). Mais le deuxième fils d'Ibn al-Ğawzī,

Abū 'l-Qāsim 'Alī (143), s'introduisit en cachette dans la madrasa pour récupérer les livres de son père et les vendre à un prix dérisoire (144). Son plus jeune fils, Muḥyī 'l-Dīn Yūsuf, à qui il avait dédié le Kitāb al-Ḥawātīm, et qu'il aimait si fort qu'il ne put, dans son exil, se résoudre à lire la sourate de Joseph (145), ce fils-là sut le seul à intervenir en faveur de son père, parvenant finalement à obtenir son retour dans sa madrasa au bord du Tigre.

Cet exil était plus qu'un acte de vengeance personnelle. Nous ne pouvons pas entrer ici dans les détails des arrière-motifs politiques (146), et nous nous contenterons de mentionner que le bannissement était, entre autres choses, une réaction de l'Etat aux sermons d'Ibn al-Ğawzī, sans doute parce qu'il avait critiqué et même violemment attaqué, dans ses sermons, la politique religieuse du calife qui visait à une relation étroite entre le califat et le soufisme, et à l'équilibre dogmatique. Les sermons d'Ibn al-Ğawzī étaient craints ou appréciés à Baġdād, selon l'opinion politique et religieuse de l'auditeur ou du destinataire, mais leur portée dépassait largement le seul rayon urbain.

Dès sa mort (597/1201) (147), Ibn al-Ğawzī fut vénéré comme un saint : cette situation, assez fréquente dans l'histoire, n'était pas dénuée d'ironie, s'agissant d'un homme qui, de son vivant, s'était prononcé pour une piété personnelle, mais contre toute espèce de culte des saints. Tout le mois de *ramaḍān* les gens restèrent sur sa tombe, avec des chandelles et des flambeaux, en récitant le Coran. Un contemporain eut même une vision du maître-prédicateur ḥanbalite. Ibn al-Ğawzī lui apparut sur un *minbar* orné de joyaux, les anges étaient debout devant le ḥanbalite et Dieu lui-même écoutait ses paroles (148).

On lui attribua aussi des miracles (karāmāt). Le lendemain de sa mort, la mère de son fils Muḥyī 'l-Dīn Yūsuf décéda de façon d'autant plus inexplicable qu'elle était encore jeune et en parfaite santé. Comme Ibn al-Ğawzī l'avait, de son vivant, passionnément aimée (muġrā bihā), cette mort soudaine et étrange fut mise en rapport avec sa propre disparition. Le peuple y vit un miracle d'Ibn al-Ğawzī qui, même après sa mort, maintenait son emprise sur les humains — c'est du moins l'impression évoquée par Sibṭ b. al-Ğawzī (148).

7. CONTENU ET DISPOSITION DU Kitāb al-Ḥawātīm.

Comme on l'a déjà indiqué, le Kitāb al-Hawātīm est divisé en 40 sections contenant les péroraisons des sermons les plus importants d'Ibn al-Ğawzī, mis en ordre d'après ce qui tenait lieu à l'auteur de psychologie des foules. Elles vont toutes dans le même sens, à savoir exciter la passion des auditeurs, une dernière fois, à la fin des discours, susciter pénitence et contrition parmi les personnes présentes, et aiguiller ainsi leurs explosions

émotionnelles. C'est ainsi qu'Ibn al-Ğawzī nous présente l'expérience accumulée au long de sa carrière de prédicateur.

Dans l'avant-propos (149) Ibn al-Ğawzī nous dit que des poèmes choisis extraits de son livre al-Maqāṭi' (150) ont fourni le point de départ de son Kitāb al-Ḥawātīm. C'est grâce à ces poèmes, dit-il, qu'il s'était entendu à intensifier l'émotion interne et la passion à la fin de ses sermons. Mais il s'était refusé à laisser ces poèmes isolés, parce qu'ils n'auraient eu ainsi aucune signification, et il les a donc fait précéder de textes appropriés. Ibn al-Ğawzī affirme que, dans le passé, il a déjà consacré des livres à ce domaine, mais qu'il a maintenant préféré sélectionner, pour le Kitāb al-Ḥawātīm, les poèmes les plus passionnés de tous ses sermons.

Voici le texte complet de l'avant-propos : « Au nom de Dieu le très clément et très miséricordieux! Seigneur, facilite (la tâche) et prête assistance! Gloire à Dieu, parce qu'il nous a appris la louange, merci à Lui parce qu'il nous a appris à attester l'unité divine. Que vienne Sa bénédiction sur son serviteur le plus noble, Muḥammad, et ses compagnons dans la chose bien guidée, une bénédiction qui leur amène le plus grand accroissement. Que lui vienne Son salut à tout jamais!

« Puisque la fin du prône doit être particulièrement passionnée et émotionnelle, j'ai rédigé un livre que j'ai appelé al-Maqāţi' (poèmes terminaux) (151) et dans lequel j'ai présenté un choix de poésies gracieuses convenant à la fin d'une prédication. Mais je me suis alors rendu compte qu'il serait préférable de donner des introductions (en prose) appropriées aux poésies, de sorte que celles-ci ne restent pas isolées et sans signification. J'ai déjà écrit des livres sur cette matière, mais cette fois j'ai préféré en sélectionner les vers les plus passionnés et grouper les éléments homogènes, afin que le nombre des coupes enivrantes augmente et qu'elles laissent, après le départ des voyageurs (152), l'homme ivre d'extase jeté à terre dans sa maison. J'ai rédigé le livre en 40 sections. Que Dieu veuille bien en assurer le succès! » (153).

Il est bien connu qu'Ibn al-Ğawzī était un connaisseur de la poésie arabe et qu'il écrivait lui-même des poèmes (154) — son dīwān est considéré comme perdu (155). On sait également que, dans ses sermons, il introduisait des poèmes dans un but bien précis, à savoir l'excitation des sentiments de son auditoire (156). Il s'agissait souvent de poésie soufie (157). Mais c'est seulement dans son Kitāb al-Ḥawātīm que l'auteur expose dans quelle mesure la poésie — la sienne et celle des autres — lui servait à faire culminer, à la fin de ses sermons, tous les gonflements émotionnels jusqu'à l'extase.

D'après Ibn al-Ğawzī lui-même, les poèmes constituent le matériau essentiel de cet ouvrage. Autour d'eux étaient agencées de pieuses histoires populaires (qiṣaṣ), des exhortations et des récits qui, par endroits, sont très vivants. C'est pourquoi je commencerai

16

mon court exposé du Kitāb al-Ḥawātīm par un coup d'œil sur l'art poétique d'Ibn al-Ğawzī (158). Les poèmes traitent tous du thème de l'amour (maḥabba, 'išq). Tous les aspects de ce thème sont pris en compte, même souvent évoqués en détail. Ibn al-Ğawzī parle tout particulièrement du penchant amoureux et de l'ardent désir (šawq), du chagrin, des adieux ainsi que du tourment amoureux ou de l'extase (wağd), tous sous leurs diverses formes, et il y inclut volontiers des interprétations mystiques. Ainsi Ibn al-Ğawzī montre que tout le spectre de son thème lui était familier, qu'il y était partie prenante, et qu'à la fin de chaque sermon il présentait à ses auditeurs un aspect de ce complexe afin qu'ils y réfléchissent en rentrant chez eux. Les mots-clés des sermons d'Ibn al-Ğawzī étaient en quelque sorte comme les points sur les i. Ils devaient toucher ses auditeurs d'une façon telle que ceux-ci oublieraient leur environnement totalement. C'est ainsi que j'interprète le passage tarīḥan fī 'l-dār ba'd raḥīl al-safr (159) dans le prologue du Ḥawātīm.

Des vers d'amour, donc, en guise de conclusion parénétique aux sermons d'Ibn al-Ğawzī? Voilà qui, de prime abord, nous pourrait étonner. Une semblable conclusion serait peut-être encore concevable si on voit le sermonnaire dans son rôle d'éducateur des masses et si, au nom de la doctrine morale de l'Islam, il adressait, en association avec ces poèmes, des exhortations directes au public. Pourtant, nous sommes assez étonnés de constater, au vu des vers du Kitāb al-Ḥawātīm, que c'est souvent en vain que l'on attend un jugement moral sur la passion décrite. Au contraire, Ibn al-Ğawzī menait ses auditeurs sur le terrain de l'amour profane, subtil ou concret, entre les êtres humains, tout autant que de l'amour mystique de Dieu (160).

Un bon nombre de ces poèmes se réfère au milieu des ascètes du début de l'Islam, ou contient des réflexions sur l'éthique et la nature de l'amour. Mais les exemples moins délicats de ses témoignages poétiques, à savoir les descriptions de l'état dans lequel se trouvent les amoureux, ne confirment absolument pas le portrait qui jusqu'ici a été tracé d'Ibn al-Ğawzī, c'est-à-dire celui d'un hanbalite veillant sur les mœurs. Ce prédicateur, même s'il se référait plus que beaucoup d'autres à l'époque des débuts de l'Islam — ou mieux : à une époque idéale qu'il identifiait aux débuts de l'Islam —, et était de ce fait un traditionaliste pur et dur, ce prédicateur paraît avoir été, au fond de son âme, un esprit ambivalent, ce qu'il révèle justement dans ses sermons. D'un côté, il était l'exhortateur, le directeur des consciences, devant lequel les gens confessaient publiquement leurs péchés et qui, d'un point de vue politique, faisait figure de chef d'une mihna hanbalite inflexible; de l'autre, il était un esprit fin, qui, dans ses allocutions, savait conduire l'âme humaine d'après toutes les règles, un homme qui excitait et régentait l'imagination des foules, — cet Ibn al-Ğawzī donnait congé à son public avec des vers d'amour au contenu pieux, bien que tout remplis de désir.

Il est vrai que ce sont les vers nettement didactiques, instructifs et édifiants qui l'emportent : la force destructrice de la passion est clairement exposée devant les yeux des croyants qu'il faut guider vers la piété et la raison. Mais ici aussi on ne peut se dégager de l'impression qu'Ibn al-Ğawzī exprime une certaine mesure de compassion et de sympathie pour le destin (malheur, échec, maladie ou mort) de celui qui a succombé à l'amour. Le phénomène des sermons d'Ibn al-Ğawzī est donc beaucoup plus complexe qu'on ne l'avait cru auparavant. On ne pourra apprécier cela et savoir dans quelle mesure il manipula les masses qui lui étaient contemporaines que lorsque l'on disposera de l'édition complète du Hawātīm et d'études terminologiques sur le langage d'Ibn al-Ğawzī.

Pour le moment, je me contenterai de définir le *Kitāb al-Ḥawātīm* comme une anthologie poétique, entourée de parties narratives, sur le thème de l'amour. Les poèmes ne sont pas tous de la main d'Ibn al-Ğawzī lui-même. Fréquemment, il cite des *dīwān*s non désignés, il se sert des anthologies ou cite nommément certains auteurs, comme par exemple les poètes mystiques Abū Sulaymān al-Dārānī (m. en 215/830) (161), Aḥmad b. Abī '1-Ḥawārī (m. en 230/844-45) (162), al-Šiblī (m. en 334/946) (163), et d'autres.

Des 40 sections que compte en tout le Kitāb al-Ḥawātīm, les cinq premières traitent des prophètes Ādam, Yūsuf, Ayyūb, Mūsā et Dāwūd (fol. 1 b - 11 a). Les sections suivantes n'ont plus de titre proprement dit : elles s'ouvrent par un aphorisme, une sentence ou une remarque de l'auteur, introduisant sans détour le thème à traiter. L'arrangement des thèmes ne paraît commandé par aucune systématique. Tout comme dans le Ṣayd al-ḥāṭir, l'auteur a, dans le Kitāb al-Ḥawātīm, laissé libre cours à ses pensées, ici, bien entendu, sur le seul thème de l'amour. Il est bien possible que l'une ou l'autre idée ait été empruntée au Damm al-hawā ou bien ait influé sur celui-ci (164). Une étude comparative de ces deux ouvrages, Damm al-hawā et Ḥawātīm, reste à faire.

Au point où j'en suis dans mon étude, il n'existe entre les deux ouvrages que peu de points de contact textuels. Certes, le *Damm al-hawā* et le *Hawātīm* traitent d'un thème commun, mais l'impression est plutôt d'une complémentarité textuelle que d'une dépendance. Le *Hawātīm* contient par endroits des poèmes que l'auteur a déjà cités dans le *Damm al-hawā*, mais le texte de prose encadrant les vers est toujours différent. Je le montrerai plus loin à propos de la légende de Yūsuf (165).

Le Kitāb al-Ḥawātīm est composé de telle façon qu'à sa lecture, on a l'impression qu'il fut l'ébauche d'une partie du Kitāb al-Mudhiš (166). Comme on le sait, le Mudhiš a été composé 10 ans après le Ḥawātīm, en 591/1195, pendant l'exil d'Ibn al-Ğawzī (167). C'est un ouvrage encyclopédique, contenant dans son 5° chapitre une collection de sermons et de cent allocutions exhortatives plus courtes. Une comparaison préliminaire entre Ḥawātīm et Mudhiš révèle de fait des coïncidences remarquables, et montre, de

surcroît, que les allocutions exhortatives du *Mudhiš* ont été effectivement prononcées. Le 5° chapitre du *Mudhiš* (Fī dikr al-mawā'iz) (168) contient, tout comme le Hawātīm, des traditions en prose et de nombreux vers d'amour extraits de la vie des prophètes; viennent ensuite de courtes allocutions exhortatives sur le thème du désir, de la passion et du renoncement ascétique. Alors que le *Mudhiš* traite de tous les prophètes de l'Islam (169), le Hawātīm s'en tient au choix mentionné plus haut (170).

Les titres des sermons dans le *Mudhiš* ne correspondent pas aux débuts des sermons dans le *Ḥawātīm*. Mais, par ailleurs, des passages en prose du *Ḥawātīm* se retrouvent dans le *Mudhiš*, que ce soit dans le même contexte ou dans un autre. La correspondance entre *Ḥawātīm* et *Mudhiš* devient plus évidente dans les poèmes. Mais, dans le *Mudhiš*, on les retrouve souvent sous une forme incomplète et avec des variantes.

Dans le cadre du présent travail, je ne présenterai qu'un petit nombre de poèmes et d'histoires du *Ḥawātīm*. Comme presque tous les poèmes du *Ḥawātīm*, ils ne sont pas d'une qualité littéraire supérieure. Leurs métaphores manquent d'originalité et de profondeur. La langue poétique d'Ibn al-Ğawzī n'exigeait des auditeurs aucun effort intellectuel particulier. Ses rimes et ses images étaient banales. Si l'on me permet une comparaison avec des productions littéraires actuelles d'effet comparable, on pourrait volontiers dire que les poèmes d'Ibn al-Ğawzī ne sont pas sans ressemblance avec les textes de nos chansons à succès.

Je commence avec trois vers doubles qui rendent la tonalité fondamentale de tous les poèmes contenus dans le *Hawātīm*. L'auteur n'est pas nommé, peut-être les vers sont-ils de la plume d'Ibn al-Ğawzī. Les vers suivants sont cités également dans le *Mudhiš*, mais dans un ordre différent:

« Ma vie vient de toi dans la joie de l'union; renoncer à toi, c'est vouloir l'impossible.

Comment pourrais-je renoncer à toi? Comment l'assoiffé pourrait-il se priver de l'eau limpide?

L'homme joue avec toute chose, mais l'amour joue avec l'homme » (171).

La dépendance totale de l'être humain vis-à-vis de l'amour, même s'il en résulte pour lui souffrances de toute espèce, qu'il en soit lui-même responsable ou non : tel est le contenu toujours répété des poèmes. Bien plus, Ibn al-Ğawzī n'hésite pas à assimiler la destinée humaine à un esprit de sacrifice délibéré face au bon plaisir de l'amour. Même lorsque les pleurs sur l'amour n'ont pas d'autre sens que de reconnaître dans l'amour lui-même l'inquiétude (qalaq) et l'épreuve (balwā), l'être qui aime n'en est pas moins

prédestiné à se soumettre à lui complètement. C'est par ces mots, et nullement par une pieuse tradition, que se termine le *Ḥawātīm*:

« Combien de fois me suis-je plaint, et pourtant à quoi sert la plainte? Ma patience s'est usée et l'épreuve est là.

Je ne suis pas assez endurci pour supporter votre cruauté, mais j'aime mon inquiétude quand celui que j'aime est cruel.

Si les pleurs que me causent votre amour, peuvent être utiles, je couvrirai ma joue d'abcès provoqués par mes larmes.

Ou bien si cela vous réjouit d'être cruel avec moi et de me repousser, je me soumettrai cependant à votre commandement, (car) telle est ma destinée » (172).

Ibn al-Ğawzī cite des vers de Sarī al-Saqaţī (m. en 251/865 ou plus tard), mystique de Baġdād, oncle et maître de Ğunayd:

« Par mon amour pour toi! Mon amour pour toi ne m'a, vis-à-vis de toi, ni épargné ni laissé (tranquille).
Celui qui m'adresse des reproches, doit-il me blâmer, bien qu'il ne t'ait même pas vu?
Sois bon pour ton serviteur, mon maître, car ce serviteur, qui t'appartient, a déjà péri » (173).

Et, des vers d'Ibn al-Mu'tazz (m. en 296/908), poète et « calife d'un jour » :

«Ô mon souverain, pour l'amour de qui mon insomnie a le goût du sommeil, ou (un goût) plus doux encore.

Je ne désire rien d'autre que ce que souhaite pour moi mon bien-aimé; même s'il me donnait à boire du poison (17th), je ne dirais pas : Arrête!

Je ne sais pas si ma nuit était longue ou pas.

Comment pourrait le savoir celui qui brûle d'amour?

Vraiment, les amants, que la nuit soit courte ou longue, sont trop occupés pour dormir.

Si j'étais préoccupé (avec toute intensité) de la longueur de la nuit, observant les étoiles, je serais délaissé,

Mais le désir ardent du cœur, depuis que tu es loin de lui, n'est pas libéré de l'amour pour toi, à Dieu ne plaise, au contraire! » (175).

Parfois les sections du *Hawātīm* ont un titre suggestif, par exemple le début de la section 18: « Les expressions directes ('ibārāt) sont le bonheur des âmes (ḥazz al-nufūs), et les allusions (išārāt) sont la nourriture des cœurs (qūt al-qulūb) » (176). Cette section du *Hawātīm* se compose, comme la plupart des autres, de courtes sentences et d'épisodes, qui se succèdent sur rythme rapide comme dans une pièce de théâtre. Souvent ils ne comportent qu'une ou deux scènes ou sont des jeux de mots.

Le premier épisode :

« Un homme d'entre ceux qui connaissent Dieu (ba'd ahl al-ma'rifa) s'approcha de la rive et cria : 'Holà, batelier, fais-moi passer! '. Le batelier lui demanda : 'Vers où?'. Il lui répondit alors : 'A la résidence (dār al-mulk)'. Le batelier : 'J'ai des passagers qui veulent se rendre au domaine (al-qatt'a)' (177). Et le derviche de s'exclamer : 'Non, par Dieu! Non, par Dieu! Je fuis justement cet endroit depuis des années déjà!'».

Suivent deux vers doubles:

« Telle est mon angoisse alors que votre demeure n'est pas (encore) vide.

Oue ferais-je le jour de votre départ? Gardez-vous-en!

Je vous ai juré par votre nom, et cela me suffit,

que je ne pense qu'à vous et ne vous oublierai pas. »

Suit, sans transition, le deuxième épisode, dans lequel on joue sur les mots hubb et sabr :

« Un homme d'esprit entra dans une maison et y aperçut une cruche (hubb) et à côté une bassine contenant de la myrrhe (sabr). Son comportement devint extatique et il s'écria : 'La patience (sabr) existe-t-elle à côté de l'amour (hubb)?' »

Suivent ces vers:

«Ô vous qui avez planté votre camp dans le territoire de la tribu, ayez pitié du cœur d'un jeune homme,

dont le secret est révélé, quand retentit l'appel au départ.

Peut-être le frère de la nostalgie se tourne vers le camp abandonné

pour l'interroger. Mais qui lui laisse le choix?

Je ne puis être rappelé à votre souvenir, sans être emporté par la passion,

et le mal de celui qui souffre d'amour pour vous, le lui rappelle toujours.

Je ne puis décider d'oublier mon amour pour vous

sans que mon cœur m'abandonne et ne vienne à son secours. »

Quant à la sentence suivante, Ibn al-Gawzī en revendique explicitement la paternité :

« Je dis : Celui qui connaît Dieu est rempli d'amour pour son bien-aimé, il n'est pas de place en lui pour une préférence envers un autre. »

Suivent à nouveau des vers :

« Mon tourment amoureux provient de vous, et mon amour pur vous appartient,

et le cœur est, depuis que vous êtes loin, près de vous.

Mon être le plus intime est un œil, qui ne voit que votre éloignement.

Ils ont fendu mon cœur et n'y voient que vous. »

Vient ensuite un court passage en prose dans lequel les sentiments de l'amant malheureux gagnent encore en intensité :

« Quand viennent la nuit et son obscurité, le chagrin et l'affliction de l'amant s'avivent, et le tourment amoureux extatique tire ses flèches, qui touchent leur but. Pour un homme triste (le temps) est aussi long assis que debout. »

Suit à nouveau de la poésie :

«Combien de fois en me souvenant de toi, mon amour (s'est enflammé) ô passion dans ma poitrine! Le censeur dort paisiblement; mais qui aide mon œil pour dormir? Dans la vallée des larmes il est trop préoccupé pour dormir.

Je te chante dans (toute) la tribu, tel un pigeon roucoulant. »

Et, encore de la prose:

« Dans la nuit de l'abandonnement, il n'est point de sommeil, et quand as-tu déjà vu un amoureux dormir? » (178).

Les passages de poésie et de prose continuent de se succéder en alternance. Mais il est souvent difficile d'y reconnaître un plan raisonné. Comme j'aurai encore l'occasion de la montrer (179), l'auteur est moins préoccupé d'établir une séquence logique que de provoquer et de prolonger une atmosphère émotionnelle.

Beaucoup de poèmes présentent une particularité qui avait déjà frappé Ibn Gubayr lorsqu'il était témoin oculaire des grands spectacles prédicatoires de 580/1184. Il s'agit du fait que ce hanbalite aimait bien imposer aux souffrances et aux dévouements les conditions de l'amour pour ainsi faire déboucher dans l'ascétique les thèmes érotiques de la poésie amoureuse. Le wağd se transforme et devient zuhdī. J'en donnerai un exemple:

Dans sa *Riḥla*, Ibn Ğubayr cite deux vers d'un poème d'Ibn al-Ğawzī qui avait tout particulièrement attiré son attention. Il commence : « *Ayna fu'ādī*, adābahū 'l-wağdū; wa-ayna qalbī, a-mā ṣaḥā ba'dū, ... » (180) (« Où est mon âme? L'extase l'a fait fondre. Où est mon cœur? Ne s'est-il pas encore remis? »).

Dans ce poème, Ibn al-Ğawzī raconte une histoire dans laquelle se trouvent reprises les métaphores poétiques habituelles en matière de tourment amoureux. Chaque vers est un espace clos, qui décrit la souffrance causée par un amour malheureux, la douleur de la séparation, la plainte qui se prolonge, la nostalgie et la promesse de fidélité transmises par un messager, Sa'd. Le poème s'achève en soumission inconditionnelle à la volonté d'un maître. On voit mal s'il s'agit ici de Dieu ou d'un maître temporel.

L'auteur du poème est Ibn al-Ğawzī lui-même. Ibn Ğubayr n'en rapporte que des fragments, peut-être parce qu'il cite de mémoire. Dans le *Ḥawātīm* et également le *Mudhiš*, le poème est intégralement reproduit. Les variantes de la *Riḥla* d'Ibn Ğubayr diffèrent de celles du *Ḥawātīm* et du *Mudhiš*:

« Où est mon âme? L'éloignement l'a consommée.

Où est mon cœur? Ne s'est-il pas encore remis?

Le chamelier de mon cœur a mentionné la cornaline dans son chant

et de nostalgie, le tourment extatique a pris son envol avec lui.

A Baġdād, un corps sans esprit,

quelque part dans le Nağd, un esprit (sans corps) (181).

O pauvre cœur, qui ne trouve aucun répit face au chagrin.

A chaque instant il éprouve la brûlure (de l'amour).

Ah, ma vie, dont j'aurais (si volontiers) été le compagnon,

si seulement un jour ce qui est mort pouvait revenir.

Le soir je m'en vais avec mon amour pour vous. Ah, mon souci!

Et quand le matin je reviens, ma plainte est toujours la même.

Toute ma vie je me plains du reflux dans la réunion.

Pourquoi le flot montant n'a-t-il pas alterné (avec lui)?

O Sa'd, souffle sur la braise de mon amour, en me parlant d'eux.

Ô Sa'd, dis-moi: 'je suis ta rançon', ô Sa'd!

Parle-leur du feu que je cache en moi.

Parle et dis quelque chose de ce que tu as vu (182).

Dis: j'ai vu le prisonnier dans l'angoisse,

et il a dit : je suis interdit pour d'autres car j'ai prêté serment.

Alors, soumets-toi! La chose est entre leurs mains

de par la parole d'un maître, et le serviteur ne fait que l'articuler » (183).

Ces vers forment, dans le *Ḥawātīm*, la conclusion de l'histoire de Dāwūd, reprise par Ibn al-Ğawzī d'après la tradition non-coranique, p. ex. selon Ibn Abī al-Dunyā (184) et al-Ġazzālī (185). Celle-ci montre Dāwūd pleurant et se lamentant sur ses péchés de façon si fortement communicative qu'il aurait ainsi fait périr hommes et bêtes en grand nombre. Les chants de Dāwūd sur les peines infernales et la résurrection furent couramment interprétés dans la littérature mystique et d'inspiration mystique comme l'expression du tourment amoureux (wağd) et du repentir de celui qui aime Dieu. Dāwūd en était le prototype (186). Ainsi, dans le *Ḥawātīm*, Ibn al-Ğawzī exhorte au renoncement et met en garde contre l'épreuve. Il raccorde l'histoire de Dāwūd à son propre poème en plaçant tous les deux sous la même exhortation:

يا مذنبين ترافقوا في سفر البكاء وأنزلوا للنياحة في ساحة

« Ô pécheurs, associez-vous pour le voyage des pleurs et arrêtez-vous sur la place (= le lieu de la prédication?) pour exhaler vos plaintes » (187)!

On note fréquemment, chez Ibn al-Ğawzī, l'association de paroles exhortatives en prose à la puissance évocatrice et stimulante de la poésie. Dans le *Mudhiš*, le passage en prose correspondant est moins concis et, dans ce cas, fait directement allusion à la légende de Dāwūd. Tourné vers les auditeurs, Ibn al-Ğawzī s'exclame :

« Ô pécheurs, le malheur d'être abandonné (fi 'l-tafrīt) nous est commun, et ainsi 'chaque étranger est pour l'étranger un parent '. Ô vous qui vous êtes associés sur les chemins du rejet (safar al-tard), arrêtez-vous sur la place pour exhaler vos plaintes. Pleurez le parfum des demeures de la réunion et appelez à l'aide contre la chaleur méridienne de l'abandon (min hağīr al-hağr). Peut-être votre chagrin se changera-t-il alors en un nuage étendant son ombre sur la peine brûlante » (188).

Dans les passages cités, la personne de Dāwūd est rejetée à l'arrière-plan. L'auteur utilise l'histoire du prophète comme prétexte pour atteindre directement son public. Ce qu'on exige ici n'est pas la confession de l'individu mais, conformément à la loi de l'unité émotionnelle des masses, on suscite les lamentations comme manifestations collectives de toutes les personnes présentes. Les métaphores empruntées à la poésie amoureuse étaient connues des Baġdādiens, si bien qu'elles n'exigeaient d'eux que peu d'efforts intellectuels. Les auditeurs d'Ibn al-Ğawzī pouvaient ainsi se laisser gagner rapidement par l'ambiance émotionnelle que savait créer l'orateur.

Ibn Ğubayr a assigné à la thématique de ce poème (ainsi que d'autres) le concept de zuhd/zuhdī (renoncement / disposé au renoncement). « Wa-ya'ūdu mawḍū'uhā al-nasībī zuhdan », « et leur thème érotique se transmue en renoncement », écrit l'Andalou (189). L'interprétation de ce concept s'est révélée difficile. Dans leurs traductions de la Riḥla d'Ibn Ğubayr, Gaudefroy-Demombynes (190) et Broadhurst (191) ont compris zuhd et zuhdī au sens de « mystique ». Dans la récente traduction de cette partie de la Riḥla par Merlin Swartz (192), ainsi que dans la traduction complète de Regina Günther (193), les passages concernés sont complètement omis. Dans le contexte de la légende de Dāwūd, il s'agit du renoncement aux exigences de l'âme, alors que dans le poème d'Ibn al-Ğawzī il est question de renoncement à une réunion amoureuse. Ni les poèmes ni les passages en prose dans le Hawātīm et le Mudhiš n'autorisent une assimilation de zuhd/zuhdī avec l'ascèse mystique. Pour cette raison je voudrais dire quelques mots du concept de zuhd chez Ibn al-Ğawzī et de ses rapports avec la mystique.

Depuis les recherches biographiques de Merlin Swartz et de George Makdisi (194), l'opinion s'impose de plus en plus que ce serait faire tort à Ibn al-Ğawzī que de voir en

lui un adversaire pur et simple du *taṣawwuf* comme on l'a fait jusqu'ici. Ce qu'Ibn al-Ğawzī rejetait résolument, ce n'était pas le soufisme lui-même (195), et surtout pas les débuts du soufisme, tels qu'il les concevait (196), mais les traits négatifs qui s'étaient manifestés dans l'évolution ultérieure du soufisme, y compris le *taṣawwuf* de son temps (197). Selon lui, les soufis s'étaient fait de la mystique, au fil des années, une conception fausse (198). Ils avaient — dit Ibn al-Ğawzī — commis l'erreur de donner à la connaissance, 'ilm, une fausse signification. En effet, ils appelaient la science de la loi révélée ('ilm al-šarī'a) « la science de l'extérieur » ('ilm al-zāhir), et les pensées des âmes (hawāğis al-nufūs) « la science de l'intérieur » ('ilm al-bāṭin) (199). Cela faisant, leur fixation sur le 'ilm bāṭin les empêchait de se préoccuper du 'ilm zāhir (200).

Pour Ibn al-Ğawzī, le soufisme avait dégénéré et était devenu une illusion qu'il croyait pouvoir dénoncer point par point dans le *Talbīs Iblīs* (201). A cet effet, il s'en prenait avant tout à certains degrés initiatiques et à certaines pratiques de ceux des soufis qui s'étaient orientés vers la spéculation et l'extase. Il les condamnait formellement. Les concepts principaux qu'il juge douteux sont au nombre de sept : ma'rifa, maḥabba, samā', raqṣ, wağd, nazar, tawakkul.

Pour le hanbalite Ibn al-Gawzi, la connaissance intuitive (ma'rifa) de la vérité divine et l'amour mystique des soufis (maḥabba, 'išq) sont incompatibles avec la loi divine et, de ce fait, pure illusion (202). Ainsi est exprimée sa position dogmatique dans le Talbīs Iblīs. Mais elle ne l'empêcha pas, dans d'autres ouvrages, par exemple dans le Hawātīm et le Mudhiš, d'employer une phraséologie qui ressemble souvent à celle des mystiques (203) ainsi que de citer avec prédilection des poètes mystiques chez qui il ne dédaignait absolument pas l'éloge d'un amour divin extatique. Au contraire, il s'en sert tout particulièrement dans le *Ḥawātīm*, comme on l'a vu, comme d'un excitant adéquat pour la stimulation et la contagion mentale des foules. Une ambiguïté dans la nature du prédicateur? En un certain sens, oui, encore faudra-t-il prendre en considération le public pour lequel des ouvrages aussi différents que le Talbīs Iblīs et le Hawātīm furent écrits. Alors que le premier nommé était un essai polémique au moyen duquel l'auteur s'adressait aux savants eux-mêmes pour les inviter à l'autocritique, le deuxième ouvrage était destiné aux foules, auxquelles il fallait non pas du fikr (réflexion) mais du dikr (exhortation). (J'y reviendrai dans la huitième partie de cette étude (204)). En dépit de sa propre pratique prédicatoire et de l'état extatique où il savait plonger ses auditeurs, la perception musicale des soufis (samā'), la danse (raqs) et l'extase (wağd), tout comme la contemplation du beau (nazar), elle-même souvent associée à l'idée que Dieu s'incarnerait dans de beaux corps humains (hulūl), n'étaient pour Ibn al-Ğawzī qu'abîmes de l'immoralité et de l'hérésie (205). En ce qui concerne la confiance en Dieu (tawakkul), il réprouvait les exagérations comme le dédain des nécessités quotidiennes ($asb\bar{a}b$) et du travail pour gagner sa vie (kasb) (206). Sa réprobation, tout particulièrement de ces sept concepts et des pratiques qui leur étaient liées, ne se limitait pas aux spéculations théologiques, mais coïncidait avec son souci profond de la morale dans la communauté musulmane (207). C'est également à ce souci du bien de la communauté qu'il faut sans doute associer ce pessimisme récurrent qui blâme le présent et idéalise le « bon vieux temps » (208).

L'idée qu'Ibn al-Ğawzī se fait de la morale — considérée au sens le plus large du mot — se manifeste de la façon la plus explicite dans ses deux ouvrages Talbīs Iblīs (2009) et Damm al-hawā (210) ainsi que dans le Ṣayd al-ḥāţir, collection de réflexions et d'impressions relatives à l'éthique et aux questions théologiques fondamentales (211). On a dit de la morale d'Ibn al-Ğawzī qu'elle était « légaliste et égocentrique » (212). Ceci est correct dans la mesure où nous nous référons aux deux premiers ouvrages. Par contre, dans le Ṣayd al-ḥāţir, ouvrage qui contient des traits autobiographiques et est sûrement un des ouvrages d'Ibn al-Ğawzī les plus personnels (213), on constate une évolution ou, du moins, une différenciation dans son attitude vis-à-vis de la mystique, de la vie des mystiques et de leur amour de Dieu (214). On sent encore, dans cet ouvrage, qu'Ibn al-Ğawzī a lui-même été ṣūfī dans sa jeunesse. Mais, même dans le Ṣayd al-ḥāţir, il y a toujours — à notre avis — une attitude critique fondamentale vis-à-vis des ascètes (zuhhād) et des mystiques (sūfiyya). Ici encore Ibn al-Ğawzī leur reproche excès, exagération, partialité dans la foi et manque de jugement critique (215).

Il est remarquable dans le *Mir'āt al-zamān*, œuvre historique célèbre de son petit-fils Sibṭ b. al-Ğawzī, le grand-père soit désigné explicitement comme ascète: wa-kāna zāhidan fī 'l-dunyā (216). Ceci serait en harmonie avec ce que Joseph N. Bell écrit de la conception de l'ascèse (zuhd) chez Ibn al-Ğawzī: « zuhd for him would seem to be not abstinence, as the Sufis see it, but simply perseverence in moderation and avoidance of attachment to the things of this world » (217). Ce concept du zuhd est confirmé dans la section 19 du Kitāb al-Ḥawātīm, dans laquelle l'auteur met en garde contre la fausse ascèse (218). Le mot-clé était, pour Ibn al-Ğawzī, la modération, et c'est précisément ce qu'il regrettait de ne pas trouver chez tant de soufis. On se demande si Ibn al-Ğawzī faisait lui-même preuve de modération et pouvait, de ce fait, passer pour un zāhid fī 'l-dunyā, comme le prétend son petit-fils. Les étapes de sa carrière ainsi que les rapports entre sa théorie et sa pratique de l'homélie montreront que le comportement d'Ibn al-Ğawzī envers sa propre conception du zuhd ne manque pas d'être marqué par maintes contradictions.

C'est pourquoi sa critique du taṣawwuf doit être appréciée en fonction d'autres critères. Ce sont, avant tout, les opinions morales d'Ibn al-Ğawzī et ses expériences personnelles que l'on doit prendre en considération. Une investigation concluante de ce problème fait toujours défaut. Mais il faudrait étudier également dans quelle mesure les sermons d'Ibn al-Ğawzī contiennent des éléments de la langue et de la piété soufies. Car c'est bien le cas pour l'une et pour l'autre, comme Ibn Ğubayr le remarque déjà dans son exposé sur les sermons d'Ibn al-Ğawzī à Baġdād.

J'en reviens donc au Hawātīm. Jusqu'à présent, je ne suis pas parvenue à reconnaître des types déterminés d'histoires d'amour. Au contraire du Damm al-hawā, Ibn al-Ğawzī ne transmet pas dans le Hawātīm de chaînes narratives achevées et n'emprunte pas non plus sa connaissance à une théorie déterminée de l'amour. Au lieu de cela, l'auteur, dans les différents passages du Hawātīm — abstraction faite des cinq premières sections sur les prophètes —, saute d'épisode en épisode et d'image en image, et passe constamment du domaine pieux au domaine profane. C'est même avec une prédilection particulière qu'il laisse planer le doute sur les domaines qu'il a en vue. J'explique ceci au moyen d'un exemple.

Il est frappant de voir comment ce sermonnaire hanbalite savait enrober des histoires pieuses par des vers d'amour stimulants. Dans l'histoire de Yūsuf (219), Ibn al-Ğawzī décrit, entre autres choses, l'amour de Yūsuf pour son père Ya'qūb. Ce faisant, il se sert de la métaphore bien connue des poèmes de Laylā et Mağnūn. Il cite des vers évocant l'amour ardent entre un homme et une femme pour exprimer l'affection d'un fils pour son père. Grâce à ce procédé consistant à placer la poésie amoureuse dans le contexte de la légende prophétique, les deux formes littéraires prennent un nouvel accent et leur destination reste en suspens. La pieuse histoire de la relation du père avec le fils et des retrouvailles de Yūsuf et de ses frères est décrite dans de courts passages en prose et à chaque fois interrompue après une ou deux lignes par des passages copieux de la poésie amoureuse de Laylā et Mağnūn. C'est dans cette proportion que la prose pieuse et la poésie riche en émotion voisinent jusqu'à la fin de la qiṣṣa.

On pourrait multiplier les exemples. Je me bornerai à traduire ici un court passage extrait de l'histoire de Yūsuf (220). Yūsuf a trouvé en Egypte la prospérité, ses frères l'implorent de leur donner du pain et lui transmettent, sans le reconnaître, les salutations de son père : « Les gens dirent (à Yūsuf) : ' Nous sommes venus de Canaan et nous avons (à la maison) un vieil homme du nom de Ya'qūb, qui t'envoie ses salutations '. Quand Yūsuf entendit le message de son père, l'oiseau du tourment amoureux extatique (wağd) frémit à cause de l'évocation du bien-aimé (maḥbūb) :

« Que de fois a appelé le héraut (pour donner le départ), alors que nous étions sur le versant de la montagne de Minā.

Alors la tristesse surgit dans le cœur sans qu'il le sache.

Il appela une autre du nom de Laylā. Ce fut alors comme s'il avait fait fuir avec mon cœur un oiseau niché dans ma poitrine.»

Son cœur rendit alors le salut, avant même que la langue n'ait pu parler, et la difficile situation (de son père) lui fit oublier ses propres préoccupations, et avec de profonds soupirs il déclara :

« Détourne mon souffle, ô vent, de la direction de (notre) pâturage, et rencontre avec lui, la nuit, le zéphyr des collines du Nağd; car dans cette plaine se trouve une fraction tribale que je connaissais, et c'est malgré moi que je ne les vois plus depuis si longtemps.

Si mon cœur ne s'était pas guéri de la douleur de la passion, grâce à une (bonne) nouvelle que nous avons reçue, je serais mort du tourment amoureux. En vérité, la nostalgie m'envahit chaque fois que quelqu'un pleure et soupire ou souffre du tourment amoureux qui l'a saisi.

Les messagers de la nostalgie viennent à moi, pendant que la caravane dort, et c'est moi seul qu'ils réveillent parmi les dormeurs » (221).

Ces vers extraits du Dīwān de Maǧnūn, prototype de l'amour chaste et dévorant, sont cités par Ibn al-Ğawzī dans le Hawātīm et le Mudhiš en liaison avec la qiṣṣat Yūsuf (222). Dans ces deux ouvrages, les textes en prose correspondent également. Par contre, dans le Damm al-hawā, nous trouvons les mêmes vers dans le contexte de l'histoire de Laylā et Maǧnūn à laquelle Ibn al-Ğawzī consacre ici son attention exclusive (223). C'est pourquoi il ne se produit dans le Damm al-hawā aucune transposition au plan des légendes prophétiques.

Comme le montrent ses ouvrages édités, en particulier le *Mudhiš* et le *Damm al-hawā*, la parénèse était pour Ibn al-Ğawzī parfaitement compatible avec des citations tirées de la poésie amoureuse arabe. L'emploi de vers d'amour, qui sont mis en relation directe avec l'exhortation (wa'z) et l'avertissement, mais aussi avec une représentation très plastique des conséquences de l'amour contre lesquelles le prédicateur précisément met en garde, lui donne l'occasion de faire jouer tous ses registres de moraliste. Comme nous le savons par Ibn Ğubayr, cette association de soi-disant contrastes se révélait extraordinairement efficace sur le public (224).

Est-ce qu'Ibn al-Ğawzī, dans ses écrits théoriques, prend position sur l'emploi de la poésie amoureuse dans le sermon? Dans le *Kitāb al-Quṣṣāṣ*, son livre de recommandations destiné aux prédicateurs et à ceux qui voudraient le devenir, Ibn al-Ğawzī ne laisse en rien supposer que, dans ses sermons, il accorde aux vers d'amour cette signification si prééminente révélée dans le *Kitāb al-Ḥawātīm*. Au contraire, dans le *Kitāb al-Quṣṣāṣ*,

il s'exprime de façon réservée et ne tolère dans le sermon que des vers sur le thème du renoncement (abyāt zuhdiyyāt): « Il n'y a rien de condamnable à ce que (le prédicateur) cite des vers ascétiques, car il y a de la sagesse (hikma) dans la poésie (de cette sorte) » (225). Ibn al-Ğawzī rejette résolument les prédicateurs qui consacrent l'essentiel de leurs exhortations à la description de l'amour (maḥabba, 'išq), à la beauté de la bien-aimée et à la souffrance qui suit la séparation (226). Car le sermon doit servir avant tout à raconter des choses effrayantes (muḥawwifāt) pour rétablir l'équilibre de l'âme (227).

Le contraste entre, d'une part, sa conception selon laquelle le sermon devrait servir exclusivement à l'exhortation et, d'autre part, son comportement effectif consistant à exciter ses auditeurs au moyen de vers d'amour pour les amener finalement au repentir — comportement qui n'était pas sans effet sur Ibn al-Ğawzī lui-même, comme Ibn Ğubayr l'a décrit — révèle aux lecteurs de notre époque une ambiguïté, une ambivalence de personnalité qui apparemment ne lui posait aucun problème.

Mais, autant qu'on le sache, Ibn al-Ğawzī n'a pas fait de sermons où les parties enrichies de vers d'amour auraient eu une fin en soi. D'après la conception d'Ibn al-Ğawzī, un tel but aurait été condamnable et pour cette raison il en a fait le reproche aux prédicateurs populaires dont les prestations ne dépassaient pas le stade des effets théâtraux et qui, de ce fait, négligeaient le but religieux du sermon (228).

8. L'ART DE L'HOMÉLIE ET DU PRÊCHE D'IBN AL-ĞAWZĬ.

C'est ainsi qu'en conclusion de mon étude j'en arrive à la question des rapports entre théorie et pratique de la prédication chez Ibn al-Ğawzī. On sait qu'il a lui-même pris position sur l'art du prêche dans de nombreux écrits (929). Je pense à ce propos à son gros ouvrage sur l'art de la prédication, le Kitāb al-Tabṣīra, au Bustān al-wā'iẓīn, au Mudhiš au Ru'ūs al-qawārīr, disponible à Brousse (Hüseyin Çelebi 434) (230) dans une copie du deuxième fils d'Ibn al-Ğawzī, Abū 'l-Qāsim 'Alī, au Šifā' fī mawā'iz al-mulūk wa'l-hulafā', à la Yāqūta fī 'l-wa'z, à divers chapitres de ses Maqāmāt et particulièrement au Ṣayd al-ḥāṭir et au Ḥawātīm, ainsi qu'à beaucoup d'autres ouvrages disponibles seulement en manuscrit. De cette abondance je ne puis extraire que quelques indications peu nombreuses mais, je l'espère, caractéristiques. Faute d'éditions de textes nous sommes encore loin d'une étude concluante et permettant de généraliser. C'est pourquoi je prendrai d'abord en considération quelques courts passages du Ṣayd al-ḥāṭir, à coup sûr l'ouvrage le plus personnel d'Ibn al-Ğawzī, avant de revenir au Ḥawātīm.

Dans le Şayd al-hāţir, l'auteur nous donne un aperçu succinct mais hautement caractéristique de l'art du sermon, en expliquant dans quelle mesure un bon prédicateur peut

guider la psyché des auditeurs. Dans le premier chapitre, « L'effet des sermons » (aṭār al-mawā'iz), il est dit : «Quand il entend les sermons, l'auditeur éprouve un éveil (yaqaza), mais lorsqu'il quitte la séance d'exhortation (mağlis al-dikr) (231), la dureté et l'indifférence (qaswa wa-ġafla) reprennent possession (de lui). J'ai réfléchi à la cause de cet état de choses, et l'ai découverte. J'ai ensuite constaté la diversité des gens en cette matière. D'une façon générale, le cœur n'est pas dans un seul et même état d'éveil lors de l'audition de l'homélie et après, et ceci pour deux raisons : a) Les sermons sont comme des fouets (al-mawā'iz ka'l-siyāt) mais, une fois donnés, les coups de fouets ne font plus mal. 2) Quand un homme écoute un sermon, il est libre de distraction (muzāḥ al-'illa). Il ne se préoccupe plus des nécessités de la vie (asbāb al-dunyā), ni avec son corps, ni avec sa pensée, et il écoute de tout son cœur (bi-ḥuḍūr al-qalb). Quand il retourne alors à ses préoccupations, elles l'attirent de toute leur malfaisance (bi-āfātihā). Comment alors est-il possible, au milieu de ces distractions (ğawādib), qu'il reste le même homme qu'il était (pendant le sermon)?

«Cet état concerne tout le monde, mais les gens lucides (arbāb al-yaqaza) se différencient du point de vue de la permanence de l'effet. Certains prennent leur décision sans hésiter et agissent sans davantage réfléchir. Mais si le cortège de leurs dispositions naturelles (rakb al-ṭab') les arrête, ils s'exclament, comme Ḥanzala disant de lui-même: « Quel hypocrite je suis! » (232). D'autres, par contre, sont parfois entraînés à l'indifférence par leurs dispositions naturelles, et parfois poussés à l'action par les sermons qu'ils ont entendus. Ces gens ressemblent aux épis ployés par les vents. D'autres encore ne se laissent influencer que dans la mesure où ils ont écouté (bi-miqdār samā'ihi). Chez eux, alors, ton sermon est comme de l'eau que tu fais couler sur des pierres » (233).

La constatation que les homélies sont « comme des fouets » (ka'l-siyāt), mais que leur effet cesse dès que le sermon est terminé, est empreinte à la fois de réalisme et de scepticisme. Ibn al-Ğawzī reconnaissait lucidement que son auditoire, constitué pour moitié environ de femmes, ne suivait que partiellement ses exhortations une fois le sermon terminé, et qu'il fallait pour cette raison le stimuler et le secouer pendant le sermon.

Lors du prône, l'assistance est affranchie de la pensée logique. Elle écoute avec son cœur et se trouve dans un état de veille émotionnelle. C'est pourquoi Ibn al-Ğawzī voit dans le prône admonitoire (maw'iza, mağlis al-dikr) le contrepoint de la conférence à prétention intellectuelle (mağlis al-fikr). « Fa-harabtu min mağlis al-fikr ilā mağlis al-dikr », écrit-il sans ambiguïté dans ses Maqāmāt (234). Abstraction faite du jeu de mots en prose rimée (sağ'), ce passage indique clairement qu'Ibn al-Ğawzī plaçait le prône admonitoire, de par sa portée et son efficacité telles qu'il les concevait, au-dessus de la conférence savante et scientifique. Il exprimait ainsi entièrement le point de vue ḥanbalite. Dans les mağālis al-dikr d'Ibn al-Ğawzī, l'essentiel était — en sus des histoires édifiantes,

des louanges à Dieu et des discussions sur les préceptes religieux — l'admonestation (235). C'est dans l'instruction appropriée et non pas dans le training intellectuel ou sentimental qu'il voyait la justification de ses assemblées.

C'est pourquoi il critiquait la sensiblerie manifestée par beaucoup de gens au cours d'un prône. Dans le *Talbīs Iblīs* il dénonce comme égaré par le Diable tous ceux qui croient qu'il suffirait de pleurer d'abondance au cours du prône, de s'y humilier ou tout simplement d'y être présent, pour être exonéré de ses péchés. Ce sont les actes qui comptent, souligne Ibn al-Ğawzī de la façon la plus nette. C'est seulement pour celui qui, après le prône, renonce à ses mauvaises habitudes, c'est-à-dire, prêts usuraires, fraude commerciale, méconnaissance des piliers de la prière (arkān al-ṣalāt), calomnie des autres musulmans (ġība li'l-muslimīn) ou encore désobéissance au père et à la mère, et agit correctement par la suite, que le mağlis al-dikr trouve tout son sens. Quant à celui qui temporise dans son repentir et ne vient au prône que pour se distraire et sans modifier sa conduite en conséquence, celui-là aussi est égaré par le Diable (236).

Selon Ibn al-Ğawzī, les effusions sentimentales servant un but, à savoir celui du repentir sincère, étaient, dans un prône admonitoire, non seulement utiles mais même indispensables. Dans le Mudhiš, l'auteur attire l'attention sur le fait que le mağlis al-dikr serait « la célébration funèbre des tristesses » (ma'tam al-aḥzān) : « L'un se lamente de ses péchés, l'autre porte le deuil de ses vices, un troisième (pleure) parce qu'il n'a pas atteint le but de ses désirs, (de même) un quatrième parce que sa bien-aimée lui a tourné le dos » (237). Lors d'un mağlis al-dikr, les gens présents se plaignent des échecs et des chagrins dont le prêche doit les aider à se détacher. De ce point de vue, il est d'une signification décisive que leur lamentation soit collective. Tašākā, « se lamenter mutuellement » afin que « l'entraide rende la peine brûlante encore plus vive » (238). Ibn al-Ğawzī se conforme ici, de façon parfaitement claire, à la loi de l'unité émotionnelle des foules. L'impulsivité du prédicateur, délibérément transmise à l'auditoire, et les sentiments mutuels qui en résultent sont les facteurs qui déchaînaient l'attention exclusive nécessaire pour exciter les foules, ce qui les faisait alors, selon leur propre logique, culminer en un tourment d'amour extatique. Ibn al-Ğawzī compare cette situation à celle des victimes de tourment amoureux extatique (wāğidūn), lesquelles se plaignent d'une unique passion (ğawā), bien que le tourment amoureux (wağd) lui-même revête des formes différentes : « Yatašākā 'l wāģidūna ğawan / wāḥidan wa'l-wağdū alwānū » (239).

Mais il rejetait tout à fait résolument les apitoiements, pleurs et plaintes douloureuses comme des fins en soi. De même, s'agissant de ceux qui perdaient connaissance ou même passaient d'extase à trépas pendant le prône admonitoire, ce qui arrivait souvent et tout particulièrement à l'occasion des allocutions d'Ibn al-Ğawzī lui-même, il y voyait une

mise en scène et l'œuvre de Satan. « Nous en disons : cette passion affectée, c'est-à-dire les mouvements, les clameurs et les gesticulations de ceux qui feignent la passion, est à l'évidence artificiellement provoquée, avec l'assistance du Diable » (240).

Dans ce contexte, Ibn al-Ğawzī parle également de la responsabilité du prédicateur vis-à-vis de ses auditeurs. Dans le Ṣayd al-ḥāţir, il insiste explicitement sur la nécessité de bien calculer le déroulement du sermon et l'évolution émotionnelle des auditeurs, d'évaluer exactement ses propres sentiments et de ne recourir en aucun cas à des artifices pour les échauffer. Selon lui, ceci s'applique tout spécialement aux oraisons funèbres. Il exhorte les autres prédicateurs à se garder d'effusions et d'initiatives illicites pendant un sermon. C'est ainsi qu'un prédicateur devait s'abstenir de psalmodier ses paroles (talḥīn, taṭrīb) — cela aurait ressemblé à de la musique. Il ne devait pas non plus scander sa récitation par des claquements de mains, ni déchirer ses habits pendant son allocution. Bien plus, le prédicateur doit mener son auditoire sur le chemin du licite et du bien par « la méthode la plus élégante » (bi-alṭaf wağhin). Mais ceci est tout un art (sinā'a), car, parmi les simples gens ('awānm), il en est à qui plaisent les belles tournures de son style, d'autres qui admirent ses allusions, d'autres enfin qui se laissent séduire par un vers poétique » (241).

« L'art » (sinā'a) dont il a parlé dans le Ṣayd al-ḥāṭir, consistait, pour Ibn al-Ğawzī, à rendre évident et à faire agir la force purificatrice et constructrice du prône admonitoire. Dans le Ḥawātīm, il donne de ce concept la formulation suivante (242):

« La séance d'exhortation (mağlis al-dikr) est preuve (huğğa), chemin (maḥağğa) et consolation (furğa; apaisement).

« Ô toi qui es présent, tout juste sorti du cachot de la passion, promène-toi dans ce que tu entends et ce que tu vois! Ecoute les soupirs des coupables et le gémissement des amants, regarde les larmes de ceux qui sont sincères, et contemple le désarroi de ceux qui souffrent de désir ».

Il cite alors un fragment de poème :

« As-tu remarqué ce que les désirs ardents ont fait de nous, après que les chamelles se sont levées pour partir?

Ô chamelier des chameaux portant les litières des femmes, fais halte et regarde comment le sang des amants est répandu (243)!

Ils supportent le fardeau (244) de se quitter, de se haïr et de fuir; ils sont forcés de boire le fiel amer de la séparation, et d'en subir le goût. »

L'auteur prolonge ses réflexions sur le sens du sermon exhortatif :

« Combien de pécheurs se sont (déjà) rendus à la séance (de prône), apportant en cachette la cruche (pleine) du vin de la passion. Alors la puissance du soleil des prônes admonitoires a agi sur lui : il s'est altéré en vinaigre et n'était plus défendu ».

18

Le prône admonitoire doit faire en sorte — c'est ce qu'exige ici Ibn al-Ğawzī — que, par la force des exhortations et des traditions autorisées, l'interdit soit clarifié et par là-même rendu licite (exemple : le vin transformé en vinaigre). C'est parce que les personnes présentes dans l'auditoire ont écouté, se sont mutuellement confortées et ont admis comme preuve (huğğa) de leurs états déplorables (voir : tašākā et safar al-bukā') que le mağlis al-dikr peut devenir un chemin (maḥağğa), une consolation (furğa) et une libération du chagrin.

Les allocutions d'Ibn al-Ğawzī ne laissent rien au hasard. Comme l'on a dit, Ibn Ğubayr avait assisté, peu de temps avant l'achèvement du *Kitāb al-Ḥawātīm*, aux sermons exhortatifs d'Ibn al-Ğawzī. Il a décrit le prédicateur ainsi que les réactions des auditeurs à propos d'un wa'z fait le samedi devant la maison d'Ibn al-Ğawzī, c'est-à-dire devant la Madrasa Šāṭi'iyya (245).

Ce fut pour cet Andalou un spectacle puissant qui « remplissait l'âme de repentir (ināba) et de contrition (nadāma) et l'avertissait des terreurs du Jour du Jugement » (246). Après la récitation du Coran par plusieurs lecteurs, selon un programme préétabli qui, du seul fait du contenu des versets et de l'art de la récitation, ne pouvait manquer de chauffer les sentiments des auditeurs (247), Ibn al-Ğawzī était monté en chaire. Il commença son allocution en citant les débuts des versets du Coran dans l'ordre précédemment suivi, et en faisant chaque fois rimer son discours avec la rime finale du verset. Cette méthode lui fournit l'occasion d'en imposer à son assistance par sa connaissance du sağ ou prose rimée, et il le fit de façon si parfaite que les auditeurs se déchaînèrent d'enthousiasme. L'escalade des émotions par les moyens de la parole, et pas forcément par le contenu logiquement élaboré du discours, fut l'un des phénomènes exceptionnels qui assurèrent le succès d'Ibn al-Ğawzī comme prédicateur.

Une mise en scène très élaborée assurait le contrôle des esprits des auditeurs, même si dans le sermon proprement dit, composante principale du spectacle dans son ensemble, l'improvisation, les citations spontanées et mêmes les questions du public jouaient un rôle important. Ibn Ğubayr rapporte que les auditeurs posaient également au prédicateur des questions qui toutes recevaient une réponse aussi rapide que soigneusement mesurée. Dans son sermon Ibn al-Ğawzī reprenait, sans la moindre difficulté apparente, les rimes des versets précédemment récités et il y faisait déboucher son discours, ce qui faisait s'exclamer et se pâmer les baġdādiens littéralement comblés. Ils reconnaissaient en hoquetant leurs péchés et faisaient savoir à Ibn al-Ğawzī leur repentance. Un point arrivait où personne n'était plus capable de se retenir. C'est alors qu'Ibn al-Ğawzī se mettait à citer des couplets poétiques. Mais il ne s'agissait nullement de vers d'un genre qu'on aurait attendu d'un austère censeur des mœurs ḥanbalite. C'étaient, d'après les

propres mots d'Ibn Ğubayr, des poèmes d'amour d'une extrême subtilité et qui pourtant produisaient sur leur auditoire l'ivresse et même la narcose.

Ibn Ğubayr écrit à ce propos dans sa description du deuxième sermon qu'il entendit de la bouche d'Ibn al-Ğawzī : « Au cours de la séance, il récita des poèmes qui, éveillant un violent désir et résonnant d'une sensibilité singulière, firent s'enflammer les cœurs et les plongèrent dans une extase où leur thème érotique se transmua en renoncement. Dans les derniers poèmes qu'il récita, alors que l'assistance avait (depuis déjà longtemps) atteint le stade de l'adulation, et que les flèches de ses paroles avaient touché les auditeurs assemblés au plus profond d'eux-mêmes, on trouve :

Où est mon âme? L'extase l'a fait fondre.

Où est mon cœur? Ne s'est-il pas encore remis?

O Sa'd, souffle sur la braise de mon amour (248) en me parlant d'eux.

Ô Sa^ed, dis-moi, par Dieu, que je suis ta rançon (249)!

Sans cesse il répétait ces vers et s'en trouvait très excité ... » (250).

C'est malheureusement le seule exemple que fournisse Ibn Ğubayr de la poésie dans ce deuxième sermon. En sus, Ibn Ğubayr le cite de mémoire (251). A propos du troisième sermon, Ibn Ğubayr écrit : « Finalement, il (c.-à-d. Ibn al-Ğawzī) se mit, vers la fin de la séance, à répéter jusqu'à épuisement des vers érotiques pleins de désir, de renoncement et de ravissement. Il descendit alors d'un bond du haut de sa chaire, troublé et abattu » (252). Les gens tombaient en extase, entraient en transe, titubaient. Ibn al-Ğawzī lui-même se montrait si violemment ému qu'Ibn Ğubayr redouta que la prédication ne lui causât une attaque (253). Une autre fois, vers la fin d'un sermon, Ibn al-Ğawzī fut saisi d'une faiblesse telle qu'il descendit de la chaire totalement désorienté et abattu. Ses auditeurs étaient profondément troublés et, saisis d'un profond repentir, se maudissaient euxmêmes (254).

Quel but ce hanbalite espérait-il atteindre par ses sermons? Ce serait faire une injustice à Ibn al-Ğawzī et passer à côté de la question que de considérer ses sermons simplement sous l'aspect de l'émotionnalité. Ils ne furent jamais des charlataneries : il en avait horreur. Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, les sermons d'Ibn al-Ğawzī étaient toujours des moyens en vue d'une fin. Elle avait nom prise de conscience et discipline de soi-même. C'est pourquoi il polémiquait si vigoureusement contre la « culture de l'extase » de certains mystiques et prédicateurs populaires. Dans tous ses sermons, Ibn al-Ğawzī défendait une position éthique, car, selon l'exégèse de la loi islamique, l'homme est apte à suivre la voie de la droiture et convié à le faire. Cette voie est annoncée dans les sermons d'Ibn al-Ğawzī, à partir des paroles du Prophète et des pieux ancêtres. Mais en même

temps, on y décrit les épouvantes et les angoisses de tous ceux qui, de quelque façon que ce soit, ont dévié de cette voie. L'homme, comme créature de Dieu, reste pour Ibn al-Ğawzī un être ambivalent : prisonnier de sa nature et en même temps capable de la maîtriser, grâce aux aptitudes dont Dieu l'avait comblé.

Parmi ces aptitudes, Ibn al-Ğawzī a placé au premier plan celle de l'amour, qu'il s'agisse de l'amour profane ou de l'amour divin (l'amour porté à Dieu et l'amour de Dieu pour les hommes). La signification accordée par Ibn al-Ğawzī dans ses sermons tant aux dangers qu'à la force de l'amour, donnaient à ses sermons un ton très personnel.

D'après tout ce que l'on sait à ce jour, les écrits consacrés par le « grand patron » de la hanbaliyya baġdādienne à l'art de l'homélie et du prêche — et du reste presque toutes ses autres œuvres — ont un point commun : d'une part elles sont des compilations d'un grand nombre de sources parmi les plus diverses, mais, d'autre part, elles contiennent des réflexions au plus haut degré personnelles et des prises de position de l'auteur vis-à-vis des choses qui le préoccupaient, lui et son temps. Ce savant ḥanbalite a en effet pris position, de façon critique, vis-à-vis de presque tous les problèmes de l'histoire de son temps et — à l'exception de la mathématique et de l'astronomie — s'est exprimé dans tous les domaines du 'ilm. C'est à coup sûr dans les textes de ses sermons et dans ses écrits biographiques et polémiques que sa personnalité se laisse saisir avec le plus de netteté.

L'attitude d'Ibn al-Ğawzī vis-à-vis des conteurs d'histoires religieuses (quṣṣāṣ) et des prédicateurs populaires (wu''āz) s'en est trouvée éclairée de façon correcte (255). L'intention d'Ibn al-Ğawzī n'était pas seulement d'initier de jeunes prédicateurs débutants à l'art du prêche au plan de la forme rhétorique, mais aussi de leur fournir, par des livres et des manuels préparés par lui-même à cet effet, des directives sur le contenu des sermons, directives fondées exclusivement sur le Coran et la littérature de hadīt. Il voulait ainsi, d'une part, procurer à l'éloquence sacrée une place comme discipline indépendante et reconnue au sein des sciences islamiques et, d'autre part, exercer un contrôle sur les tendances anti-islamiques de certains prédicateurs (256). Les prédicateurs, tels qu'il se les représentait, devaient se voir fournir une nouvelle échelle des valeurs et leur activité assumer une nouvelle fonction politique dans l'Etat. L'éloquence sacrée devait être utilisée pour le service et la protection du califat 'abbāside (257), comme je l'ai indiqué au début de cette étude.

Même si nous savons maintenant qu'Ibn al-Ğawzī a effectivement écrit des directives de ce genre pour les quṣṣāṣ et les wu''āz, nous ne disposons cependant toujours pas d'exemples ou d'analyses textuelles, tirés de son œuvre écrite, immense mais seulement très partiellement éditée. Il nous reste à attendre l'édition et l'étude du contenu de son manuel des péroraisons maintenant retrouvé, le Kitāb al-Ḥawātīm.

APPENDICE

Description du manuscrit Hüseyin Çelebi 434 à Brousse : Ibn al-Ğawzī, Kitāb Ru'ūs al-qawārīr fī 'l-wa'z wa'l-tadkīr (voir, ci-dessous, p. 113, n. 230).

Reliure de cuir récente avec cadre d'or et médaillon central doré en forme de losange, sans rabat. — Papier brun et clair, fort. — 68 feuillets. — Format 20,5 × 17,5 cm, justification 14,5 × 9,3 cm. 15 lignes de 8 à 9 mots. Nashī bien lisible, écrit à l'encre brune. Titres courants en rouge. Unités syntaxiques signalées par trois petits points rouges. — Pas de réclames. — Foliation d'une écriture bibliothécaire turque moderne. Le manuscrit est, après restauration, en bon état. Colophon, fol. 68 a :

نقله ولد منشئه على بن عبد الرحمن بن الجوزى ووافق الفراغ من نقله يوم الإثنين ثامن عشر جمادى الآخرة من سنة ستّ مائة .

(« Copie achevée par le fils de l'auteur, 'Alī b. 'Abd al-Raḥmān b. al-Ğawzī, le lundi 18 ğumādā II 600 (22.2.1204) »).

Fol. 1 a : Beau et vieux 'unwān dans un cadre d'or avec bord extérieur bleu. A gauche, ornement végétal dans les teintes or, rouge et bleu. Le 'unwān contient le titre, écrit à l'encre brune : « Kitāb Ru'ūs al-qawārīr fī 'l-wa'z wa'l-tadkīr min inšā' šayḥ al-umma 'Abd al-Raḥmān b. 'Alī b. Muḥammad b. 'Alī b. Ḥummādī b. al-Ğawzī ». Au-dessous, deux sceaux de possesseurs, effacés et illisibles.

Début (fol. 1 b):

بسم الله الرحمن الرحيم ، ربّ عونك ، قال الشيخ الإمام . . . أبو الفرج . . . ابن الجوزى : الحمد لله بفنون المحامد والثناء . . . لمّا كان مجلس الوعظ يشتمل على خطبة وصدر وعجز فصدره يذكر فيه التفسير والحديث وأجوبة المسائل وعيون العلوم . . .

Fin (fol. 68 a):

. . . يا لرحيلك فما عجله يا لسفرك ما طوله يا لطريقك ما هو له يا لعقلك خير منه البله ، آخر الكتاب .

Le ms. est mentionné dans Ahmet Ates, *Une liste des manuscrits choisis parmi les bibliothèques de Bursa*, Istanbul 1951, p. 41, No. 85 (avec datation erronée à 620 h.) et

dans Şeşen, Nawādir, I, 60. D'autres manuscrits sont mentionnés par al-'Alūğī, Mu'allafāt, p. 106, No. 155. L'édition de Amīn 'Abd al-'Azīz, Le Caire: Maṭba'at al-Ğamaliyya 1332/1914, ne répond pas aux exigences scientifiques. Elle prend pour base une copie de 1329/1911, elle-même dérivée d'une copie de 645/1247 (voir le colophon dans l'édition, p. 61, et la préface de l'éditeur, p. 2). L'incipit de l'édition ainsi que toute l'introduction de l'auteur ne correspondent pas à ceux du ms. Hüseyin Çelebi 434. Le reste du texte, en tout quatre chapitres plus l'explicit, est identique.

Notes supplémentaires :

Alors que cette étude était en cours de publication, est parue la thèse de Stefan Leder, *Ibn al-Ğauzī und seine Kompilation wider die Leidenschaft. Der Traditionalist in gelehrter Überlieferung und originärer Lehre*, Beyrouth 1984 (*Beiruter Texte und Studien, 32*). Je n'ai plus été en mesure de tenir compte ici de l'interprétation que donne Leder de la personnalité d'Ibn al-Ğawzī. Leder et moi-même sommes, indépendamment l'un de l'autre, parvenus à des résultats identiques ou semblables sur divers points de la biographie d'Ibn al-Ğawzī et, nous fondant sur des textes différents, de son art de la prédication. Voir mon compte rendu à paraître dans: *Der Islam*.

A la fin du manuscrit de Berlin, Ahlwardt 8362, fol. 307 b (ici-même, Pl. XXVII), Leder a découvert un autre court autographe d'Ibn al-Ğawzī. Il s'agit d'un samā (certificat d'audition) du *Damm al-hawā*, en date de 566/1171 (cf. Leder, *Ibn al-Ğauzī*, 43).

Comme Prof. Dr. Rudolf Sellheim me l'a indiqué, le nom de famille du savant arabe n'est pas «'Alūğī» mais «al-'Alwağī» (voir ici-même, p. 57, et note 27 p. 94). Il y a de tout temps eu des confusions à propos de ce nom, mais al-'Alwağī prononce lui-même son nom de cette manière.

NOTES

- (*) Version fortement augmentée d'une communication faite au XI° Congrès de l'Union Européenne d'Arabisants et Islamisants, Evora/Faro (Portugal), Septembre 1982. Nous tenons à remercier les bibliothèques d'Istanbul, Brousse, Dublin et Berlin, en particulier la Süleymaniye Kütüphanesi à Istanbul, de nous avoir donné la permission de voir les manuscrits cités ci-dessous et de nous en avoir fourni des microfilms. Nos remerciements s'adressent, alors, à Gilles P. Hennequin (C.N.R.S., Paris) qui nous a aidé généreusement en ce qui concerne la traduction française de notre texte allemand, et, également, à Joseph N. Bell (Bergen) avec lequel nous avons discuté certains vers poétiques du Hawātīm.
- (1) Pour une bibliographie sur les bibliothèques de manuscrits et leur fonds, voir A. Hartmann, Bemerkungen zu Handschriften 'Umar as-Suhrawardis, dans : Der Islam 60, 1983 (Festschrift für Albert Dietrich), 112 sqq.
- (2) Rudolf Sellheim, Materialien zur arabischen Literaturgeschichte I, Wiesbaden 1976 (Verzeichnis der orientalischen Handschriften in Deutschland, vol. XVII, série A).
 - (3) Sellheim, Materialien, voir introduction, en particulier p. xvII.
- (4) Parmi les travaux récents sur Ibn al-Ğawzi, on mentionnera Merlin L. Swartz, *Ibn al-Jawzi's Kitāb al-Quṣṣāṣ wa'l-mudhakkirin, Including a Critical Edition, Annotated Translation and Introduction,* Beyrouth 1971; de même, l'étude de Daniel Reig, *Le Ṣayd al-ḥāṭir d'Abū 'l-Farağ Ibn al-Ğawzi*, dans: Studia Islamica 34, 1971, 89-123. Voir aussi EI², III, 751-752 (éd. angl.), s.v. *Ibn al-Djawzi* (H. Laoust). George Makdisi, *Ibn 'Aqīl et la résurgence de l'Islam traditionaliste au XIe siècle (Ve siècle de l'Hégire*), Damas 1963, index. Henri Laoust, *Les schismes dans l'Islam*, Paris 1965, 240-243. Angelika Hartmann, an-Nāṣir li-Din Allāh (1180-1225). Politik, Religion, Kultur in der späten 'Abbāsidenzeit, Berlin / New York 1975, 186-189. Joseph Norment Bell, Love Theory in Later Ḥanbalite Islam, Albany 1979, 11-45 (à propos du *Damm al-hawā* d'Ibn al-Ğawzi).

Je n'ai pas eu accès à la thèse inédite de Merlin Swartz, Ibn al-Jawzi: A Study of His Life and Work as a Preacher, Harvard 1967. Mon exposé était déjà rédigé quand est parue une autre étude de Merlin Swartz, The Rules of the Popular Preaching in Twelfth-Century Baghdad, According to Ibn al-Jawzi, dans: Prédication et propagande au Moyen Age. Islam, Byzance, Occident. Penn-Paris-Dumbarton Oaks Colloquia III, 20-25 oct. 1980, organisée par G. Makdisi, D. Sourdel et J. Sourdel-Thomine, Paris 1983, 223-239. (L'article de M. Swartz est, dans une large mesure, un résumé des conclusions de son travail fondamental paru en 1971 (bibliographie ci-dessus): Swartz déduit du Kitāb al-Quṣṣāṣ et du Muntaṣam d'Ibn al-Ğawzi des critères d'ordre général en ce qui concerne la structure des sermons d'Ibn al-Ğawzi et ses auditoires. Swartz oppose le sermon (wa'z) au prêche du vendredi (huṭba). Avant de généraliser, à notre avis, un choix de sources plus étendu aurait été préférable).

- (5) Voir Swartz, Ibn al-Jawzī. 15.
- (6) Ibn al-Ğawzi, al-Muntazam fi ta'rih al-mulük wa'l-umam, X, Ḥaydarābād 1359/1940, 32.

La mašyaḥa d'Ibn al-Ğawzi contient plus de 200 noms, mais certainement pas, il s'en faut de beaucoup, les noms de tous les maîtres auprès desquels cet élève assidu avait étudié les traditions. Voir Mašyaḥat Ibn al-Ğawzi, éd. Muḥammad Maḥfūz, 2° éd., Athènes/Beyrouth 1400/1980. — Ibn al-Ğawzi parle de son enfance, de sa jeunesse et de ses études dans le Laftat al-kabid (Lafta¹, 81; Lafta², 23-24), ainsi que du rôle du fiqh (Lafta¹, 80; Lafta², 21. Voir les indications bibliographiques ci-après, n. 67, p. 98).

- (7) Voir Ibn Rağab, Al-Dayl 'alā Ṭabaqāt al-ḥanābila, éd. M. Ḥamīd al-Fiqī, I, Le Caire 1372/1952, p. 153, 414. George Makdisi, Ibn 'Aqil, 4 (et index). El², III, 751.
- (8) Là-dessus les travaux bien connus d'Henri Laoust et de George Makdisi (bibliographie dans Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 242-243). Parmi les travaux parus plus tard, on peut signaler en particulier: George Makdisi, *L'Islam hanbalisant*, dans: *REI* 42, 1974, 211-244, et 43, 1975, 45-76. Hans Daiber, *The Creed* (*Aqīda) of the Ḥanbalite Ibn Qudāma al-Maqdisī. A Newly Discovered Text, dans: Studia Arabica et Islamica, Mélanges Iḥsān *Abbās, éd. Wadād al-Qāḍī, Beyrouth 1981, 105-125.
- (9) Voir Herbert Mason, Two Statesmen of Mediaeval Islam. Vizir Ibn Hubayra (499-560 AH | 1105-1165 AD) and Caliph An-Nâşir li Dîn Allâh (533-622 AH | 1158-1225 AD), The Hague | Paris 1972, p. 13-66.
 - (10) Swartz, Ibn al-Jawzi, p. 28 sq.
 - (11) Swartz, Ibn al-Jawzi, p. 22.
 - (12) Muntazam, X, 243. Voir à cet effet Swartz, Ibn al-Jawzi, 31.
- (13) Le 10 šawwāl 571 (22.4.1176), des restrictions sévères furent imposées à l'activité des prédicateurs baġdādiens. Cf. Ibn al-Ğawzī, *Muntazam*, X, 259.
- (14) Voir Max Weisweiler, Das Amt des Mustamli in der arabischen Wissenschaft, dans: Oriens 4, 1951, 27-57. Sur l'étendue de l'auditoire et la technique spécifique de la transmission des discours et des sermons, op. cit., 36-44.
 - [15] Ibn al-Ğawzi, cité dans Ibn Rağab, Dayl, I, p. 403, lignes 6-7.
 - (16) al-Dahabi, Tadkirat al-huffaz, IV, Haydarabad 1376/1956, p. 1344.
 - (17) Voir ici-même, p. 79-81.
 - (18) Voir les observations sur la datation du Talbis Iblis, dans Swartz, Ibn al-Jawzi, 45.
 - (19) Ibn al-Ğawzi, Muntazam, X, 259, et Ibn Rağab, Dayl, I, 407.
 - (20) Muntazam, X, p. 259, ligne 4 sqq.
- (21) Muntazam, X, 233. Sibt b. al-Ğawzi, Mir'āt al-zamān fi ta'riḥ al-a'yān, VIII/1, Ḥaydarābād 1371/1952, 262, 283.
 - (22) Muntazam, X, 217.
- (23) « Manāqib 'Alī b. Abī Tālib », voir 'Abd al-Ḥamīd al-'Alūği, Mu'allafāt Ibn al-Ğawzi, Bagdād 1385/1965, p. 179, N° 437.
 - (24) Şayd al-hāţir, éd. Muḥammad al-Ġazzālī, Le Caire, s.d., 385.
 - (25) Talbis Iblis, éd. Mahmud Mahdi al-Istanbuli (Beyrouth) 1396/1976, 97-102.
 - (26) *Talbis Iblis*, 102-112.
- (27) Voir la liste de ses ouvrages dans Sibt, *Mir'āt*, VIII/2, 483-489 (faisant partie de sa notice nécrologique détaillée, 481-502) et dans Ibn Rağab, *Dayl*, I, 416-421 (dans la notice nécrologique, 399-432). Ibn Rağab se réfère à l'historiographe baġdādien Ibn al-Qaṭiʿi (m. en 634/1236), élève d'Ibn al-Ğawzi, auquel ce dernier avait personnellement transmis une liste autographe de ses ouvrages. Ibn Rağab ajoute cependant qu'à son avis Ibn al-Qaṭiʿi, de sa propre initiative, a inclus d'autres ouvrages à cette liste (*Dayl*, I, p. 416, lignes 14-15, et p. 420). Ibn Rağab a également rassemblé les titres des ouvrages écrits par Ibn al-Ğawzi après que cette liste eut été établie (*Dayl*, I, 420 sq.). Pour plus de détails cf. 'Abd al-Ḥamīd al-'Alūǧi, *Mu'allafāt Ibn al-Ğawzī*, Baġdād 1385/1965. Dans le *Laftat al-kabid*, Ibn al-Ğawzī lui-même parle à son fils Abū 'l-Qāsim de ceux de ses ouvrages qu'il considérait, jusqu'environ 578/1182, date à laquelle le *Laftat al-kabid* fut composé, comme les plus importants (*Lafta*¹, 88-89; *Lafta*², 43-44.

Notes bibliographiques, voir ci-après, n. 67 p. 98). A ce moment-là, il avait achevé 100 livres, ce qu'il nous fait savoir avec fierté (op. cit., loc. cit.).

- (28) Sibţ, Mir'āt, VIII/2, 482 : « Sami'tuhu yaqūlu 'alā 'l-minbar fī āḥir 'umrihi : katabtu bi-iṣba'ayya hātayni alfay muğalladatin ».
- (29) Ibn Rağab, *Dayl*, I, p. 412, lignes 14-15. Avant Ibn Rağab, al-Dahabī avait déjà repris la première partie de cette citation, et Ibn al-Imād la transmit intégralement après lui : cf. al-Dahabī, *Taḍkirat al-ḥuffāz*, IV, Ḥaydarābād [1315/1897-8], 140. Ibn al-Imād, *Šaḍarāt al-ḍahab fī aḥbār man ḍahab*, IV, Le Caire 1350-51/1931-32, 330.
 - (30) Comme le montre le manuscrit de Dublin, N° 3370.
- (31) Là-dessus, Jan Just Witkam, Arabic Manuscripts in the Library of the University of Leiden. A General Introduction to the Catalogue, Leyde 1982, 14.
 - (32) Ibn Rağab, *Dayl*, I, p. 413, lignes 8-9, et *ibid*., p. 415, ligne 20.
- (33) Jurisconsulte baġdādien, compilateur de biographies, et historiographe, m. en 634/1236. Sa chronique intitulée Durrat al-iklil fī tatimmat al-tadyīl est un supplément au Dayl 'alā Ta'rīḥ Baġdād d'al-Sam'ānī. Alors que des historiographes contemporains, comme p. ex. Ibn al-Naǧǧār, ont critiqué la Durrat al-iklīl, Ibn Raǧab en prend la défense et en fait le point de départ de son Dayl 'alā Ṭabaqāt al-ḥanābila. Ibn al-Naǧǧār aurait lui-même utilisé la Durra pour son Dayl 'alā Ta'rīḥ Baġdād, comme l'affirme Ibn Raǧab (Dayl, II, 212). D'autres détails dans Franz Rosenthal, A History of Muslim Historiography, Leyde 1952, 386-387; 2e éd. rév., Leyde 1968, 462 sq. A. Hartmann, an-Nāṣir, 26-27.
- (34) Sibt, *Mir'āt*, VIII/2, p. 488, dernière ligne. Sibt aurait obtenu en Syrie les titres mentionnés dans la liste, Sibt, *ibid.*, p. 483, lignes 7-8.
 - (35) Là-dessus, cf. Ibn Rağab, Dayl, I, p. 415, lignes 19-20, et, en particulier, ibid., p. 416-420, ligne 2.
 - (36) Ibn Rağab, *Dayl*, I, p. 420, ligne 3 sqq.
 - (37) Sibt, Mir'āt, VIII/2, 489.
 - [38] Ibn Taymiyya, cité dans Ibn Rağab, Dayl, I, p. 415, lignes 22-23.
 - (39) Ibn Hallikan, Wafayat al-a'yan wa-anba' abna' al-zaman, II, Le Caire 1960, 321.
 - (40) al-Mundirī, al-Takmila li-wafayāt al-nagala, éd. Baššār 'Awwād Ma'rūf, II, al-Nagaf 1389/1969, 293.
 - (41) Voir ci-devant, n. 27 p. 94.
 - (42) al-'Alūği, Mu'allafāt, 63-203.
- (43) Ibn al-Ğawzī, al-Tabşira, éd. Muşţafā 'Abd al-Wāḥid, I, Le Caire 1390/1970 (voir l'introduction de l'éditeur, p. hā'-kāf). Ibn al-Ğawzī, Talqīḥ fuhūm ahl al-aṭar fī 'uyūn al-ta'rīḥ wa'l-siyar, éd. 'Alī Ḥasan, Le Caire s.d. (voir l'introduction de l'éditeur, p. ṭā'-lām). Muḥammad Bāqir 'Alwān, al-Mustadrak 'alā mu'allafāt Ibn al-Ğawzī, dans : al-Mawrid 1, 1971, 181-190. Nāǧiya 'Abdallāh Ibrāhīm, Ibn al-Ğawzī. Fihrist kutubihi, dans : Maǧallat al-Maǧma' al-ʿIlmī al-ʿIrāqī 31, 1980, 193-200. Muḥammad Ibrāhīm al-Šaybānī, Maḥṭūṭāt al-Muntaẓam fī 'l-ʿālam wa-amākin wuǧūdihā, al-Kuwayt 1403/1982-83.
- (44) Il y a plusieurs certificats d'audition et de transmission qui ne sont pas de sa main, mais qui furent, comme c'est souvent le cas, copiés avec les textes de ses ouvrages par ses élèves.
 - (45) Voir Note supplémentaire, p. 92, et fac-similé, Pl. XXVII.
- (16) Arthur J. Arberry, *The Chester Beatty Library. A Handlist of the Arabic Manuscripts*, II, Dublin 1955-56, N° 3370, planche 42. Ibn al-Ğawzi confirme dans le colophon qu'il est bien le copiste du manuscrit (voir pl. 42 dans Arberry). En vue d'une comparaison des écritures, on a reproduit ci-après,

- Pl. XXVIII, le fol. 120 a du ms. de Dublin. Je remercie David James (Chester Beatty Library) de m'avoir fourni des photocopies du manuscrit.
- (47) Ms. Fatih 4329. Cf. Hellmut Ritter, *Philologika IV*, dans: *Der Islam* 18, 1929, 55. Ce court autographe se trouve en marge du folio 298 a du ms. Comme j'ai pu le constater, il s'agit d'un certificat d'audition (samā') d'Ibn al-Ğawzī et non pas d'un ex libris.
- (48) Şalāḥ al-Din al-Munaǧǧid, *Iǧāzāt al-samā* fī 'l-maḥṭūṭāt al-qadīma, dans: RIMA I, 1955, p. 245 et pl. 6.
- (49) 'Abd al-'Azīz b. Dulaf (m. en 637/1239) comptait parmi les savants ḥanbalites de Baġdād les plus influents. Il était un élève du vizir Ibn Yūnus (m. en 593/1196-97). Ibn Dulaf lui-même était particulièrement réputé comme expert en Coran et en ḥadīt, chose attestée également par l'intérêt qu'il prit à recopier le commentaire coranique d'Ibn al-Ğawzī, Zād al-masīr fī 'ilm al-tafsīr. Ibn Dulaf parvint à la notoriété sous le calife al-Zāhir. Pour plus de détails, voir A. Hartmann, an-Nāṣir, 182, 211. Ibn Rağab, Dayl, II, 217-219.
- (50) Ms. Tire, Nağib Pāšā 43 et 44. (Cf. Ramazan Şeşen [Ramaḍān Šišin], Nawādir al-maḥṭūṭāt al-rabiyya fī maktabāt Turkiyā, I, Beyrouth 1975, 60. Malgré tous mes efforts, je n'ai pas réussi à voir les mss. eux-mêmes ou à obtenir des microfilms de Turquie.
- (51) Le propriétaire du ms. et fondateur de la bibliothèque était Amcazade Hüseyin Çelebi, qui mourut en 1713. Sa bibliothèque compte parmi les plus anciennes qui soient aujourd'hui encore presque intégralement conservées à Brousse. Il l'avait installée dans la Inebey Medresesi, près de la Ulu Cami.
- (52) Ce chiffre est emprunté à la liste des ouvrages d'Ibn al-Ğawzī dans al-ʿAlūǧī, *Mu'allafāt*, 63-203. Sibt, *Mir'āt*, VIII/2, 483-489, et Ibn Raǧab, *Dayl*, I, 416-421, n'avaient connaissance que de la moitié environ. Voir aussi *GAL*, I, 500-508, S I, 914-920.
- (53) Istanbul 1951, p. 41, N° 79 : «439 (A.) Kitâb al-Khavâtîm par Abû 'l-Farac 'Abdarraḥmân b. al Cavzî (m. 597 h.), écr. 581 h., autogr., fol. 70; 25×17 (22 $\times 12$) ».
- (54) Beyrouth 1975, p. 59. Les volumes 2 et 3 sont parus à Beyrouth en 1980 et 1982. Comme l'explique Ramazan Şeşen dans l'introduction du 1^{er} vol. des *Nawādir*, son fihrist ne devrait contenir que les manuscrits arabes non mentionnés dans *GAL*, *GAS* ou d'autres catalogues. Les listes de manuscrits publiées par le Ministère de l'Education à l'occasion du 22^e Congrès International des Orientalistes, Istanbul 1951, ne sont pas mentionnées par Şeşen, bien qu'il s'en soit servi.
- (55) Ḥaydarābād 1952, VIII/2, p. 488, ligne 13. Ms. Topkapı Sarayı, Aḥmed III, 2907, vol. 13, fol. 286 b, lignes 1-2.
 - (56) Là-dessus, cf. al-'Alūği, Mu'allafāt, p. 118, N° 122.
 - (57) Ibn Rağab, *Dayl*, I, p. 420, ligne 22.
 - (58) al-'Alūği, *Mu'allafāt*, p. 194, N° 482.
- (59) Le manuscrit n'a que le rasm الشاطية se trouve dans un autre autographe d'Ibn al-Ğawzī, à savoir un certificat d'audition (samā') dans une copie de son Kitāb A'mār al-a'yān. Là, il est dit que l'ouvrage fut récité en 585/1198 dans la maison du šayḥ (sic!) al-Šāṭi'iyya. (Cf. al-Munağğid, Iğāzāt, p. 245 et pl. 6). Ce sont, à ma connaissance, les seules preuves manuscrites connues jusqu'ici qui témoignent de l'activité d'Ibn al-Ğawzī à la Madrasa Šāṭi'iyya.
- (60) Si l'on voulait établir un rapport direct entre la note ajoutée en bas du colophon et le colophon lui-même, on ne parviendrait à une solution satisfaisante que dans le cas où le manuscrit, dans son

ensemble, ne serait pas l'autographe, mais seulement une copie. Celle-ci aurait alors été commandée par Ahmad b. Muhammad b. 'Abdallāh al-Mawşilī (« kattaba ağma Ahmad b. ... al-Mawşilī »), et le copiste, qui reste anonyme, aurait reproduit le colophon d'Ibn al-Ğawzī ainsi que toutes les remarques personnelles de celui-ci sur la page de titre. — Ou bien : à condition que le manuscrit ne soit pas l'autographe, on pourrait lire « kataba ağma a Ahmad b. ... al-Mawşilī ». Cette mention proviendrait alors d'une personne restée anonyme qui pourtant a dû savoir qu'Ahmad b. Muhammad al-Mawşilī avait été le scribe du manuscrit. — Ce ne sont là que deux hypothèses qui n'entrent pas en ligne de compte. La comparaison graphologique du manuscrit avec les autres autographes d'Ibn al-Ğawzī découverts à ce jour, tout particulièrement l'autographe de Dublin, indique sans équivoque que ce manuscrit a été écrit par Ibn al-Ğawzī lui-même. Le manuscrit Hüseyin Çelebi 435 est donc un autographe.

(61) Je ne puis l'identifier avec certitude. Il pourrait être identique à Aḥmad b. M. al-Mawşilī, né en 575/1179, mort en 622/1225, et qui s'est occupé surtout de l'œuvre d'al-Ġazzālī (cf. al-Subkī, *Tabaqāt al-šāfi'iyya*, V, Le Caire 1324/1906, p. 17). Mais al-Subkī ne connaît son père que sous le nom de Muḥammad b. Yūnus et non pas sous celui de Muḥammad b. 'Abdallāh. Ou s'agit-il d'Aḥmad b. M. b. Abī 'l-Wafā' al-Mawşilī, poète de cour de l'atabeg de Mossoul, Badr al-Dīn Lu'lu'? Cet Aḥmad était connu sous le nom d'Ibn al-Ḥalāwī et il vécut de 603/1207 à 656/1258 (cf. Gaston Wiet, Les biographies du Manhal aṣ-ṣāfī, Le Caire 1932, p. 42, N° 293. GAL, I, 250. al-Ziriklī, al-A'lām, I, 211).

Ou s'agit-il encore d'Aḥmad b. Muḥammad b. 'Alī al-Mawşili? Celui-ci a été le premier à enseigner à la madrasat sab' al-muğānin (on trouve aussi : al-madrasa al-mağnūniyya), hors les murs de Damas. (Cf. Ibn Šaddād, al-A'lāq al-ḥaṭīra, Ta'rīḥ madīnat Dimašq, éd. Sāmī al-Dahhān, Damas 1375/1956, p. 250, N° 70).

Dans son Ta'rih, al-Ğazarī mentionne encore un 'Abdallāh b. M. b. 'Abdallāh al-Mawşilī (m. en 691/1292), qui était derviche et passa sa vie retiré au pied du mur Nord de la grande mosquée de Damas. (Cf. La chronique de Damas d'al-Jazarī (années 689-698 H.), par Jean Sauvaget, dans : Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, fasc. 249, Paris 1949, p. 23, N° 131).

Finalement, il n'est pas exclu que ce soit Aḥmad b. M. al-Qādisī al-Parīr (m. en 621/1224-25), père de l'historiographe Ibn al-Qādisī (m. en 632/1234-35). Il avait participé personnellement aux assemblées d'Ibn al-Ğawzī (cf. Ibn Kaṭir, al-Bidāya wa'l-nihāya fī 'l-ta'rīḥ, XIII, réimpression Beyrouth/al-Riyāḍ 1966, p. 104), et il avait par ailleurs écrit un supplément au Muntazam. (Cf. Sibṭ, Mir'āt, Ms. Topkapı Sarayı, Aḥmed III, 2907, vol. 13, fol. 341 b: absent de l'édition de Ḥaydarābād. Abū Šāma, Tarāğim riğāl al-qarnayn al-sādis wa'l-sābi al-ma'rūf bi'l-Payl 'alā 'l-Rawḍatayn, éd. 'Izzat al-ʿAṭṭār al-Ḥusaynī, Beyrouth 1974, p. 143). Mais il ne s'agit dans tout cela que d'hypothèses. Le personnage qu'on cherche à identifier pourrait tout aussi bien appartenir à une époque plus tardive, et pourrait être un scribe insignifiant. Je n'ai pu le trouver dans la littérature biographique.

- (62) Voir ci-après, n. 65 et n. 76.
- (63) Nous ne pouvions pas l'identifier dans la littérature biographique correspondante. La *nisba* «al-Wabarī» est prouvée par une citation dans al-Sam'ānī, *al-Ansāb*, XIII, Ḥaydarābād 1402/1982, N° 5141, p. 81-82.
 - (64) Voir le fac-similé, ci-après, Pl. XXVI.
 - (65) Il n'y a rien d'étonnant à ce que le fils, dont on sait qu'il avait seulement un an à l'époque, porte

déjà une kunya, et, qui plus est, la bonne. (Cf. Ibn Rağab, $\underline{D}ayl$, II, 258. Sur l'attribution de kunyas aux enfants, voir EI^2 , V, 396 (éd. angl.), s.v. kunya).

- (66) Nous remercions J.J. Witkam (Leyde) de son renseignement amical en ce qui concerne des termes techniques de l'achat de ce manuscrit mentionnés sur la page de titre.
- (67) Ibn al-Ğawzi, Laftat al-kabid ilā naṣiḥat al-walad, éd. Muḥammad Ḥamīd al-Fiqī, d'après les manuscrits collectifs du Caire, Dār al-Kutub N°s 123 et 125, dans : Dafā'in al-Kunūz, N° 4, Le Caire 1349/1930-31, pp. 78-90. Le texte a été réédité par Fu'ād 'Abd al-Mun'im Aḥmad dans les années 1970 (Alexandrie s.d., Maktabat Ḥāmid) d'après des manuscrits d'Istanbul et du Caire, en tenant compte de l'édition d'al-Fiqī. Comme les deux éditions diffèrent légèrement, je désigne l'édition d'al-Fiqī Lafta¹ et celle de 'Abd al-Mun'im Lafta². Il existe une troisième édition en marge d'Ibn Qayyim al-Ğawziyya, Awlādunā fī adab al-Islām, éd. Qusayy Muḥibb al-Dīn al-Ḥaṭīb, Le Caire 1974, mais elle ne m'a pas été accessible. Sur le Laftat al-kabid, voir GAL, I, 500, S I, 914. al-'Alūǧī, Mu'allafāt, p. 153, N° 323. Swartz, Ibn al-Jawzī, 45.
- (68) Pour cette raison, l'ouvrage a été transmis, également, sous le titre « Waşiyya li-waladihi ». Voir, entre autres, le manuscrit Reisülküttab 927, fol. 85 b 91 a. A Istanbul, j'ai collationné les deux textes, Lafta et Waşiyya, qui sont identiques.
 - (69) Voir ici-même, p. 70 et p. 106, n. 144.
 - (70) Sibt, Mir'āt, VIII/2, 502.
 - (71) Voir ci-après, p. 106, n. 144.
 - (72) Voir ici-même, p. 91 et p. 113, n. 230.
 - (73) Sibt, Mir'āt, VIII/2, 500.
 - (74) Sibt, Mir'āt, VIII/2, 502.
 - (75) Sibt, Mir'āt, VIII/2, 488. Ibn Rağab, Dayl, I, p. 420, ligne 19. al-'Alūği, Mu'allafāt, p. 157, N° 342.
- (76) Sur la personne et l'influence de Muḥyī 'l-Dīn, voir Hartmann, *al-Nāṣir*, 190-192, et les références bibliographiques qui y sont indiquées. Voir aussi Sibţ, *Mir'āt*, VIII/2, 502-503.
- (77) Ibn al-Ğawzī, Manāqib Baġdād, Baġdād 1921, 27. Le fait que le quartier de Bāb al-Azağ s'étendait effectivement jusqu'au Tigre est attesté par, entre autres, Ibn al-Sā'ī, al-Ğāmi' al-muḥtaṣar fī 'unwān al-tawāriḥ wa-'uyūn al-siyar, IX, éd. M. Ğawād et P. Anastase Marie de St. Elie, Baġdād 1934, p. 89, lignes 1-2, et maintenant aussi dans le colophon de l'autographe d'Ibn al-Ğawzī à Brousse.
 - (78) Il ne faut pas le confondre avec les madrasas suivantes :
- 1) Une école du droit ḥanafite au nom presque identique, al-Madrasa al-Šāṭi'iyya al-ʿAlā'iyya, se trouvant plus au Nord au bord du Tigre en face de la madrasa d'Abū 'l-Naǧīb al-Suhrawardi, « près du vieux pont » de Baġdād, soit à peu près à l'emplacement de l'actuel mess des officiers. Cette madrasa fut fondée en 693/1293-94 par l'émir turc 'Alā' al-Dīn 'Alī b. 'Abd al-Mu'min b. Kurdemīr al-Turkistānī. Ibn al-Fuwaṭī l'a décrite au 8e/14e siècle comme un beau bâtiment de haute stature. (Cf. Ibn al-Fuwaṭī, Talḥiṣ mağma al-ādāb, IV, Damas 1967, 368. M. Ğawād et A. Sustar, Dalil ḥāriṭat Baġdād al-mufaṣṣal fī ḥiṭaṭ Baġdād qadiman wa-ḥadiṭan, Baġdād 1958, 206. N. Ma rūf, al-Madāris al-šarābiyya bi-Baġdād wa-Wāsiṭ wa-Makka, Baġdād 1965, p. 131, 133 et carte, p. 190. Je remercie Kāmil M. al-Shaibi, Baġdād, de m'avoir donné la référence de cette dernière publication.
- 2) La Madrasa Šāṭi'iyya dans le quartier Bāb al-Šaʿīr sur la rive gauche du Tigre. Elle compta parmi ses enseignants un petit-fils de 'Abd al-Qādir al-Ğīlī, Abū Şāliḥ Naṣr (m. en 633/1236). (Cf. Ibn al-Fuwaṭī, al-Ḥawādiṭ al-ǧāmiʿa, Baġdād 1932, p. 87, ligne 1).

3) Une autre *madrasa* d'Ibn al-Ğawzī dans le Bāb al-Azağ. Cette école, connue surtout comme *Madrasat Ibn Dinār* ou *Madrasat Abī Ḥakīm*, avait été reprise par Ibn al-Ğawzī après la mort de son maître en *fiqh*, Abū Ḥakīm al-Nahrawānī (m. en 556/1161). (Cf. Ibn Rağab, *Dayl*, I, 404. *EI*², III, 751 (éd. angl.), s.v. *Ibn al-Djawzī* (H. Laoust). N. Maʿrūf, *al-Madāris al-šarābiyya*, 122, avec d'autres références aux sources).

(79) La madrasa était connue sous les noms de Madrasat Ibn al-Muḥarrimī (d'après le nom de son fondateur qui mourut en 513/1119 et qui avait été un maître de 'Abd al-Qādir), Madrasat 'Abd al-Qādir al-Ğīlī, al-Qādiriyya ou Madrasat al-Ğīlī. (Cf. Ibn al-Ğawzī, Muntazam, IX, 120, 216. Makdisi, Ibn 'Aqīl, 257. Youssef Eche, Les bibliothèques arabes publiques et semi-publiques en Mésopotamie, en Syrie et en Egypte au Moyen Age, Damas 1967, 180-181. Jacqueline Chabbi, 'Abd al-Ķādir al-Djīlānī, personnage historique, dans: Studia Islamica 38, 1973, 90-91. N. Ma'rūf, al-Madāris al-šarābiyya, 122. Voir aussi ci-après, n. 92 p. 100).

(80) Muntazam, VIII, 293. Nizām al-Dīn Abū Naṣr b. Ğahīr, de la famille vizirale des Banū Ğahīr, puissants, riches et controversés, et qui, en politique, avaient manœuvré habilement pour leur propre intérêt entre le calife et le sulţān salğūqide, mais finirent écrasés entre les deux. De 535/1140 à 542/1147, Nizām al-Dīn fut le vizir du calife al-Muqtafī. Il avait été auparavant majordome (ustād al-dār). (Cf. Ibn al-Ğawzī, Muntazam, X, 88, 124-125. Ibn al-Aţīr, al-Kāmil, XI, 79. Ibn al-Tiqṭaqā, al-Faḥrī fī 'l-ādāb al-sulṭāniyya wa'l-duwal al-islāmiyya, Beyrouth 1386/1966, 311. El², II, 384-385 (éd. angl.), s.v. Banū Djahīr (Cl. Cahen).) Ibn al-Tiqṭaqā lui reconnaît une compétence en hadīt.

(81) Banafša bint 'Abdallāh al-Turkiyya, m. en 598/1201, enterrée à l'Ouest de Baġdād près de la tombe de Maʿrūf al-Karḥī. Elle fit également construire un pont sur le Tigre, fonda une localité rurale (qarya) pour les ḥanbalites et fit généreusement l'aumône. Elle avait fait construire sur la route de la Mecque plusieurs bâtiments pour y abriter les pèlerins, ainsi que des ribāṭs et des mosquées à Baġdād. (Ibn al-Aṭīr, al-Kāmil, XII, 74. Ibn al-Sāʿī, al-Ğāmiʿ al-muḥtaṣar, IX, 88-89. Ibn al-Sāʿī, Nisāʾ al-ḥulafāʾ, éd. Muṣṭafā Ğawād, Le Caire 1960,111-112. Ibn Ğubayr, Riḥla, 225. Sibṭ, Mirʾāt, VIII/2, 510-511. al-Mundirī, al-Takmila, II, 343-344, N° 660. 'Umar Kaḥhāla, Aʿlām al-nisāʾ, I, Damas 1379/1959, 2° éd., 38-39).

(82) D'après ce qu'en dit al-Ṣafadī (sans indiquer sa source), elle et plusieurs dignitaires de la cour s'opposèrent en 575/1180 à l'élévation d'al-Nāṣir au califat. (al-Ṣafadī, Kitāb al-Wāfī bi'l-wafayāt. Das biographische Lexikon des Ṣalāḥaddīn Ḥalīl ibn Aibak aṣ-Ṣafadī, VI, éd. Sven Dedering, Wiesbaden 1972 (Bibl. Isl., 6 f), p. 311, lignes 9-10. al-Ṣafadī, Nakt al-himyān, Le Caire 1329/1911, 93). Mais, selon Sibt b. al-Ğawzī, elle aurait fait justement le contraire : elle convainquit al-Mustaḍī' de transmettre l'autorité souveraine à al-Nāṣir, et non pas à son favori initial. Al-Nāṣir lui-même lui en aurait fait la proposition, et l'aurait récompensée par la suite. (Sibt, Mir'āt, VIII/1, 511). Des contemporains comme Ibn al-Sā'ī (Ğāmi' al-muḥtaṣar) et al-Malik al-Manṣūr (Miḍmār al-ḥaqā'iq wa-sirr al-ḥalā'iq, éd. Ḥasan Habašī, Le Caire 1968) n'en disent rien.

(83) L'administrateur était le jurisconsulte šāfi'ite, traditionniste et juge Abū Ğa'far Muḥammad b. al-Ṣabbāġ (m. le 12 dū 'l-ḥiğğa 585 / 21.1.1190), qui enseignait également à la Nizāmiyya comme successeur du défunt Yūsuf al-Dimašqī. Ibn al-Ṣabbāġ exerçait la fonction de juge dans le ḥarīm du palais califal, mais il fut révoqué à cause de sa vie dissolue. C'est en tout cas ce qu'al-Subkī se souvient d'avoir lu dans Ibn al-Naǧǧār, du moins dans une citation de celui-ci par un tiers. (Al-Subkī, Tabaqāt al-šāfi'iyya, IV, 86). Les notices nécrologiques succinctes consacrées à Ibn al-Ṣabbāġ par al-Mundirī et al-Dahabī remontent à Ibn al-Dubayţī. (Voir al-Mundirī, al-Takmila, I, p. 220-221, N° 95, avec

d'autres références bibliographiques. Al-Dahabī, al-Muḥtaṣar al-muḥtāğ ilayhi min Ta'rīḥ Ibn al-Dubayṭī, I, éd. Muṣṭafā Ğawād, Baġdād 1951, p. 72).

La chronique du prince ayyūbide de Ḥamāt, al-Malik al-Manṣūr, Miḍmār al-ḥaqā'iq (voir ci-devant, n. 82, p. 99), qui rapporte en détail les événements à Baġdād dans la deuxième moitié du 6°/12° siècle, mentionne Ibn al-Ṣabbāġ comme qāḍī 'l-rab' (« juge du quartier », c'est-à-dire du quartier baġdādien appelé d'après le Bāb al-Nūbī), et en 581/1185-86 aussi comme qāḍī 'l-bāb, c'est-à-dire juge du Bāb al-Nūbī lui-même. (Miḍmār, 207).

- (84) Voir Ibn al-Ğawzī, Muntazam, X, 252-253. Parmi les publications récentes, voir N. Ma'rūf, al-Madāris al-šarābiyya, 120-121. Dans Manāqib Baġdād, Ibn al-Ğawzī ne mentionne pas cette madrasa.
 - (85) Cf. Swartz, Ibn al-Jawzī, 29.
 - (86) Muntazam, X, p. 253, lignes 7-8.
 - (87) Voir « zuhd », ici-même, p. 79 et 81.
 - (88) Muntazam, X, p. 219, lignes 11-19 (sur 'Abd al-Qādir) et p. 240, ligne 22 (sur al-Qazwinī).
 - (89) Sur la date exacte de sa mort, voir maintenant Sellheim, Materialien, I, 373.
- (90) Muntazam, X, p. 219, lignes 11-19. Dans Manāqib Aḥmad b. Ḥanbal d'Ibn al-Ğawzī, également, la notice nécrologique sur 'Abd al-Qādir est fort brève. Cf. Ms. Berlin, Or. oct. 1455, fol. 301 a 301 b.
- (91) Al-Dahabī cité dans D.S. Margoliouth, Contributions to the Biography of Abd al-Kadir of Jilan, dans: JRAS 1907, 277: « Qultu: lam yasa marārat Ibn al-Ğawzī an yutarğimahu bi-akṭar min hāḍā li-mā fī aalbihi lahu min al-buġd, na ūdu bi'llāh min al-hawā!».
- (92) C'était la *madrasa* de son maître al-Mubārak b. 'Alī al-Muḥarrimī (m. en 513/1119), qui avait d'ailleurs été également le maître d'Ibn al-Ğawzī. (Cf. *Muntazam*, IX, 215-216. Ibn Rağab, *Dayl*, I, 166-171, 290-291. Eche, *Bibliothèques*, 180-181. Makdisi, *Ibn* 'Aqil, 256-257).
- (93) Voir al-Tādifī, Qalā'id al-ğawāhir fī manāqib 'Abd al-Qādir, éd. 'Abd al-Ḥamīd Aḥmad Ḥanafī, Le Caire 1356/1937, p. 12 et 18: d'après le rapport de son fils 'Abd al-Wahhāb, 'Abd al-Qādir enseignait trois fois par semaine dans sa madrasa, mais seulement une fois par semaine dans son ribāṭ. Voir aussi Muntaṭam, X, p. 219, lignes 12-16. De même, en ce qui concerne sa notice nécrologique sur 'Abd al-Qādir dans Manāqib Aḥmad b. Ḥanbal, Ibn al-Ğawzī passe sous silence complet qu'al-Ğīlī aurait été ṣāfī. Il se contente de dire que celui-ci avait étudié le fiqh et le hadīṭ, et les avait également enseignés. (Voir Ibn al-Ğawzī, Manāqib Aḥmad b. Ḥanbal, fol. 301 a 301 b). Cette référence étaie les théories émises par Jacqueline Chabbi et Angelo Scarabel. (En ce qui concerne l'exposé de J. Chabbi, voir ci-devant n. 79 p. 99. A. Scarabel, Considerazioni su silsila e genealogia in 'Abd al-Qādir al-Jīlānī, dans: Rivista degli Studi Orientali 51, 1977, 77-98 [voir en particulier, p. 83]). La même chose est confirmée par l'historien baġdādien Ibn al-Naǧǧār (m. en 643/1245): 'Abd al-Qādir aurait enseigné la jurisprudence dans sa madrasa et rendu des réponses sur des questions du droit. Il aurait été muftī. Cf. Margoliouth, Contributions, 280, 298.
- (94) En détail voir J. Chabbi, 'Abd al-Ķādir al-Djīlānī, 98-99. Les théories de J. Chabbi, op. cit., 75-106, ont été critiquées, mais pas réfutées, par Jean-Claude Vadet, qui se réfère à al-Fatḥ al-rabbānī de 'Abd al-Qādir. Voir J.-Cl. Vadet, L'éloquence d'un sermonnaire ḥanbalite baghdadien du XII e siècle, 'Abd al-Qâdir al-Jîlânî, dans: Prédication et propagande au Moyen Age. Islam, Byzance, Occident. Penn-Paris-Dumbarton Oaks Colloquia III, 20-25 oct. 1980, organisée par G. Makdisi, D. Sourdel et J. Sourdel-Thomine, Paris 1983, p. 201-222.

(95) Ses paroles allaient droit au cœur des gens (yatakallimu 'alā 'l-hawāṭir), et il était très populaire (qubūl tāmm), à ce qu'en dit Sibţ b. al Ğawzī. cf. Margoliouth, Contributions, 286, 308. Sur ses écrits voir El², I, 69-70 (éd. angl.), s.v. 'Abd al-Ķādir al-Djīlānī (W. Braune). Son célèbre recueil de 78 sermons, Futūḥ al-ġayb, est publié en marge de Muḥammad b. Yaḥyā al-Tādifī al-Ḥalabī, Qalā'id al-ġawāhir fī manāqib 'Abd al-Qādir, éd. 'Abd al-Ḥamīd Aḥmad Ḥanafī, Le Caire 1356/1937 (la 3° édition, Le Caire 1375/1956, est identique), ainsi qu'en marge d'al-Šaṭṭanawfī, Bahǧat al-asrār wa-ma'din al-anwār, Le Caire 1304/1886-87 et 1330/1912. En sus des traductions bien connues de W. Braune, Die Futūḥ al-ġaib des 'Abd al-Qādir, Berlin/Leipzig 1933 (Studien zur Geschichte und Kultur des Islamischen Orients, 8. Heft) et Aftab-ud-Din Ahmad, Futuh al-ġayb (The Revelations of the Unseen) by Hazrat Shaikh Muhyuddin Abdul Qadir Gilani, Lahore 1967 (réimpression de l'édition de 1949), Alma Giese vient à son tour de terminer une traduction anglaise commentée (sous presse). — Je remercie Ali Abd el-Muhsin, le mudīr al-šu'ūn al-fanniyya au Dār al-Kutub au Caire, et Joseph N. Bell (Bergen), de m'avoir aidée à obtenir des photocopies des éditions d'al-Šaṭṭanawfī (Le Caire 1304) ainsi que d'al-Tādifī (Le Caire 1375).

- (96) Sibt, Mir'āt, VIII/1, 265.
- (97) Scarabel, Considerazioni, 98.
- (98) Une sorte d'estrade, entourée d'une balustrade, posée devant le *miḥrāb*, et d'où l'on récite le Coran.
 - (99) Voir l'autodescription d'Ibn al-Gawzi, Muntazam, X, 253.
 - (100) Op. cit. et loc. cit.
 - (101) Dans la nuit du 27 ramaḍān 570 (21.4.1175), op. cit. et loc. cit.
 - (102) Le mercredi, 7 šawwāl 570 (1.5.1175), op. cit. et loc. cit.
- (103) Bien que les informations sur les chiffres soient en général à apprécier avec prudence, Ibn al-Ğawzī ne semble pas, dans le cas présent, avoir exagéré. Voir aussi *Muntazam*, IX, p. 259, ligne 23, et X, p. 243, ligne 15.
- (104) Muntazam, X, p. 253, n. 2: « Wa'llāh, law lā Aḥmad wa'l-wazīr Ibn Hubayra, la'ntaqaltu 'an al-madhab, fa-innī law kuntu ḥanafiyyan aw šāfi'iyyan la-ḥamalanī al-qawm 'alā ru'ūsihim ».
 - (105) Muntazam, X, p. 258, lignes 10-14.
 - (106) Muntazam, X, 265, 284.
 - (107) Sur l'arrière-plan voir Muntazam, X, p. 258, lignes 15-19.
 - (108) Muntazam, X, p. 284, ligne 16.
- (109) Dans les 17 chapitres de son al-Miṣbāḥ al-muḍi' fī ḥilāfat al-Mustaḍi' (dans Ibn Raǧab, Payl, I, p. 419, ligne 20, connu sous le titre « al-Miṣbāḥ al-muḍi' li-da'wat al-Imām al-Mustaḍi' »), Ibn al-Ğawzī a rassemblé les sermons qu'il avait prononcés à la louange d'al-Mustaḍi' et du califat en général. On crut longtemps que cet ouvrage était perdu. C'est seulement il y a quelques années qu'on l'a retrouvé dans un manuscrit de Baġdād, édité là-bas en 1976, en deux volumes, par Nāǧiya 'Abdallāh Ibrāhīm. Comme le titre le laisse supposer, on avait cru auparavant qu'il s'agissait d'un ouvrage historiographique du temps d'al-Mustaḍi'. Mais, depuis l'existence de l'édition critique de ce texte, nous savons que nous avons affaire à une collection de sermons et d'exhortations (kitāb wa'z wa-taḍkīr). (Voir, là-dessus, l'introduction de l'éditeur, p. 58 sq.). Le Miṣbāḥ est un ouvrage plein d'histoires et d'anecdotes, une mixture entre « miroir des princes » et admonition générale; en même temps, il nous offre, en quantité, de la matière politique toujours inflammable. Ibn al-Ğawzī y prêche sur les étapes essentielles du

développement du califat depuis Abū Bakr jusqu'à al-Mustaqi', à qui il a dédié l'ouvrage. Il s'y réfère, entre autres, aux détails sociaux et économiques, et prend position sur les questions du culte. Le Mişbāḥ fut composé fort probablement au début du règne d'al-Mustaqi', à savoir peu de temps après 566/1170-71. (Pour les questions de datation, voir N. Ibrāhīm, introduction à l'édition, p. 43-44).

- (110) Muntazam, X, p. 284, lignes 19-20.
- (111) Laftat al-kabid, p. 90, lignes 10-11.
- (112) Attesté avec cette signification dans Ibn al-Ğawzī, Kitāb al-Quṣṣāṣ, p. 145, lignes 14-15, trad. p. 231: « Wa-qad qaṭaʿtu min šuʿūr al-ṣibyān al-lāhīn akṭar min ʿašarat ālāf ṭāʾila ». (Voir ci-après, n. 113).

Dans les dictionnaires (E.W. Lane, An Arabic-English Lexicon, Londres 1863 ff.; R. Dozy, Supplément aux dictionnaires arabes, Leyde 1881; G.W. Freytag, Lexicon Arabico-Latinum, Halle 1830-1837; et d'autres) on ne trouve pas cette signification, et pas davantage dans les dictionnaires arabes suivants: Muḥammad Murtaḍā al-Zabīdī, Tāġ al-ʿarūs, 10 vol., Miṣr 1306/1888 sq.; al-Fīrūzābādī, al-Qāmūs al-muḥīt, 4 vol., Le Caire 1357/1938; al-Tahānawī, Kaššāf iṣṭilāḥāt al-funūn, 2 vol., Calcutta 1853-1862 (Bibliotheca Indica, Old Series, 17 et 23), réimpression Osnabrück 1980; Muḥammad b. Manzūr, Lisān al-ʿarab, 20 parties dans 10 vol., Būlāq 1300/1882 sqq.

(113) Muntazam, X, p. 284, lignes 17-19: «wa-qaṭaʿtu akṭar min ʿišrīn alf ṭāʾila». Ailleurs (Kitāb al-Quṣṣāṣ, p. 145, trad. p. 231), il prétend avoir fait faire pénitence à plus de 100.000 personnes, coupé les cheveux à plus de 20.000 jeunes gens et enfin converti à l'Islam plus de 100.000 personnes. Dans Ibn Raǧab (Dayl, I, p. 410, lignes 11-12) et, d'après lui, dans Ibn al-ʿImād (Šaḍarāt al-ḍahab, IV, p. 330, lignes 8-9), cette citation au sujet des cheveux coupés en signe de repentir (qaṭaʿtu ... ṭāʾila) est répétée. — Ibn al-Ğawzī parle lui-même deux fois de «ṭāʾila» dans le Muntaṭam. Voir Muntaṭam, X, p. 284, lignes 17-19 [comme indiqué ci-dessus] et Muntaṭam, X, p. 285, ligne 11: «wa-quṣṣat ṭalāṭūn ṭāʾilatan wa-tāba ḥalq min al-mufsidīn». «On coupa les cheveux à 30 personnes (en signe de repentir) et (beaucoup de) gens, qui avaient mal agi, firent acte de contrition».

Ailleurs, Ibn al-Ğawzī utilise le mot plus courant « šu cr w »: c'est ainsi que, le 1 r ramadān 567 (27.4.1172), pendant un sermon dans le quartier d'al-Ḥalaba, 200 hommes environ firent acte de contrition entre ses mains, et là-dessus il aurait coupé les cheveux à 120 d'entre eux (Muntazam, X, p. 237, ligne 19. Ibn al-Furāt a repris cette citation dans son Ta'rīḥ, IV/1, éd. Ḥasan M. al-Šammā', Baṣra 1967, p. 187).

Lors d'un sermon célèbre vers la fin de *ğumādā* II 572 (fin de déc. 1176), en présence du calife, Ibn al-Ğawzī aurait de nouveau coupé les cheveux à des auditeurs repentants (*Muntazam*, X, p. 263, ligne 17). Ibn al-Ğawzī se vante de semblables prouesses dans le *Laftat al-kabid*, qui fut composé en 579/1184: jusqu'à la date indiquée, il aurait converti à l'Islam environ 200 *dimmī*s, plus de 100.000 personnes auraient fait acte de contrition à l'occasion de ses sermons et il aurait coupé les cheveux à plus de 20.000 personnes. (*Lafta*¹, 81-82, utilise le terme technique « *sālif* », « cheveux tombant sur l'oreille et la tempe »; *Lafta*², 25, utilise « *ğumma* », « chevelure tombant sur les épaules »). Le phénomène de la coupe des cheveux, en tant que tel, est un reliquat de l'époque pré-islamique. Cf. à ce sujet, Julius Wellhausen, *Reste arabischen Heidentums*, 3° éd., Berlin 1961, 198 sq. D'autres références bibliographiques dans Swartz, *Ibn al-Jawzī*, p. 231, n. 1.

(114) Ibn Ğubayr, *Riḥla, The Travels of Ibn Jubair*, éd. William Wright, rev. by Michael Jan de Goeje, Leyde 1907 (Gibb Memorial Series, V), 220-224.

- (115) Abū 'Abdallāh M.b. Aḥmad Ibn al-Qādisī (m. en 632/1234-35) composa un supplément au *Muntazam* d'Ibn al-Ğawzī, qui va jusqu'à l'année 616/1219-20. (Cf. Rosenthal, *Historiography*, 2° éd., 83. Hartmann, an-Nāṣir, 21. Id., al-Malik al-Manṣūr (617/1220), ein ayyūbidischer Regent und Geschichtsschreiber, dans: ZDMG, 136, 1986, p. 592, n. 116 et p. 593. Ibn al-Qādisī est cité dans Sibt, Mir'āt, VIII/1, 415).
 - (116) Muntazam, X, 283, 285. Sibt, Mir'āt, VIII/2, 491.
 - (117) Là-dessus, Hartmann, an-Nāṣir, 186-189.
- (118) Sibţ, Mir'āt, VIII/2, p. 484, lignes 15-17. Dans Ibn Rağab, Dayl, I, p. 420, lignes 15-17, les deux ouvrages s'appellent « al-Fāḥir fī ayyām al-Imām al-Nāṣir » et « Damm al-ḥalīfa al-Nāṣir ».
- (119) Sibt, Mir'āt, VIII/2, p. 488, lignes 9-10. Ibn Rağab, Dayl, I, p. 420, lignes 14-15. D'après Sibt cet ouvrage se composait de 3 parties, tandis qu'Ibn Rağab n'en connaissait que deux.
 - (120) Voir al-'Alūği, Mu'allafāt, p. 171, N° 405.
- (121) Cf. Ibn Ğubayr, *Riḥla*, p. 223, ligne 22 à p. 224, ligne 2. Pour les critiques contre l'Etat, prononcées fréquemment par les wu''āz dans leurs sermons, voir Swartz, *Rules of the Popular Preaching*, 224-225. (122) Ceci est l'opinion d'Ibn al-Aţir, al-Kāmil, X, 671.
- (123) Talbis Iblis, 114 sqq. Les nombreux écrits consacrés par Ibn al-Ğawzi à la critique du hadiţ sont mentionnés par al-'Alūǧī, Mu'allafāt, 223-225. Le maintien de la tradition dans toute sa pureté au moyen de la critique de la transmission était un des devoirs suprêmes, et la traque des hadits inauthentiques une tâche dont il s'acquittait d'une façon intransigeante. On rappellera, à ce propos, que c'est pour cette raison qu'il partit en guerre également contre l'une des œuvres les plus populaires de la littérature religieuse arabe, l'Iḥyā' 'ulūm al-dīn d'al-Ġazzālī. Ibn al-Ğawzī rédigea une nouvelle version, expurgée de toutes les fausses traditions (mawdū'āt). Il l'appela Minhāğ al-qāsidīn (voir à ce sujet l'article « Gazzâlî » dans İslam Ansiklopedisi, IV, 757 (Kasım Kufralı). - Dans Sibt, Mir'āt, VIII/2, 487, et dans Ibn Rağab, *Dayl*, I, p. 419, ligne 19, sous le titre *I'lām al-iḥyā' bi-aġālīṭ al-Iḥyā'*. Dans al-'Alūǧī, Mu'allafāt, p. 70, N° 31, également sous Natiğat al-Iḥyā'). Dans le prologue du Minhāğ, Ibn al-Ğawzī écrit : « Wa-fī Kitāb al-Iḥyā' āfāt lā ya'lamuhā illā 'l-'ulamā' wa-aqalluhā al-aḥādīṭ al-bāṭila al-mawḍū'a wa'l-mawqūfa wa-qad ğa'alahā marfū'a » (Ms. Istanbul, Çorlulu Ali Paşa 298, fol. 1 b). «Le Kitāb Iḥyā' ('ulūm al-din) contient des choses nuisibles qui ne peuvent être reconnues que par les seuls savants. Les moins importantes sont encore les hadits vains et inventés, ainsi que ceux qui traitent des actions et paroles relatives aux sahāba et à Muhammad, mais dont il (al-Ġazzālī) a fait des hadīts contenant des informations sur le Prophète ». Le Minhāğ al-qāşidīn est encore inédit. Parmi les manuscrits dont l'existence m'est connue, j'ai utilisé le codex d'apparat d'Istanbul, Çorlulu Ali Paşa 298, daté de rabi I 1084 (juin-juillet 1673). Presque 100 ans après la mort d'Ibn al-Gawzī, le hanbalite Ibn Qudāma (651/1253 - 689/1290), descendant de l'illustre famille des Maqdisis, rédigea un résumé du Minhãg. Celui-ci est publié en plusieurs éditions, dont la plus courante est : Ahmad b. Muhammad b. 'Abd al-Rahmān b. Qudāma al-Maqdisī, Muhtaşar Minhāğ al-qāşidīn, éd. Ahmad b. 'Alī Āl Ṭānī, Damas, 3° édition revue et corrigée, 1389/1978. Dans cette édition, un autre Ibn Qudāma (m. en 742/1341-42) est considéré comme auteur du Muhtaşar. Nous nous référons cependant à une édition plus récente, celle de Šu'ayb al-Arna'ūt et 'Abd al-Qādir al-Arna'ūt, préface de Muh. Ahmad Duhmān, Damas-Beyrouth 1403/1982.

(124) Ibn Rağab, *Dayl*, I, p. 295, lignes 18-20: «Il (c.-à-d. Ibn al-Ğawzī) rédigea un livre, dans lequel il s'en prend au *šayh* 'Abd al-Qādir pour de nombreuses raisons» (*yanqimu 'alā 'l-šayh 'Abd al-Qādir ašyā' kaṭīra*).

20

(125) al-'Alūǧi, Mu'allafāt, 217. Al-'Alūǧi, dans sa liste des livres perdus d'Ibn al-Ğawzi, l'appelle le «Kitāb fī damm 'Abd al-Qādir» (d'après Ibn Raǧab, Dayl, I, p. 420, ligne 17). Par contre, Sibt b. al-Ğawzi ne le mentionne pas. (Voir la liste des ouvrages d'Ibn al-Ğawzi dans le Mir'āt, VIII/2, 483-488). Dans le Muntazam, Ibn al-Ğawzi lui-même n'en parle pas. (Cf. sa notice nécrologique sur 'Abd al-Qādir al-Ğilī, op. cit., X, 219). Dans le chapitre 100 de ses Manāqib al-Imām Aḥmad b. Ḥanbal (Berlin, Ms. or. oct. 1455, 8º ṭabaqa, fol. 301 a - 301 b), il compte 'Abd al-Qādir parmi les grands ḥanbalites depuis l'époque du fondateur de cette école juridique. Il n'est pas question ici de critique, mais l'éloge de 'Abd al-Qādir n'en reste pas moins très discret. Là-dessus, voir ici-même, n. 93. (Le manuscrit des Manāqib est décrit dans Sellheim, Materialien, I, 372-373).

(126) 'Abd al-Wahhāb b. 'Abd al-Qādir al-Ğīlī, m. en 593/1197. (Voir Sibţ, *Mir'āt*, VIII/2, 454. Al-Mundirī, *al-Takmila*, II, 96. Al-Šaţţanawfī, *Bahğat al-asrār*, Le Caire 1304/1886-87, p. 113, ligne 32 à p. 114, ligne 2. Hartmann, *an-Nāṣir*, 193-194). Le petit-fils d'Ibn al-Ğawzī manifeste une tendance très nette à ne pas prendre au sérieux le savant 'Abd al-Wahhāb et à rabaisser ainsi la famille du rival de son grand-père.

(127) Rukn al-Dīn 'Abd al-Salām b. 'Abd al-Wahhāb b. 'Abd al-Qādir al-Ğīlī, m. en 611/1214. Al-Mundiri, al-Takmila, IV, 109. Al-Šattanawfi, Bahğa, p. 115, lignes 26-31. Ibn Rağab, Dayl, II, p. 71, lignes 9-10 : « Wa-darrasa bi-madrasat ğaddihi bi'l-madrasa al-šāṭibiyya ». Je lis : « Il enseignait à la madrasa de son grand-père près de la Madrasa Šāţi'iyya », et non pas : «Il enseignait à la madrasa de son grand-père, la Madrasa Šāţibiyya ». La deuxième version pourrait être possible du point de vue grammatical, mais elle n'est pas correcte du point de vue des faits historiques. La madrasa du grand-père de 'Abd al-Salām ne s'appelait ni « al-Šāṭibiyya », ni « al-Šāṭi'iyya ». De plus il n'y avait pas, en l'état actuel de la recherche, de Madrasa Šāţibiyya à Baġdād aux 12°-13° siècles. En tout cas, une telle madrasa n'est pas mentionnée dans les sources. L'orthographe « šāţibiyya » dans l'édition du Dayl d'Ibn Rağab est fausse : il s'agit, soit d'une faute d'impression, soit d'un emprunt erroné à l'un des manuscrits du peut facilement être lu « šāṭibiyya ». Parmi les manuscrits du Dayl que je connais, ceux de Leipzig 708 (fol. 116 a, ligne 3) et de Berlin, Ms. or. quart 1195 (fol. 133 a, ligne 14) ont ساطية, et celui d'Istanbul, Aşır I 669 (fol. 194 b) a شاطية. En l'état actuel de nos connaissances, il ne peut donc s'agir ici que de la Madrasa Šāţi'iyya d'Ibn al-Ğawzī laquelle se trouvait en effet à proximité (voir ici-même, p. 63). — Sibt b. al-Ğawzī (Mir'āt, VIII/2, 438, 454, 529, 571) ne dit rien de plus précis au sujet de la madrasa, mais préfère s'en prendre à la personne de 'Abd al-Salām, en dressant un bilan où les aspects positifs brillent par leur absence.

- (128) Muntazam, X, p. 259, lignes 9-12.
- (129) Abū 'l-Ḥayr al-Qazwini (m. en 590/1194). Cf. al-Mundiri, al-Takmila, I, p. 367-371, N° 224 (pour plus de renseignements bibliographiques). Al-Subki, *Tabaqāt*, IV, 35-37. Hartmann, an-Nāṣir, 138.
 - (130) Ibn al-Ğawzi le mentionne encore une fois dans le Kitāb al-Quṣṣāṣ. Cf. Swartz, Ibn al-Jawzi, 190.
 - (131) Sibt, Mir'āt, VIII/1, 265.
 - (132) Sibt, Mir'āt, VIII/1, 415.
- (133) Ces événements et leur arrière-plan sont évoqués dans Hartmann, an-Nāṣir, 187, 257-258, reproduit en anglais dans Lutz Richter-Bernburg, *Ibn al-Māristānīya*: The Career of a Ḥanbalite Intellectual in Sixth/Twelfth Century Baghdad, dans: JAOS 102, 1982, 273-275.
- (134) Pour Sibt b. al-Ğawzī, cet incident a une telle importance que, dans son ouvrage historique, il fait commencer par lui l'année 588/1193 : « Waliya ğaddī madrasat 'Abd al-Qādir fa-dakara 'I-dars bi-hā »

(Sibt, Mir'āt, VIII/2, 415). D'autre part, il passe sous silence les circonstances dans lesquelles son grand-père devint directeur de cette madrasa; il ne dit pas non plus un seul mot sur l'autodafé dont fut victime 'Abd al-Salām et le rôle qu'y joua son grand-père. A l'évidence, le petit-fils ne veut montrer son grand-père que sous son meilleur jour. Dans la notice nécrologique sur 'Abd al-Salām datée de 611/1214 (Mir'āt, VIII/2, 571), Sibt écrit, il est vrai, que les livres de ce dernier avaient été brûlés en rase campagne (raḥba), mais il en attribue l'initiative entièrement au calife et au peuple (al-nās). De la même façon, Sibt parle de l'arrestation de 'Abd al-Salām en 603/1206-07 (cf. Mir'āt, VIII/2, 529).

(135) Voir ci-devant, fin de la note 127, p. 104.

(136) Partie des habits officiels d'un qāḍī. Cf. Ibn al-Qifţī, Iḥbār al-'ulamā' bi-aḥbār al-ḥukamā', Le Caire 1326/1908-09, 154. A ma connaissance, l'exposé d'Ibn al-Qifţī est le seul texte d'un contemporain qui donne une version différente de celle de Sibţ b. al-Ğawzī et de ses partisans. Dans Ibn al-Qifţī, la personne de 'Abd al-Salām est présentée sous un jour décidément positif. Il n'hésite même pas à affirmer que 'Abd al-Salām, par ses études philosophiques, s'était attiré la haine des « gens du mal » (arbāb al-šarr)! A l'évidence, Ibn al-Qifţī prend parti pour le petit-fils de 'Abd al-Qādir al-Ğilī. Ceci est naturellement en rapport avec sa propre biographie et l'intérêt qu'il portait aux sciences naturelles de l'antiquité et à la philosophie, intérêt qui se reflète dans les nombreuses citations du Iḥbār al-ʿulamā'. Dans l'affaire 'Abd al-Salām, Ibn al-Qifţī avait du reste un témoin oculaire, lui-même philosophe (le faylasūf Ibn Sam'ūn, m. en 623/1226; voir à son sujet, Ibn al-Qifţī, Ihbār, 256-258).

L'obituaire de 'Abd al-Salām par al-Šaţţanawfī (id., Bahğa, p. 115, lignes 26-31), écrit environ deux générations après sa mort et déjà complètement enserré dans la trame de la légende autour du grand-père, 'Abd al-Qādir al-Ğīlī, passe sous silence les tendances philosophiques. On n'y trouve pas un mot sur le fait que 'Abd al-Salām se serait écarté du chemin de la šarī'a; bien au contraire, il aurait été « un homme digne de confiance en parole et en acte » (tiqa fī qawlihi wa-fī'lihi).

(137) Cf. Hartmann, an-Nāşir, 144-145.

(138) « ... miḥnatahu 'llatī zāḥama bi-hā 'l-anbiyā' wa'l-'ulamā' wa'l-fuḍalā' wa'l-awliyā'» (Sibt, Mir'āt, VIII/2, p. 482, ligne 10). Il utilise le terme «miḥna» également dans Mir'āt, p. 438 et 440, et dans la notice nécrologique consacrée au deuxième fils d'Ibn al-Ğawzī (Mir'āt, VIII/2, p. 502, ligne 16): «fa-lammā 'mtaḥana abūhu». Dans Ibn Rağab (Dayl, I, p. 443, ligne 22, dans la notice nécrologique d'Ibn al-Māristāniyya), on parle aussi de «miḥna» à propos de l'époque où Ibn al-Ğawzī tomba en disgrâce.

- (139) Détails dans Hartmann, an-Nașir, 181 sqq.
- (140) Sibt, Mir'āt, VIII/2, p. 438, lignes 16-19: «Wa-kāna 'l-zamān şayfan wa-ğaddī ğālis fī 'l-sardāb yaktubu wa-anā şabī şaġīr, mā aḥsasnā illā bi-ʿAbd al-Salām, wa-idā bihi qad hağama ʿalā ğaddī [fī] 'l-sardāb, wa-asmaʿahu ġalīza 'l-kalām, wa-ḥatama ʿalā kutubihi wa-dārihi, wa-sabba ʿiyālahu, ...».
 - (141) Sibt, Mir'āt, VIII/2, p. 439, lignes 6-8.
- (142) Al-Nāṣir li-Dīn Allāh avait ordonné qu'elle soit confiée à 'Abd al-Salām, comme l'écrit Ibn Raǧab (*Dayl*, I, p. 426, ligne 11). Ibn Raǧab se réfère ici au *Mir'āt* de Sibţ b. al-Ğawzī, sans indiquer sa source, il est vrai. Puis, il cite Ibn al-Qādisī, qui croit savoir les raisons du succès remporté par 'Abd al-Salām sur Ibn al-Ğawzī : le petit-fils de 'Abd al-Qādir al-Ğīlī aurait accusé Ibn al-Ğawzī du détournement de fonds provenant du *waqf* de la *madrasa* (cf. Ibn Raǧab, *Dayl*, I, p. 426, lignes 19-20).
 - (143) Voir ici-même, p. 60-61 et 91, et n. 230.

- (144) « Il les vendit, et même pas pour le prix de l'encre! » s'indigne Sibt b. al-Ğawzī, *Mir'āt*, VIII/2, p. 502, ligne 15. (Voir aussi Ibn Katīr, *Bidāya*, XIII, 30). Sibt b. al-Ğawzī ajoute (*Mir'āt*, VIII/2, p. 571, lignes 13-14) qu'Abū 'l-Qāsim a dû être un ami de 'Abd al-Salām, car cela aurait été une de ses habitudes que de se lier d'amitié avec les ennemis de son père.
 - (145) Sibt, Mir'āt, VIII/2, p. 439, lignes 9-10.
- (146) Voir à ce sujet EI^2 , III, 751-752 (éd. angl.), s.v. *Ibn al-Djawzi* (H. Laoust). Chabbi, 'Abd al-Ķādir, 95. Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 34-35. Hartmann, an-Nāsir, 188-189, avec d'autres références.
 - (147) Voir Sibt, Mir'āt, VIII/2, 499-500.
- (148) Tous les exemples se trouvent dans Sibt (*Mir'āt*, VIII/2, 500-501), qui, comme on l'a vu plus haut (voir ci-devant, notes 133-141), a en tête non seulement une évocation à ses yeux favorable de son grand-père, mais aussi comme ici une glorification toute faite.
 - (149) Hüseyin Çelebi 435, fol. 1 a.
- (150) Cet ouvrage en un volume est cité par Sibt b. al-Ğawzī dans la liste des ouvrages de son grand-père. Cf. Sibt, *Mir'āt*, VIII/2, p. 488, ligne 21.
- (151) Cf. al-Tahānawī, Kaššāf iṣṭilāḥāt al-funūn, II, Calcutta 1862 (Bibliotheca Indica, Old Series, 17 b), p. 1200, s.v. « maqṭa* », aussi « rimes terminales ». Cf. A. de Biberstein Kazimirski, Dictionnaire arabefrançais, II, Paris 1860, p. 771 : « fins des fuṣūl ». En général : « sections ».
- (152) A savoir « les auditeurs du prône ». Le wa'z, de sa part, est souvent nommé par Ibn al-Ğawzi « safar » (voyage), p. ex., Hawātīm, fol. 10 b, ligne 12. Voir ici-même, p. 88.
 - (153) Hawātīm, fol. 1 b, lignes 1-11:

بسم الله الرحمن الرحيم ، ربّ يسر وأعن ، الحمد لله على التحميد والشكر له على التوحيد ، وصلاته على أشرف العبيد محمد وصحبه على الأمر الرشيد ، صلاة توجب لهم نهاية المزيد وسلم تسليماً طويل التخليد . لما كان مجلس الوعظ ينبغى أن يكون أشده حرارة وإزعاجاً آخره وضعتُ كتاباً سميته المقاطع تنقيتُ فيه أشعاراً لطيفة تصلح لختام المجلس . ثمّ إنّ رأيتُ أنّ يصلح أن يتقدّمها ما يلائمها من الكلام لثلا تأتى مفردة ، فلا يبين لها معنى . وقد سبق لى في هذا الفن كتب إلّا أنّ آثرت أن أنتق من أقوى الكلّ حرارة ، وأضم كلّ شيء إلى ما يليق به ليكثر عدد الكؤوس المسكرة ، فتخلّق سكرانَ الوجد طريحاً في الدار بعد رحيل السفر . وقد جعلتها أربعين فصلا والله الموقق .

(Voir le fac-similé Pl. XXIX, A).

- (154) Voir les remarques louangeuses concernant ses poésies dans Ibn Ḥallikān, Wafayāt al-a'yān wa-anbā' abnā' al-zamān, ed. Muḥammad Muḥyī 'l-Din 'Abd al-Ḥamīd, II, Le Caire 1367/1948, p. 321; 'Imād al-Din al-Iṣfahānī al-Kātib, Ḥarīdat al-qaṣr wa-ĕarīdat al-'aṣr, al-Qism al-'irāqī, éd. Muḥammad Bahǧāt al-Aṭarī, III/1, Baġdād 1396/1976, p. 260-265; Ibn al-'Imād, Šaḍarāt al-ḍahab fī aḥbār man ḍahab, IV, Le Caire 1350/1931, p. 329. De son exil à Wāsit, Ibn al-Ğawzī envoya à Baġdād, entre 590/1194 et 595/1199, des poèmes de sa plume (cf. Ibn Raǧab, <code>Dayl</code>, I, 428). Grâce à son ardeur vitale indomptée, il fit de cette période, par ailleurs malheureuse, une époque extraordinairement fertile pour son art poétique et son activité d'écrivain.
 - (155) Cf. al-'Alūği, Mu'allafāt, p. 155, N° 332.
- (156) Voir ici-même, p. 89. Dans ses gros ouvrages prédicatoires, comme par exemple al-Tabsira et al-Mudhiš, il a également inclus des poèmes extraits d'anthologies et de diwāns dont il n'indique pas l'origine.

- (157) Voir Johannes Pedersen, The Islamic Preacher: wā'iz, mudhakkir, qāṣṣ, dans: Ignace Goldziher Memorial Volume, I, éd. S. Löwinger et J. Somogyi, Budapest 1948, 242.
- ⁽¹⁵⁸⁾ Une analyse textuelle et stylistique, comparée avec d'autres ouvrages d'Ibn al-Ğawzī, sera publiée ailleurs à une date ultérieure.
 - (159) Voir *Hawātīm*, fol. 1 b, ligne 10.
- (160) Dans le Kitāb al-Ḥawātīm, « mystique » est employé non pas au sens d'une mystique spéculative, ou liée à la pensée ésotérique, mais exclusivement par référence à ces soufis qui s'en tenaient à la šarī a et ne pratiquaient les obligations cultuelles ('ibādāt) que dans le cadre de la loi religieuse et de la sunna. La piété et la conduite de ces ascètes et soufis étaient approuvées par Ibn al-Ğawzī.
 - (161) Par exemple, Hawātīm, fol. 15 b, 33 a, et d'autres.
 - (162) Par exemple, Hawātīm, fol. 32 b.
 - (163) Par exemple, Hawātīm, fol. 7 a, 9 b, et d'autres.
- (164) Comme on le sait maintenant, le <u>Damm al-hawā</u> fut composé avant 566/1171, c'est-à-dire qu'il fut achevé au moins 10 ans avant le <u>Hawātīm</u>. Pour la datation du <u>Damm al-hawā</u>, voir la thèse récente de Leder, <u>Ibn al-Ğauzī</u>, 43-44; et voir notre <u>Note supplémentaire</u>, p. 92.
 - (165) Voir ici-même, p. 82-83.
- (166) Au sujet du *Mudhiš*, voir al-'Alūği, *Mu'allafāt*, 141-142. Le *Mudhiš* est édité par Muḥammad b. Ṭāhir al-Samāwī, Baġdād 1348/1929-30, réimpression Beyrouth 1977.
- (167) Date de l'achèvement : 14 ğumādā II 591 (26.5.1195). Voir le colophon dans l'édition du Mudhiš, p. 569.
- (168) Ed. Beyrouth: Dār al-Ğil 1977, p. 71-558. Suivent encore d'autres exhortations, réparties en trois sections: p. 558-569.
 - (169) 1^{re} partie du 5^e chapitre, op. cit., p. 71-130.
- (170) Sur Adam: Hawātīm, fol. 3 a et Mudhiš, 72 (vers du poète šī'ite al-Ḥafāǧī (m. en 466/1073)). Sur Yūsuf: Hawātīm, fol. 4 b 5 a et Mudhiš, 88 (poète anonyme); Hawātīm, fol. 5 b et Mudhiš, 89. Sur Ayyūb: Hawātīm, fol. 6 b et Mudhiš, 92. Sur Mūsā: Hawātīm, fol. 8 a 8 b et Mudhiš, 92 et 99. Sur Dāwūd: Hawātīm, fol. 9 b et Mudhiš, 105. Ces vers sont cités dans les deux ouvrages, soit de façon identique, soit alors de façon plus détaillée dans le Hawātīm (avec une seule exception: Hawātīm, fol. 5 b et Mudhiš, 89).
- (171) Hawātīm, fol. 19 a, lignes 8-10; voir fac-similé, Pl. XXXII, B. Mudhiš, 224 et, pour le dernier vers, 226.

(Mètre: wāfir).

(172) *Ḥawātīm*, fol. 70 a, lignes 3-6; voir fac-similé, Pl. XXXV, B. Les deux premiers vers se trouvent aussi dans le *Mudhiš*, p. 468, lignes 1-2.

(Mètre: dūbayt). Voir Willem Stoetzer, Sur les quatrains arabes nommés « dûbayt », dans : Actes du XIIIº Congrès de l'UEAI à Venise (sept. 1986) (sous presse).

(173) Hawātīm, fol. 7 a, dernière ligne - fol. 7 b, première ligne; voir fac-similé, Pl. XXX, A-B. Mudhiš, 383.

(Mètre: kāmil).

(174) Litt.: « de la poix liquide ».

(175) Hawātīm, fol. 18 b, lignes 8-13; voir fac-similé, Pl. XXXII, A. Mudhiš, p. 223, lignes 10-15.

(Mètre : *hafīf*).

(176) Ibn al-Ğawzī connaissait, bien sûr, le « *Qūt al-qulūb* » du mystique orthodoxe al-Makkī (m. en 386/996). Il l'a même violemment critiqué dans le *Talbīs Iblīs*. Bien qu'al-Makkī ait été considéré comme un modèle de piété, Ibn al-Ğawzī croit l'avoir pris en défaut. Il l'attaque dans le *Talbīs Iblīs*, émettant des réserves quant à cette même piété d'al-Makkī. (Cf. *Talbīs Iblīs*, 210-211).

est le nom de deux quartiers à Baġdād (cf. G. Le Strange, Baghdad during the Abbasid Caliphate, Oxford 1900, 116) et particulièrement d'un quartier à l'Est de la ville (cf. Le Strange, Baghdad, 153; Muntazam, VIII, 293) tout près du palais califal (cf. EI², I, 901, s.v. Baghdād) et, d'autre part, le nom des domaines (qaṭi at fulān) (cf. Yāqūt, Mu ğam, IV, 376 sqq.). Par contre, dār al-mulk ne désigne la résidence d'un souverain qu'en Perse. A Baġdād, le palais des Bouyides et, plus tard, des Salǧūqides, fut nommé dār al-mamlaka (cf. Le Strange, Baghdad, 233). Ce que le derviche voulait dire, dans l'anecdote du Hawātīm, pourrait être : la demeure d'un souverain (dār al-mulk ou bien dār al-malik) versus celle d'un homme lige (qaṭī a, iqṭā).

(178) Les textes en prose du *Ḥawātīm*, fol. 31 b, lignes 11-15, fol. 32 a, lignes 2-3 et 13-14, ainsi que les poèmes, fol. 31 b, dernière ligne - fol. 32 a, première ligne, fol. 32 a, lignes 4-7 et 9-12, fol. 32 a, dernière ligne - fol. 32 b, ligne 2, se trouvent, avec des variantes, dans le *Mudhiš*. Là, cependant, le contexte est tout à fait différent, cf. *Mudhiš*, p. 508, lignes 5-14, p. 512, lignes 13-14, p. 526, lignes 16-17, et p. 436,

lignes 11-17; voir fac-similé, Pl. XXXIII, A-B et XXXIV, A. Voici les textes tels que nous les avons cités :

نزل بعض أهل المعرفة إلى الشط فصاح : يا ملاح احملني ! فقال : إلى إين ؟ قال : ﴿إِلَى ﴾ دار الملك . قال : معى ركتاب إلى القطيعة . فصاح الفقير : لا بالله ، لا بالله ، أنا منذ سنين أفر منها .

[Mètre : dūbayt]

دخل ذو فطنة إلى دار فرأى حبّا وإلى جانبه مِركَن قد ودع فيه صبر فتواجد وقال : حبّ إلى جنبه صبر ؟

(Mètre : basīt)

قلت : العارف مملوء بحبّ حبيبه ليس فيه موضع أثرة لغيره

(Mètre: sari')

إذا جن ّ الليل وظلامه ثار شجن المحبّ وسقامه ورمى الوجد فأصابت سهامه وطال بالحزين قعوده وقيامه .

(Mètre: ramal)

ليس في ليل الهجر منام ، ومتى رأيت محبـــاً ينام ؟

(179) Voir ici-même, p. 85 sqq.

(180) Voir ici-même, p. 89.

(181) Litt.: « . . . entouré par le Nağd ».

(182) Litt.: « . . . de ce qui est apparu ».

(183) Hawātīm, fol. 10 b, ligne 13 - fol. 11 a, ligne 6; voir fac-similé Pl. XXXI, A-B. Mudhiš, 149-150, avec des variantes mineures qui sont citées ici en marge (abréviation : M). Ibn Ğubayr, Riḥla, 223, ne contient que la première et la 8° ligne, avec peu de variantes (abréviation : R).

أين فؤادى أذابه البعد وأين قلبى أما صحا بعد (اذا به:
$$M$$
) الوجد: M (الوجد: M) الموجد (الوجد: M) عدا بذكر العقيق سائقه فطار شوقاً بلبته الوجد بعد ببغداد ليس تصحبه روح وروح تضمتها نجد يالفؤاد ما يستريح من الكر ب له كلّ لحظة وقيد آه لعيش قد كنت أصحبه لو كان يوماً لفائت رد أروح في حبتكم وواقلتي وهكذا اشتكى إذا أغدو كلّ زمانى جزر عن الوصل أشكوه فهلا تناوب المسد يا سعد زدنى جوى بذكرهم يا سعد قل لى فُديتُ يا سعد (فُديتُ M) يا سعد زدنى جوى بذكرهم يا سعد قل لى فُديتُ يا سعد (وقل حدث الدو. M) قل قد رأيت الأسير في قلق وقال لى حسرمة ولى عهسد قل أمسر أمسرهم بقول مسولى وينطق العسبد (ثم فسلم اوالأمر: M) (يقول المستد، معاشم المستد المستد، معاشم المستد، معاشم المستد، معاشم المستد المستد، معاشم المستد ال

(Mètre: munsarih)

- (184) Ibn Abī 'l-Dunyā, cité dans al-Murtadā al-Zabīdī, Ithāf al-sāda al-muttaqīn, Le Caire: Dār al-Fikr s.d., IX, p. 248.
- (185) Al-Ġazzālī, Iḥyā' 'ulūm al-dīn, Le Caire: al-Maktaba al-Tiğarīya al-Kubra s.d., IV, p. 182. Cf. aussi al-Ta'labī, Qisaş al-anbiyā' al-musammā bi-'arā'is al-mağālis, Le Caire 1331/1912-13, 191-199.
- (186) Hellmut Ritter, Das Meer der Seele. Mensch, Welt und Gott in den Geschichten des Fariduddin 'Aţţār, Leyde 1978 (réimpr. rév.), p. 516-517 (Ritter cite du Muşībatnāma).
 - (187) *Hawātīm*, fol. 10 b, ligne 12.
 - (188) Mudhiš, 149.
 - (189) Ibn Ğubayr, *Rihla*, p. 223, lignes 10-11.
- (190) Maurice Gaudefroy-Demombynes, Ibn Jobair, Voyages, traduits et annotés, II, Paris 1951, 255 et 257.
 - (191) R.J.C. Broadhurst, The Travels of Ibn Jubayr, London 1952, 232-233.
 - (192) Swartz, Rules of Popular Preaching, 234.
- (193) Vient de paraître : Ibn Dschubair, Tagebuch eines Mekkapilgers. Aus dem Arabischen übertragen von Regina Günther, Stuttgart 1985, p. 164-166.
- (194) Swartz et Makdisi ont, tous les deux, décrit l'attitude d'Ibn al-Gawzī vis-à-vis de la mystique. Cf. Swartz, Ibn al-Jawzī, 23-25. Comme Makdisi a pu le montrer, Ibn al-Ğawzī était, dans sa jeunesse, membre d'une affiliation soufie. Cf. G. Makdisi, The Hanbali School and Sufism, dans: Humaniora Islamica 2, 1974, 70-71.
- (195) On sait depuis longtemps qu'Ibn al-Gawzī écrivit également des éloges de plusieurs ascètes, p. ex. de Hasan al-Başrī, Ibrāhīm b. Adham, Ma'rūf al-Karhī et Rābi'a.
 - (196) Par exemple, dans le *Talbis Iblis*, 162-163.

- (197) En plus de ses attaques bien connues dans le *Talbis Iblis*, p. ex. p. 184, 186 f., voir maintenant la 40° maqāma dans les *Maqāmāt d'Ibn al-Ğawzī*, éd. Muḥammad Naġaš, Le Caire 1980, 319-328.
 - (198) Talbis Iblis, 163 sqq.
 - (199) Talbīs Iblīs, 321.
 - (200) Talbis Iblis, 328.
 - (201) Voir 10° chapitre du Talbis Iblis, 160-377.
 - (202) Talbis Iblis, 170, 271 sqq.
 - (203) Voir, pour le Mudhiš, Pedersen, Islamic Preacher, 242, 249.
 - (204) Voir ici-même, p. 84-90.
 - (205) Talbīs Iblīs, 222 sqq. et 265 sqq.
 - (206) Talbis Iblis, 278 sqq., 315 sqq., (Kasb, 281).
 - (207) Cf. A. Hartmann, an-Nāşir, 118, 188.
- (208) Là-dessus, Richard Gramlich, Vom islamischen Glauben an die « gute alte Zeit », dans : Islam-wissenschaftliche Abhandlungen, Fritz Meier zum 60. Geburtstag, éd. R. Gramlich, Wiesbaden 1974, 110-117, en particulier 113.
- (209) Talbis Iblis, éd. Maḥmūd Mahdī al-Istanbūlī, [Beyrouth] 1396/1976. (Il y a plusieurs éditions du Talbis, mais il n'en existe pas encore d'édition critique).
 - (210) Damm al-hawā, éd. Muşṭafā 'Abd al-Wāḥid et M. al-Gazzālī, Le Caire 1381/1962.
 - (211) Şayd al-hāţir, éd. Muḥammad al-Ġazzālī, Le Caire s.d.
 - (212) Bell, Love Theory, 30, se référant au Damm al-hawā.
- (213) Un autre ouvrage de caractère personnel sont ses *Maqāmāt*, éd. Muḥammad Naġaš, Le Caire 1980.
- (214) Cf. Şayd al-hāţir, 105-106 (haqīqat al-'išq), 138-139 (sa'ādat al-'ārifīn). Voir les résultats analogues des recherches de Reig, Le Şayd al-Hāţir, 92 sqq., et de Bell, Love Theory, 40-41.
 - (215) Cf. Şayd al-hāţir, 59-62, 63-68, 81-83, 96-98, 253-254.
 - (216) Sibt b. al-Ğawzī, *Mir'āt* VIII/2, p. 482, ligne 3.
- (217) Bell, Love Theory, 43. Là-dessus, voir aussi maqāma 46, «Fī 'l-zuhd fī 'l-māl'», dans Ibn al-Ğawzī, Maqāmāt, p. 376-384. De même, cf. Ibn al-Ğawzī, Laftat al-kabid (Lafta¹, 81; Lafta², 24).
- (218) Hawātīm, fol. 33 b 35 a. Début : « Ô toi qui imites les ascètes dans le costume et la conduite (samt), et non dans la constance et le moment mystique, tu n'as d'autre gage (rahīna) (au moyen duquel tu pourrais te justifier et t'affirmer comme ascète) que la construction d'un ermitage (ṣawma'a) dans lequel les champions de l'hypocrisie (luṣūṣ al-taṣannu') se réfugient auprès de toi! » (Hawātīm, fol. 33 b). Voir fac-similé, Pl. XXXIV, B.
 - (219) Hawātīm, fol. 4 a 6 a.
 - (220) Hawātīm, fol. 5 a, lignes 1-10 et 15-16.
- (221) Hawātīm, fol. 5 a, lignes 1-10 et 15-16; voir fac-similé, Pl. XXIX, B. Quelques-uns des vers suivants sont cités par Ibn al-Ğawzī dans le Mudhiš et également dans le Damm al-hawā (abréviation : D): Mudhiš, 88, correspond presque entièrement au Hawātīm, tandis que Damm, 386, ne contient que les lignes 4-5 du Hawātīm. L'environnement en prose dans le Hawātīm et le Mudhiš, est, avec des variantes mineures, le même, tandis qu'il diffère totalement dans le Damm. Là, Ibn al-Ğawzī ne raconte pas la

qiṣṣa de Yūsuf, mais l'histoire de Maǧnūn et Laylā elle-même (cf. Damm, 381 ff.). Voici Ḥawātīm, fol. 5 a :

فقال القوم: جئنا من أرض كنعان ولنا شيخ يقال له يعقوب وهو يقرأ عليك السلام ، فلمّا سمع رسالة أبيه إليه انتفض طائر الوجد لذكر المحبوب :

و داع دعا إذ نحن بالخيف من منى فهيتج أحزان الفؤاد وما يدرى (أطراف :
$$\underline{D}$$
) دعى باسم ليلى غيرها فكأنتما أطار بقلبى طائرا كان فى صدرى (بليلى : \underline{D} فرد السلام قلبه قبل لسانه وشغله وكف شأنه عن شأنه وقال مقول إبدائه بعبارة صُعدائه :

(Mètre: tawil)

- (222) Mudhiš, 88. Voir, par contre, la qişşat Yūsuf dans le Damm al-hawā, 661.
- (223) <u>Damm al-hawā</u>, 281-407.
- (224) Voir ici-même, p. 88-89.
- (225) Quṣṣāṣ, p. \٤•, § 324.
- (226) Cf. Qussās, p. 199 § 253. Sur le même thème, voir aussi Talbis Iblis, p. 124.
- (227) Quşşāş, p. 14. § 324.
- (228) Talbis Iblis, p. 124.
- (229) Ibn al-Ğawzī, Bustān al-wā'izīn wa-riyāḍ al-sāmi'in, 2° éd. rév., Le Caire 1383/1963. Id., al-Miṣbāḥ al-muḍi' fī ḥilāfat al-Mustaḍi', éd. Nāǧiya 'Abdallāh Ibrāhīm, 2 vol., Baġdād 1396/1976. Id., al-Mudhiś fī 'ulūm al-Qur'ān wa'l-ḥadīṭ wa'l-luġa wa-'uyūn al-ta'riḥ wa'l-wa'z, Beyrouth 1977. Id., al-Šifā' fī mawā'iz al-mulūk wa'l-ḥulafā', éd. Fu'ād 'Abd al-Mun'im Aḥmad, Alexandrie 1398/1978. Ce livre est, pour la plus grande partie, une sorte de « miroir des princes ». Dans l'introduction, Ibn al-Ğawzī fait savoir aux lecteurs qu'il avait composé, avant ce recueil d'exhortations pour les souverains (mawā'iz al-mulūk), un autre recueil de prônes admonitoires pour le petit peuple (mawā'iz al-awāmm) (op. cit., p. 40). Là-dessus, voir également, id., Şayd al-ḥāṭir, p. 402-403, faṣl 308 (« wa'z al-salāṭīn »). Id., al-Tabṣira, éd. Muṣṭafā 'Abd al-Wāḥid, I, Le Caire 1390/1970. Id., Tuhfat al-wā'iz wa-nuzhat al-malāḥiz, éd. Hilāl Nāǧi, dans: al-Mawrid 3, 1974, 175-194. Id., al-Yāqūta fī 'l-wa'z, Le Caire: al-Maṭba'a al-Maymūniyya 1309/1891-92, et, imprimé également, comme appendice à Ibn 'Abd al-Wahhāb al-Mirī, Muḥtaṣar Rawnaq al-maǧālis, Le Caire 1322/1904-05, p. 35-54. Voir aussi les maqāmāt N°s 17, 34, 35, 39, 44 et 45 des Maqāmāt d'Ibn al-Ğawzī, éd. Muḥammad Naġaš, Le Caire 1980, 135-144, 268-274, 274-284, 310-319, 355-361, 361-376. Le nombre des ouvrages parénétiques, conservés seulement en manuscrit, est vaste. Voir GAL, I, 504-505, S I, 918-920, et l'index dans al-ʿAlūǧi, Mu'allafāt, 227-233.

De plus, Ibn al-Ğawzī, *Uns al-mağālis* (recueil de 10 sermons), Kadizade Mehmed Ef. 288/2, fol. 109 a ff. Id., *al-I* tibārāt wa'l-mawā'iz (51 sermons), Halet Ef. 364, 60 fol. Id., *Marāfiq al-mawāfiq* (52 sermons), Laleli 1922, 124 fol.

(230) De fait, le nombre des écrits consacrés par Ibn al-Ğawzi à l'art du sermon et de l'homélie est considérable, et son style prédicatoire n'a pas encore été étudié en détail. C'est pourquoi, en sus du Kitāb al-Hawātīm, il faudrait également prendre en considération un autre manuscrit de Brousse concernant le même sujet. C'est le Kitāb Ru'ūs al-qawārīr fī 'l-wa'z wa'l-tadkīr, Hüseyin Çelebi 434. Il n'existe à ce jour aucune description de ce manuscrit. C'est pourquoi je le présente en appendice, cf., p. 91. Ce manuscrit a la particularité supplémentaire d'avoir été copié par le deuxième fils de l'auteur, Abū 'l-Qāsim 'Alī (m. en 630/1232), trois ans après la mort d'Ibn al-Ğawzī. Le colophon est daté de 600/1204 (fol. 68 a). Abū 'l-Qāsim 'Alī, de sa part, ne se serait intéressé aux ouvrages de son père que dans la mesure où il tirait sa subsistance de la vente des copies qu'il en faisait. Il aurait pu de la sorte gagner facilement des sommes considérables et pourtant il liquida à vil prix l'œuvre de son père. Ceci, et le fait qu'il mit les livres dans le domaine public sans la permission d'Ibn al-Ğawzi, par exemple au temps de l'exil à Wāsiţ, ne lui fut jamais pardonné par son père. Son neveu, Sibţ b. al-Ğawzī, dénonce la personnalité fort douée mais bizarre d'Abū 'l-Qāsim 'Alī (voir la notice nécrologique dans Sibt, Mir'āt, VIII/2, 678-679). Le Kitāb Ru'ūs al-qawārīr est une sélection du fameux Kitāb al-Mudhiš, ainsi qu'Ibn al-Ğawzī le remarque dans l'introduction de son ouvrage (Ru'ūs al-qawārīr, éd. Amīn 'Abd al-'Aziz, Le Caire 1332/1914, p. 3. Ce passage ne se trouve pas dans le manuscrit de Brousse). Dans le Ru'ūs al-qawārīr, Ibn al-Ğawzī donne, en quatre chapitres, une présentation de l'art de composer un sermon.

(231) Littéralement : « Séance de la remémoration du Seigneur ». Ici, dans le contexte du Şayd al-ḥāţir, le terme « maǧālis al-dikr » n'est pas employé au sens d'un dikr soufi, mais au sens plus ancien et plus complet de « prédication didactique », et de « séance en vue d'exhortations religieuses ». Dans le Şayd al-ḥāţir, Ibn al-Ğawzī identifie la notion de « maǧlis al-dikr » avec celle de « mawʿiza », op. cit., 11-12. De même dans le Mudhiš, 427; Maqāmāt, 135; Talbīs Iblīs, 393-394; Hawātīm, fol. 66 a, voir ici-même, p. 87-88. Voir aussi J. Pedersen, The Islamic Preacher. Wāʿiz, mudhakkir, qāṣṣ, dans : Ignace Goldziher Memorial Volume, éd. S. Löwinger et J. Somogyi, I, Budapest 1948, 227-228. L'histoire de l'évolution de la notion « maǧlis al-dikr » reste encore à faire. Fritz Meier a défini des points de repère au moyen des paroles des individus. Voir Fritz Meier, Abū Saʿid-i Abū l-Ḥayr (357-440 / 967-1049). Wirklichkeit und Legende, Leyde/Téhéran/Liège 1976 (Acta Iranica, 3° série, vol. IV), p. 236-242).

(232) Ḥanzala b. Abī 'Āmir, fils d'un moine et l'un des plus fidèles musulmans et compagnons du Prophète. Il mourut au combat de Uḥud, en 3/625, et se vit conférer le surnom de « ġasīl al-malā'ika », « celui dont les anges ont lavé le cadavre » (cf. Ibn Iṣḥāq, Sīra. Das Leben Muhammed's nach Muhammed Ibn Ishâk bearbeitet von Abd el-Malik Ibn Hischâm, éd. Ferdinand Wüstenfeld, I, Göttingen 1859, p. 567, 607. Ibn al-Ğawzī, Şifat al-ṣafwa, éd. Maḥmūd Fāḥūrī et Muḥammad Rawwās Qal'ağī, I, 2° éd., Beyrouth 1399/1979, p. 608-610, N° 69). En s'exclamant « nāfaqa Ḥanzala », il manifesta sa mauvaise humeur à l'encontre de lui-même, parce qu'au sortir d'un prêche du Prophète il s'était aussitôt remis à d'autres occupations et, pour cette raison, ne se considérait pas comme purifié mais bien comme un hypocrite.

```
(233) Şayd al-ḫāṭir, p. 11, faṣl 1. Voir aussi op. cit., p. 12.
```

⁽²³⁴⁾ Maqāmāt, p. 135, maqāma 17: «Fī 'l-mawā'iz».

- (235) C'est encore dans ce sens que se prononce, au 8°/14° siècle, le hanbalite Ibn Rağab. Cf. Meier, Abū Sa'īd, 236.
 - (236) Talbis Iblis, 393-394.
 - (237) Mudhiš, p. 427, lignes 15-16.
- (238) Hawātīm, fol. 10 a, lignes 12-13. Mudhiš, 149. Ces références se trouvent dans le contexte de la qiṣṣat Dāwūd.
- (239) Mudhiš, p. 427, ligne 17: « Ceux que consomme le tourment amoureux se plaignent les uns aux autres d'une seule passion, même si le tourment amoureux lui-même est de nature variable ». Vers anonyme.
 - (240) Talbis Iblis, p. 257, lignes 4-6.
- (241) Ces règles et d'autres encore, qui sont à respecter dans un sermon, sont indiquées par Ibn al-Ğawzī dans le Şayd al-ḥāţir, p. 99-100, faşl 60. Sur le même sujet, voir aussi Talbīs Iblīs, p. 124. Dans le Şayd al-ḥāţir, p. 349, faşl 257, Ibn al-Ğawzī réprouve dans les sermons l'utilisation de termes techniques propres à la théologie spéculative, au kalām; et dans le faşl 308 (p. 402-403), il indique ce dont un prédicateur doit tenir compte quand il prononce un sermon admonitoire devant un souverain (sulṭān).

(242) Hawātīm, fol. 66 a, lignes 4-11. Voir le fac-similé, Pl. XXXV, A. Texte arabe :

مجلس الذكر حجّة ومحجّة وفرجة ، فيا حاضرا قد خرج من سجن الهوى تنزّه فيا تسمع وترى ، اسمع أنين المذنبين وحنين المحبّين وانظر إلى بكاء الصادقين وتأمّل حيرة المشتاقين .

كم دخل الى المجلس عاص في باطنه باطيّة خمر الهوى فعملت فيها حدّة شمس المواعظ فاستحالت خدّ فحلّت .

(Mètre : kāmil). Les vers 2 et 3 se trouvent également, avec des variantes dans le Mudhiš comme indiqué ci-dessous, n. 243 et 244.

- (243) Mudhiš, p. 369, dernière ligne: wa'nzur dumü al-'āšiqin turāqu (« regarde comment les larmes des amants sont répandues »).
 - (244) Mudhiš, p. 370, première ligne: alam (« douleur »).
- (245) Les sermons d'Ibn al-Ğawzī suivaient un programme fixe : le jeudi au Bāb Badr, où le calife et sa mère pouvaient l'entendre facilement depuis le harīm du palais, sans être vus eux-mêmes; le vendredi sur la dakka des hanbalites dans la mosquée du palais; le samedi devant sa maison au bord du Tigre, c.-à-d. dans la madrasa šāṭi'iyya, ou bien dans sa madrasa dans le quartier du Darb Dīnār. (Cf. Ibn Ğubayr, Riḥla, p. 220, ligne 16; p. 222, ligne 9 sq.; p. 224, ligne 13 sq. Pour cette dernière madrasa, voir Muntazam, X, p. 258, lignes 9-14. Ibn al-Sa'ī, al-Ğāmi' al-muḥṭaṣar, IX, 65. Hartmann, an-Nāṣir, 187). (246) Ibn Ğubayr, Riḥla, p. 222, lignes 1-2.
- (247) Ibn al-Ğawzī explique ce procédé au chapitre 12 du Kitāb al-Quṣṣāṣ, p. \٤٧ § 340, trad. par Swartz, Ibn al-Jawzī, 233-234. Voir aussi Swartz, Rules of the Popular Preaching, 223-228.
 - (248) Litt.: « Augmente la flamme de mon amour ».
- (249) Vocalisation dans l'édition d'Ibn Ğubayr, *Riḥla*, p. 233, ligne 14 : « *fudīta* », au contraire de « *fudītu* » dans l'autographe du *Ḥawātīm*. Voir ci-devant, p. 110, n. 183.

- (250) Ibn Ğubayr, Rihla, p. 223, lignes 9-15.
- (251) Voir ici-même, p. 78.
- (252) Ibn Ğubayr, Rihla, p. 224, lignes 16-17.
- (253) Ibn Ğubayr, *Riḥla*, 223.
- (254) Ibn Ğubayr, Rihla, p. 224, lignes 13-19.
- (255) Entre autres, Swartz a également rectifié l'affirmation de Pedersen selon laquelle le *Kitāb al-Quṣṣāṣ* aurait été une critique d'Ibn al-Ğawzī envers les *quṣṣāṣ per se*. (Cf. Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 52).
 - (256) Voir Swartz, Ibn al-Jawzi, 68, 70.
- (257) Au 6°/12° siècle, des prédicateurs étaient souvent venus à Baġdād comme envoyés des Salǧūqides ou d'autres souverains étrangers. Leur mission politique n'a pas encore été étudiée suffisamment. On sait pourtant que des prédicateurs célèbres comme p. ex. Aḥmad al-Ġazzālī (m. en 520/1126), le ḥanafite al-Nīsābūrī (m. en 560/1165; voir Swartz, *Ibn al-Jawzī*, 27), al-ʿAbbādī (m. en 547/1152), et d'autres traditionnistes (voir Swartz, *Ibn al-Jawzī*, p. 28, note 3), étaient au service diplomatique de ces potentats étrangers qu'étaient les Salǧūqides. Ils devaient solliciter la sympathie et la compréhension des Baġdād, et leurs résultats, avant et après la fin des Salǧūqides.



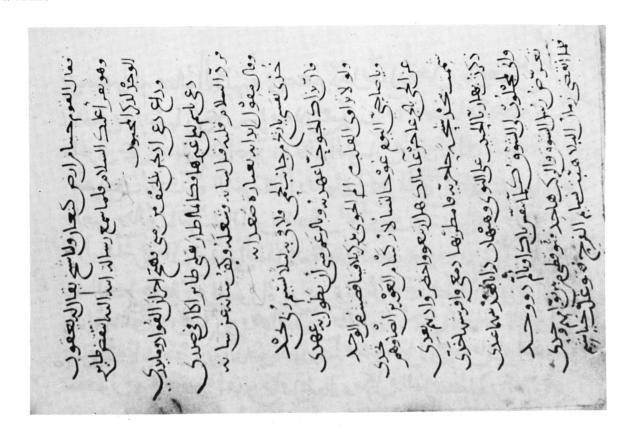
Ibn al-Ğawzī, Kitāb al-Ḥawātīm (Bursa, Hüseyin Çelebi 435, fol. 1 a).

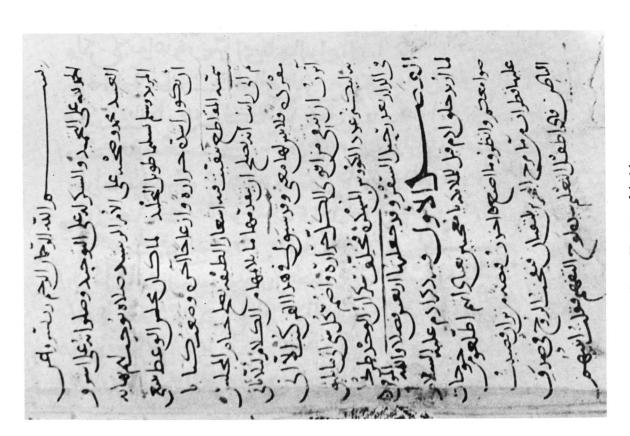


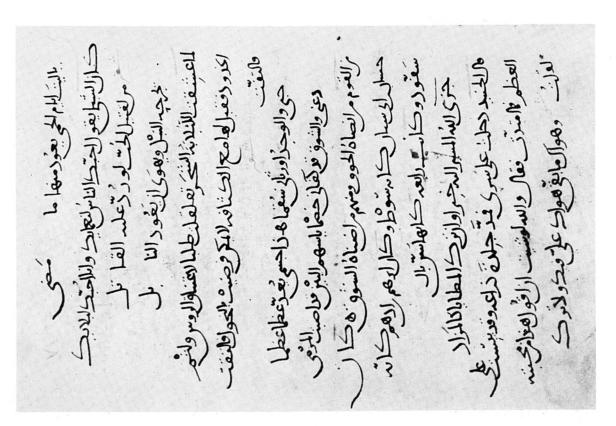
Berlin, Ahlwardt 8362, Ibn al-Ğawzi, Damm al-hawā, fol. 307 b.

120

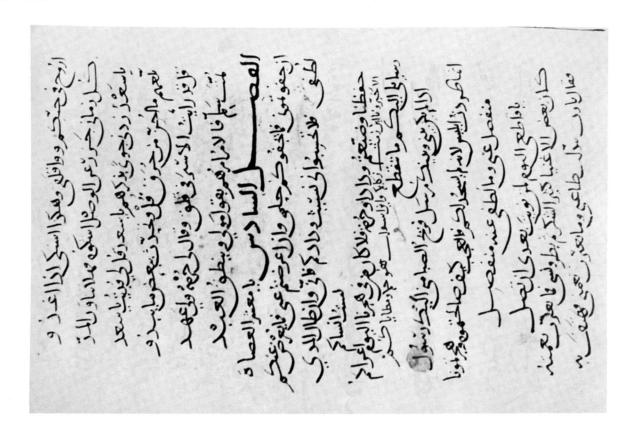
Dublin, Chester Beatty, Arabic Ms. 3370, fol. 120 a.

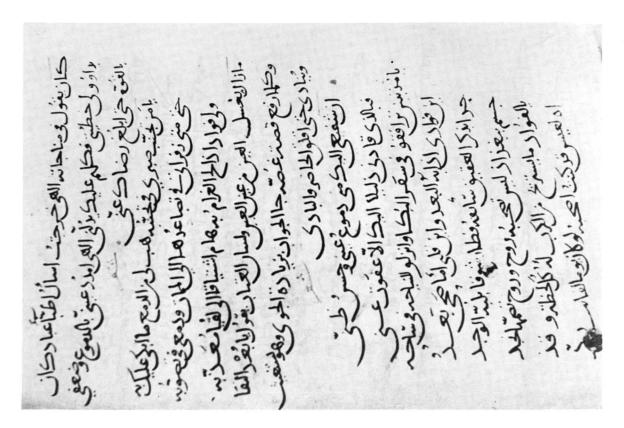


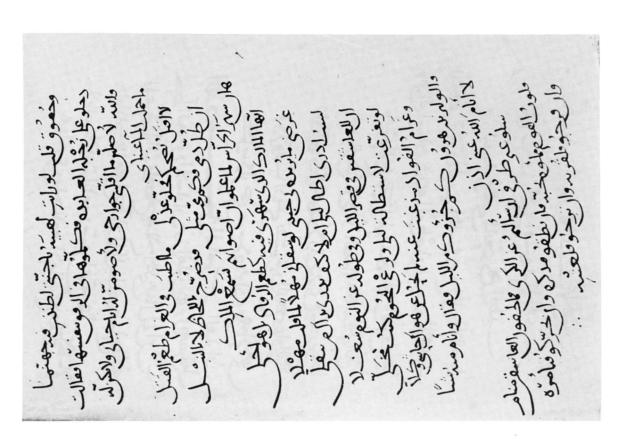


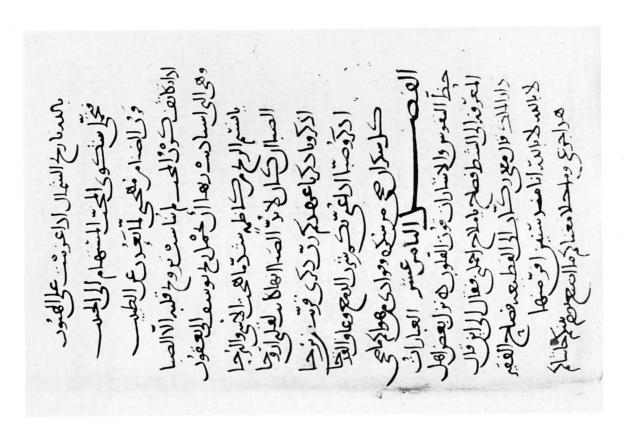


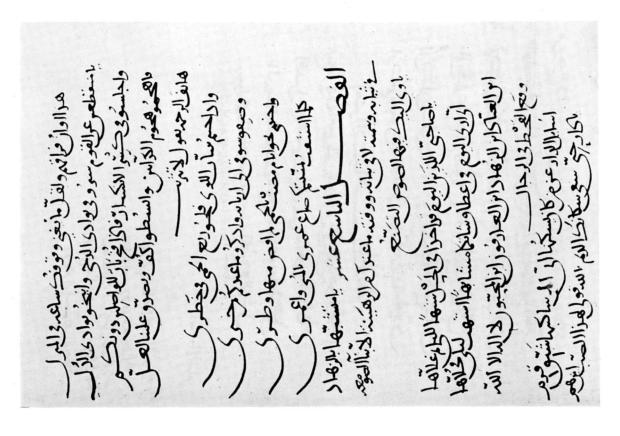
A. - Hawātīm, fol. 7 a.

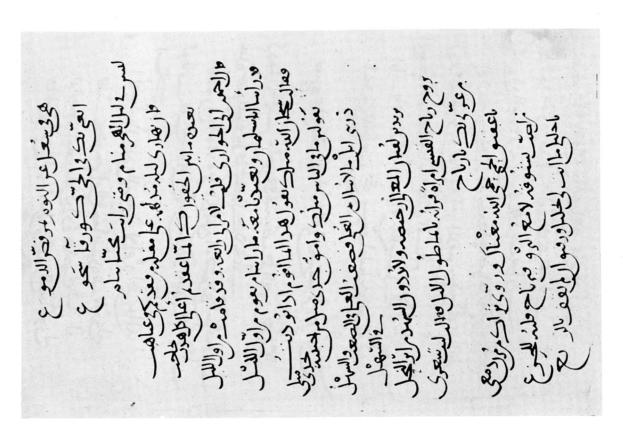


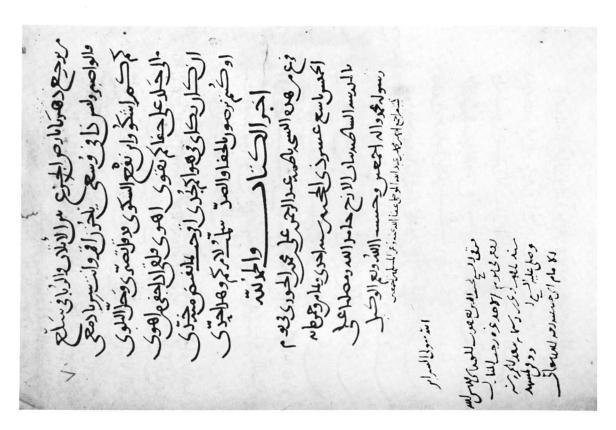












محدود جانا الدوانو والصواعو حاله الارل محدالا محتدود لذ لا خداهة الدهو عادل محدالا بحت و محت و فوصدوا را الاسط و توك هاسمج امر المدسو و جنه المحيرواط الرسط و خالمة المحيان المنساق مرد على حداله المجدار في صدوها والمرج العاوراو مود العالم عاج في مديمة والعروم احتاء في العاوراو المحود الحاجاد و في مدوقة اوالمرج العدى معداله المحادر المحادر في معداله المحدد في العراد و المحتودة ألا أو المحاسبة و في على الديمة و المحدد في براك المساحد و المحدد في المحادد في عدالا للأولان ها مديمة و المحدد في المداد و المحدد في المداد في براك المدادة و المحدد في الديمة براك المدادة و المحدد في المدادة و المحدد المدادة و المحدد في المدادة و المحدد المحدد المدادة و